



BIBL. NAZ.

Vitt. Emanuele III

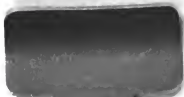
RACC.

DEMARINIS

A

1043

NAPOLI



rime

7/21/11

11/11/11

723
LES
SIX MARIAGES

DE

HENRI VIII

PAR JULES D'ARGIS

225
PRIX : 3 FRANCS



PARIS

J. P. INCIPAL LIBRAIRE

LES SIX MA

DE

HENR

SIX MARIAGES

DE

NRI VIII

BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III

Race.

De Marinis

A.

-1043-

NAPOLI

Paris. — Imprimé chez Bonaventure, Ducessois et C^e
quai des Augustins, 55.

Rue Dr. Marin's A 1043

LES SIX MARIAGES

DE

HENRI VIII

PAR

JULES D'ARGIS



PARIS

COLLECTION HETZEL

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB

Tous droits réservés.

La belle tête que je puis faire tomber
d'un mot!

CALIGULA.

Henri VIII, roi d'Angleterre, fut un homme singulier, dont l'existence semble appartenir aux fictions du roman plutôt qu'à la réalité de l'histoire.

Joignant à la vigueur du corps celle de l'intelligence, l'instinct de la grandeur et une remarquable aptitude pour les arts, les sciences, la politique et la guerre, il possédait toutes les qualités qui font les princes illustres ; mais violent, cynique, cruel, hypocrite et cupide, prodiguant au hasard les hommages chevaleresques et les caresses brutales, et, comme Caligula, complétant l'ivresse puisée dans les bras d'une femme par la joie que lui donne le pouvoir de la tuer, il avait aussi tous les vices des tyrans.

Il écrit d'abord contre Luther, et reçoit le titre de *Défenseur de la foi*, en récompense de son orthodoxie ; il renverse ensuite le catholicisme dans son royaume, et, consommant l'acte de souveraineté le plus prodigieux qu'ait jamais accompli un homme sur une nation, change la croyance de ses sujets pour épouser sa maîtresse.

Marié six fois¹, il dénoue deux de ses liens légitimes par la répudiation, deux autres par la hache. Lorsque la mère de son fils expire au milieu d'une horrible opération qu'il a ordonnée, son œil reste sec ; et sa dernière épouse n'échappe que par miracle à un sort funeste.

Les catholiques ont noirci sa mémoire. Les protestants ont excusé ses fautes, ses erreurs,

1. Henri VIII épousa :

Le 3 juin 1509, Catherine d'Aragon, morte en 1536 ; le 25 janvier 1533, Anne Boleyn, décapitée le 19 mai 1536 ; le 20 mai 1536, Jeanne Seymour, morte en couches le 14 octobre 1537, après avoir subi l'opération césarienne ; le 6 janvier 1540, Anne de Clèves, répudiée la même année ; le 8 août 1540, Catherine Howard, décapitée le 13 février 1541 ; le 12 juillet 1543, Catherine Parr qui lui survécut, se remaria et mourut en 1548.

ses crimes : l'esprit de parti et de secte lui a fourni des panégyristes. La vérité est obscurcie par ces témoignages contradictoires. Il y a, néanmoins, des faits sur lesquels on s'accorde et dont le récit, après plus de trois siècles, excite encore la curiosité.

En montant sur le trône, il fait ce qu'on peut appeler un mariage de raison, dompte ses mauvais penchants, se livre aux spéculations de l'esprit, se pose en paladin, lutte de magnificence avec François I^{er}, rompt des lances avec lui au *Camp du Drap d'Or*, et gagne des batailles. Dans ses heures de loisir, il protège les savants et les artistes, brigue la renommée littéraire, combat la Réforme avec des accents d'une telle éloquence que le pape le compare à saint Jérôme et à saint Augustin. Il poursuit si ardemment tous les genres de gloire, que l'on se demande s'il sera Pic de la Mirandole ou Richard Cœur de Lion.

Mais à mesure qu'il avance dans la vie, ses passions éclatent, et il convie l'Europe à des scandales dont le contre-coup retentit jusque

sur le continent. Alors s'ouvre pour l'Angleterre une vie nouvelle qui, après de longues discordes intérieures, aboutit à une scission complète avec les races latines.

Quant à celui qui en est la cause, les années, au lieu d'amortir ses sens, les enflamment, et son inconstance égale sa fougue.

Au-dessous de cette personnalité dominante, on trouve dans les pouvoirs publics une émulation de servilisme qui indigne.

Enfin, au dernier échelon de la hiérarchie sociale, la multitude sort à peine de son apathie, en voyant ces acteurs terribles ou abjects se mouvoir sur cette scène agitée que traversent un grand nombre de femmes jeunes, belles et malheureuses.

Tel est le tableau dont nous allons essayer l'esquisse.

CATHERINE D'ARAGON

Vous croyez donc que les déplaîsirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre; ou qu'une couronne est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante!

Bossuet.

« On sait, dit Voltaire, que l'Angleterre se sépara du pape parce que Henri VIII fut amoureux. »

Cette phrase, malgré sa forme paradoxale, exprime un fait vrai.

Disons quelques mots des causes qui firent entrer Catherine d'Aragon dans la famille de Tudor.

Les vingt-cinq dernières années du xv^e siècle furent marquées par des événements qui changèrent la face de l'Europe.

En 1477, la fille unique de Charles le Téméraire donna en dot à l'archiduc Maximilien toutes les possessions des ducs de Bourgogne. Ainsi commença la splendeur de cette maison d'Autriche, portée si haut par Charles-Quint, après avoir été si bas que Marie dut fournir à son fiancé l'argent nécessaire pour paraître avec un appareil convenable, lorsqu'il vint à Gand recevoir sa main.

En Espagne, Ferdinand le Catholique, secondé par le cardinal Ximenez et par Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, rangea sous ses lois presque toute la Péninsule par son union avec Isabelle de Castille, la prise de Grenade et l'expulsion des Maures, pendant que Christophe Colomb lui donnait le nouveau monde.

En Angleterre, la victoire de Bosworth termina la guerre de la Rose rouge et de la Rose blanche. Les querelles d'York et de Lancastre finirent avec Richard III. La lassitude fit accepter pour maître le vainqueur, qui prit le nom de Henri VII, et cicatriza par une administration réparatrice les plaies d'une lutte intestine.

En France, Louis XI, après avoir porté à la féodalité ces coups dont elle ne se releva pas, posa les bases de l'unité nationale en conquérant par les armes ou par la ruse l'Artois, la Picardie, le duché de Bourgogne et plusieurs autres fiefs de la suc-

cession du Téméraire ; il recueillit aussi la Provence, l'Anjou, le Maine, le comté de Bar comme héritier de René d'Anjou. Sous son fils Charles VIII, la Bretagne orna d'un nouveau fleuron la couronne des Valois.

L'Espagne, l'Angleterre et la maison d'Autriche se liguèrent contre la France, dont l'extension et la gloire les alarmaient.

Pour sceller cette ligue dont il était l'âme, Ferdinand d'Aragon donna une de ses filles, Jeanne, à l'archiduc Philippe, et l'autre, Catherine, à Arthur, prince de Galles, héritier de Henri VII.

Jeanne, après avoir aimé follement son mari, devint folle de désespoir quand il mourut.

Catherine, au bout de cinq mois, resta veuve. Quelques années après, le frère de son premier mari la conduisit à l'autel, vêtue de blanc et les cheveux épars avec tout le cérémonial usité pour les noces des vierges. Des matrones attestèrent que le prince de Galles n'avait jamais usé de ses droits, et qu'elle était immaculée, ce qui ne surprit personne en 1509, et ce qui étonna tout le monde en 1530. Le pape Jules II accorda une dispense.

Le mariage et le couronnement eurent lieu en 1509, les fêtes durèrent plusieurs mois.

Toutes les conditions de bonheur que peut ambitionner le mortel le plus exigeant dans les vœux

qu'il adresse à la Providence, Henri VIII les réunissait. Il avait dix-huit ans. Son père lui laissait un royaume pacifié, de bonnes relations avec les puissances voisines et des coffres contenant 180,000 livres sterling. On ne regrettait pas le feu roi; car s'il était économe, ferme et prudent, son économie touchait à l'avarice, sa fermeté à la tyrannie, et sa prudence à la faiblesse dans la politique extérieure. Son héritier, servi par le concours de tant de circonstances, et par les défauts mêmes de son père en raison du contraste que l'on espérait, n'avait qu'à se laisser vivre et à bien user de sa fortune pour être riche, aimé, puissant et heureux.

Les lettrés épuisèrent, pour le louer, les allusions mythologiques et n'eurent pas assez de fleurs pour l'en guirlander. Les poètes saisirent la lyre de Pindare. Il eut la beauté d'Apollon, la force d'Hercule, la valeur de Mars, la majesté de Jupiter. Catherine était plus vertueuse que les anciennes Sabines, plus fidèle que Pénélope, belle comme la fille du ciel et du jour, sage comme Minerve.

Cet éloge du roi, extrait d'une pièce de distiques latins, mérite d'être traduit : « Le feu brille dans
« ses regards, Vénus se montre sur son visage, ses
« joues sont colorées de l'incarnat des roses. Cette
« figure, où la force le dispute à la grâce, tient

« de la jeune fille et de l'homme fait. Tel était
« Achille lorsqu'il se cacha sous les vêtements
« d'une nymphe, tel lorsqu'il traîna derrière son
« char le cadavre d'Hector. » Deux cents vers,
dans lesquels ce lyrisme burlesque ne se dément
pas, furent récités devant le roi, qui les écouta sans
rire et félicita son poète.

Le vrai portrait de Henri VIII est sorti du pinceau d'Holbein. La beauté est bien sur le front et dans certaines lignes; mais la lourdeur épaisse et grossière de la partie inférieure du visage accuse, à ne pas s'y méprendre, la violence, l'hypocrisie et la brutalité.

Henri, en épousant, à l'âge de dix-neuf ans, une femme qui en avait vingt-six, n'obéit qu'à des considérations politiques et pécuniaires. Son but était d'empêcher la rupture de la ligue, et de garder une dot de 200,000 ducats.

Cette union disproportionnée commença pourtant par être heureuse, tant il y a d'attrait dans la vertu.

Catherine avait toutes les qualités morales : un attachement inviolable à ses devoirs, une douceur angélique, le goût de la retraite, une pureté de mœurs qui défia la médisance et même la calomnie. Elle se plaça si haut dans l'opinion que la langue des méchants ne l'atteignit point.

Enfin, ce qui la rendait accomplie, elle tempérail la majesté royale par un extérieur modeste et un abord bienveillant. Jamais elle n'eut ces aspérités d'humeur que produit trop souvent la pratique étroite de la vertu. Ses exercices pieux furent plus suivis, et ses œuvres de charité se multiplièrent lorsque sa sœur eut perdu la raison. Ce malheur de famille assombrit sa vie.

Son influence salulaire se fit sentir longtemps. Elle aimait à solliciter les grâces, les faveurs, les récompenses que méritaient les services rendus, les adoucissements à des ordres tyranniques, et son intervention en doublait le prix. Elle était le bon ange de l'Angleterre.

Pendant sa régence, les Écossais furent vaincus à Flowdden, où un soldat anglais tua leur roi Jacques IV.

Diverses causes lui aliénèrent le roi, dans le moment même où elle espérait le fixer par la constance de son affection et l'éclat ajouté aux armes anglaises.

Henri, à son retour du continent, était irrité contre son beau-père qui, sous les dehors de la religion, cachait un esprit perfide.

Ferdinand lui ayant proposé de s'unir pour reprendre la Guyenne perdue par les Anglais depuis plus de cent ans, Henri, dans cet espoir, envoya une

flotte et une armée. Les Espagnols s'en servirent pour s'emparer de la Navarre, et nullement contre la Guyenne qui était inattaquable.

L'Aragonais se joua de son gendre, après avoir trompé son parent le roi de Naples, les Vénitiens, Louis XII et les papes.

Les fourberies des xv^e et xvi^e siècles feront époque. Les leçons que formula Machiavel, d'après certains souverains de son temps, furent étudiées par des disciples qui surpassèrent le maître.

Catherine porta la peine de la conduite de son père. Elle fut délaissée, le chagrin la prit et sa santé s'altéra. Elle accoucha de plusieurs enfants auxquels son sein affaibli ne transmet pas la force vitale, et qui moururent en naissant. Il ne lui resta que sa fille Marie qui, après bien des vicissitudes, régna plus tard. Des infirmités précoces se joignirent à ses chagrins.

La désaffection du roi fit des progrès rapides. S'il ne s'était pas astreint jusqu'alors à une fidélité absolue, ses écarts au moins étaient enveloppés de quelque mystère ; nous le verrons désormais sans frein.

Une de ses maîtresses lui ayant donné un fils, les plus hautes dignités ornèrent le berceau de cet enfant illégitime.

D'autres scandales allaient suivre.

II

ANNE BOLEYN

Pulcherrima Dido.

VIRGILE.

Il existait à Londres une famille noble, du nom de Boleyn, qui pratiquait une morale facile.

Sir Thomas Boleyn excellait dans cet art qui consiste à étaler sans cesse sa misère et son dévouement, afin d'obtenir, chaque jour, quelque faveur nouvelle : il lui en était réservé de plus d'un genre..... et qu'il n'espérait pas. Sa femme était accusée de mœurs peu sévères, et leurs enfants ne reçurent, d'elle et de lui, ni de bons principes, ni de bons exemples.

Les Boleyn, ardents à poursuivre la fortune et peu scrupuleux sur les moyens, attirèrent dans leur intimité, mais secrètement, afin que ces re-

lations échappassent aux yeux du monde, un certain chevalier Bryan. Nous verrons les motifs de ce mystère.

Bryan était impénétrable pour la foule qui se borne à un examen superficiel. Quand on l'abordait pour la première fois, on trouvait en lui les manières avenantes et la politesse d'un gentilhomme. Il semblait fait pour les affections douces et l'amitié ; cependant, on ne lui connaissait aucun ami, aucune liaison suivie, aucune relation intime. Il se maintenait constamment dans une réserve extrême, ne discutait jamais, ne traitait sérieusement aucun sujet, affectait à l'égard de toutes choses une indifférence railleuse et sarcastique. Si une émotion passagère l'impressionnait par hasard, ses lèvres se serraient, ses petits yeux se coloraient d'une teinte verdâtre comme ceux d'un chat ; ce nuage se dissipait vite, mais l'observateur attentif, après l'avoir remarqué, se défiait toujours de cet homme.

L'indiscret qui lui demandait une preuve quelconque de sympathie ou de protection n'obtenait qu'une réponse glaciale et n'y revenait plus.

Sans position officielle, il partageait seul avec le cardinal Wolsey le privilège d'entrer à toute heure chez le roi, sans y être appelé. Souvent, au milieu d'une réunion, Henri l'attirait par un signe

d'intelligence. Lorsqu'ils causaient ensemble, le rusé courtisan déridait toujours le front chargé des soucis de la couronne, et provoquait parfois, chez son auguste interlocuteur, un rire rabelaisien.

Les plus grands seigneurs le recherchaient, sachant que c'était une puissance occulte avec laquelle il fallait compter.

C'est que ce dandy à l'air douxereux, à l'œil oblique, aux formes félines, était le ministre des plaisirs, l'agent des convoitises de son maître qu'il servait dans les missions les plus scabreuses avec une abnégation absolue. Son pourpoint de soie cachait un cœur et des muscles d'acier.

Henri l'appelait son *lieutenant d'enfer*.

Le lieutenant, avec l'instinct du vautour, accepta les avances de cette famille où se trouvaient un vieillard inepte et besoigneux, une mère ambitieuse et galante, et deux filles, sages jusqu'alors, mais élevées dans un courant de corruption héréditaire.

Le roi satisfit d'abord avec lady Boleyn un goût passager ; pendant cette courte intrigue, il remarqua Marie, la fille aînée, qui succéda bientôt à sa mère, et prit au sérieux ce qui n'était qu'un caprice.

Un soir, elle eut l'imprudence de se faire ac-

compagner à Hampton-Court par Anne, sa sœur cadette. Henri, l'homme des explosions soudaines, fut fasciné.

—Quelle est donc, dit-il à Bryan, cette ravissante personne qui est assise à côté de lady Boleyn?

—Sire, c'est sa fille.

—Ah ! je ne l'ai jamais vue.

—Elle vient d'arriver, après un séjour de plusieurs années en France.

—Quelle différence entre elle et ces blocs de neige et de marbre que je vois continuellement autour de moi ! J'en veux beaucoup à mon frère François de m'avoir ravi cette perle.

—Elle ne se doute guère qu'elle est assez heureuse pour attirer l'attention de son souverain..... mais.....

—Mais quoi ?

—Est-ce que par hasard Votre Majesté daignerait s'occuper d'elle ?

—Pourquoi pas ?

—C'est que..... voyez donc avec quelle anxiété Marie Boleyn implore un regard.....

—Marie ! ma foi, je n'y pensais plus. J'en suis fatigué..... elle m'ennuie. Je cherche à la marier. Je lui donnerai une dot de deux mille écus d'or. a veux-tu ?

—Votre Majesté est trop bonne. Les prétendants ne manqueront pas. Mais Anne....

—Explique-toi plus clairement ; tu me fais mourir, avec tes longueurs et tes réticences.

—Il y a une chose, sire, que j'ai sue par hasard et que voici. La petite est très-entêtée, dit-on, du fils du comte de Northumberland, qu'elle a vu à Paris l'hiver dernier. On parle de leur mariage.

—Ce sera plus piquant. Je trouve étrange, d'ailleurs, qu'on ne m'ait pas demandé mon agrément. Cela ne se fera point. J'ai d'autres vues. Tu le diras de ma part à Northumberland et à sir Boleyn. Quant à Percy, c'est un enfant à peine hors de page. Qu'il gagne ses éperons avant de songer à se marier. L'air de Londres ne lui convient pas, il a besoin de voyager. Je vais l'envoyer en Italie, où il restera jusqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Par saint Georges, il n'y a qu'une jolie fille ici, et on en dispose sans me prévenir !

Le lendemain, Percy partit pour Naples, et Anne fut nommée fille d'honneur de la reine, ce qui la retint à la cour.

Depuis qu'il y a des rois et des filles d'honneur, plus d'une campagne a commencé de cette façon, et a eu presque toujours le dénouement qu'on doit prévoir, dans une lutte où il y a d'un côté

tant de force et de l'autre tant de faiblesse. Les choses, cette fois, ne se passèrent pas ainsi.

Anne avait quitté Londres, dix ans auparavant, pour suivre la princesse Marie, qui épousa Louis XII. Lorsque la reine de France retourna en Angleterre, après avoir vu expirer dans ses bras le vieux roi, épuisé par des plaisirs qui n'étaient plus faits pour son âge, sa fille d'honneur s'attacha successivement à madame Claude et à la duchesse d'Alençon, de sorte qu'elle passa ses jeunes années à la cour de François I^{er}, où la culture des lettres, des arts et de la poésie voilait à peine la licence.

On l'a piétinée depuis sa chute. On raconte qu'elle se livra, dès l'âge de quatorze ans, à un des domestiques de son père, et qu'elle se compromit ostensiblement dans plusieurs intrigues. Il est difficile de discerner la ligne qui sépare la vérité de la calomnie. Clio marche rarement nue.

On peut, en lisant Brantôme, se figurer l'influence de la duchesse d'Étampes et de la comtesse de Chateaubriant sur leur entourage. Il n'est pas étonnant que leurs principes commodes aient gagné une jeune étrangère, lancée dans ce tourbillon sans guide et sans conseil. La cour des Valois ne fut point une école de vertu.

Anne, lorsqu'elle quitta le continent, avait vingt

cinq ans, et ne paraissait pas en avoir plus de vingt. Sa carnation réunissait la limpidité à la richesse, et on devinait sous son corsage les lignes de la Vénus de Milo.

Cette statue, que le ciseau de Praxitèle n'aurait pas désavouée, affectait, suivant qu'elle voulait imposer ou séduire, la dignité ou un enjouement qui laissait tout espérer. Quand rien ne contrariait sa nature, le sourire épanoui sur ses lèvres purpurines rappelait celui de Marguerite de Valois, dont elle avait les flots spirituels, avec une pointe d'ironie douce, juste pour la saveur. Elle jouait à merveille de divers instruments, et dansait comme une courtisane grecque. Quand son intérêt l'exigeait, elle savait feindre. Enfin, elle avait la conscience de son empire et de la faiblesse des hommes. L'ensemble de sa personne était un mélange de majesté victoriense, de grâce captivante et de douceur naïve, que jamais aucune femme ne posséda au même degré.

Alphonse, duc de Ferrare, après avoir perdu Lucrezia Borgia, épousa Laura de Dianti, sa maîtresse, qu'il surnommait Eustochia (Εὐστοχία), ne trouvant pas d'autre terme qui pût exprimer l'excellence de son choix. Le Titien a reproduit les traits de cette créature séduisante sur une toile que les siècles ont respectée, et que nous admirons encore

aujourd'hui dans le grand salon du Louvre, à côté de la *Conception* de Murillo.

C'est ainsi que je me figure Anne Boleyn. On pouvait lui appliquer ce que l'historien des Césars dit d'une autre femme qui eut une célébrité semblable : « Hors un cœur honnête, Poppée avait « tout. »

Le roi ne dénoua pas tout à fait néanmoins avec Marie Boleyn, soit par un reste d'attachement, soit pour donner le change aux conjectures, soit prévision instinctive de l'avenir. Mais ses entrevues avec elle devenant rares et froides, la pauvre délaissée découvrit la cause de son abandon, et une maladie nerveuse lui enleva rapidement la beauté, la raison et la vie.

Cette tombe à peine fermée, on célébra l'anniversaire de Guinegatte. Le roi dansa plusieurs fois avec Anne, qui fut la reine de la fête. Le lendemain, elle trouva dans un coffret incrusté d'or un collier de diamants..... et un billet qui lui demandait un rendez-vous.

Elle répondit :

« Sire,

« Je ne puis vous peindre le trouble que j'ai ressenti en recevant le message de Votre Majesté. Comment vous exprimer ma reconnaissance ? Elle sera éternelle. Ma soumission est sans bornes ; mais

je suis remplie de crainte, car je serais exposée à bien des dangers, si je me trouvais seule avec vous.

« Je vous en supplie, sire, daignez me permettre de décliner ce périlleux honneur, et continuez à ne voir en moi que la plus humble de vos sujettes. »



III

LA RÉSISTANCE

Oh ! si j'étais capitane
Ou sultane !
.....
.....

Certes, le vieux Omer, pacha de Negrepont,
Pour elle eût tout donné, vaisseaux à triple pont,
Foudroyantes artilleries,
Harnais de ses chevaux, toisons de ses brebis,
Et son rouge turban de soie et ses habits
Tout ruisselants de pierreries.

V. Hugo.

Le roi était loin de s'attendre à cette réponse qui lui causa un indicible dépit.

Il apprit que miss Boleyn, ayant quitté brusquement la cour, s'était retirée à quelques milles de Londres, dans le petit château de Wiltshire, propriété de son père. Son premier mouvement fut de s'élancer à sa poursuite et d'aller l'enlever. Bryan

ne le retint qu'en lui persuadant que l'indifférence amènerait un prompt retour, et que cette fuite ressemblait à celle de la nymphe qui choisit pour asile un bosquet au fenillage transparent, et brûle d'en sortir.

Elle ne revint pas.

Henri voulut s'étourdir par d'autres amours. Cette panacée, d'un effet infailible sur presque tous les hommes sensuels, ne le guérit point. Pour lui, le regard de toutes les femmes, hors celui d'une seule, était sans éclat, leur sourire sans charme, leur voix sans attrait. Jusque dans les bras de ses maîtresses, l'image de celle qu'il avait perdue se dressait embellie par l'absence.

Il écrivit, prodigua les serments, les offres tentatrices..... enfin les menaces. Bryan proposa des expédients qui tous échouèrent. Cet artisan d'infamies creusait son imagination infernale sans aboutir à rien.

Lady Boleyn et son mari s'en mêlèrent, voyant avec douleur s'évanouir les espérances fondées sur la fortune de leur fille. La fugitive resta dans son exil, irritant les désirs par l'éloignement et la résistance.

Durant plusieurs mois, elle tint le roi dans l'attente d'une entrevue. Elle voulait vivre loin du monde, trouvait chaque jour une raison nouvelle

pour rendre son asile inviolable, et se retranchait derrière tous les prétextes puisés dans la religion, les convenances, le rang inégal, les scrupules, la crainte de ses parents, l'état de sa santé, le blâme public : le laissant pâtir, activant ainsi le travail de combustion spontanée qui se fait dans une poitrine où l'amour déborde.

Elle ne consentit enfin à le recevoir qu'après la promesse de la respecter. C'était jouer gros jeu avec un homme tel que celui-là, tout-puissant, ignorant les refus, si vulnérable, et auquel des consolations s'offraient de toutes parts.

Henri, dès qu'il avait quelques heures de liberté, montait à cheval sans suite, dans un costume si simple qu'on l'eût pris pour un déguisement, et allait les passer près d'elle. Le pont-levis s'abaissait au son du cor et donnait passage, non pas à la bannière portant la devise : *Qui je défends est maître*¹, mais au modeste panache d'un simple

1. Lors de l'entrevue de 1520, près d'Ardres, dans la plaine à laquelle on donna le nom de *Camp du Drap d'or*, à cause des profusions des deux rois, la bannière anglaise représentait un archer avec cette devise : *Cui adhæreo præest*; ce qui proclamait la prétention à une influence prépondérante dans les affaires du monde. On l'a généralement traduite ainsi. Henri VIII, s'étant présenté dans la lice, la lance au poing, en face du héros de Marignan, vida les arçons aussi lestement que le seigneur Itobad, au tournoi de Babylone, présidé par la reine Astarté, qui

gentilhomme, amoureux comme un page et timide comme un bachelier. Après chaque visite, il repartait plus épris, et racontait au fidèle Bryan les incidents de la journée. Il s'épanchait dans des récits interminables, entrecoupés d'exclamations d'un enthousiasme juvénile.—La voix douce et le regard modeste ! Quelle démarche ! Quelle noblesse native ! Jamais je n'ai trouvé dans aucune autre femme ce choix d'expressions, ce tour ingénieux, cette décence, ce jugement, ces principes ! Et dire que je perds tout espoir ! Comment en finir avec cette malheureuse passion ?—Il me prend des envies de recommencer la guerre. Ne trouves-tu pas que l'empereur a été dernièrement envers moi d'une insolence?....

Et le voilà qui se mettait à exposer un plan de campagne en Italie ou dans les Pays-Bas. Il changeait de sujet, allait de la guerre à la politique,

était le prix du vainqueur. Ce jour-là, il abdiqua l'épée pour le conseil, et son armure ne quitta plus sa panoplie. Les deux champions se virent de trop près pour s'aimer. L'*entente cordiale* ne se resserra pas à la suite de cette fête ruineuse, dont il ne resta que le mot de Du Bellay : « Plussieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. »

Que d'alarmes !
Que de larmes !
Un pas d'armes,
C'est très-beau !

(V. H.)

au commerce, aux arts, aux sciences, à la poésie..... parlait du pape, du roi de France, de Luther, de mille choses, se grisait par ses divagations. Et puis, c'était toujours le même sujet qui revenait, et la même conclusion : j'aurai cette femme.

La pratique de la vie avait armé miss Boleyn pour sa défense. Se souciant peu de commencer et de finir comme sa sœur, elle se traça une ligne de conduite dont elle ne dévia point. Par un mélange de froideur et d'abandon, de coquetterie et de tendresse, elle retint son fier adorateur, et sut ajourner ses prétentions sans les éteindre. Ce qui lui servit le plus dans ce rôle difficile, c'est qu'elle s'était accoutumée à examiner toujours de près ce qui se passait dans les replis de son âme, à pénétrer celle du roi, à se défendre de tout entraînement, à simuler les élans de la passion sans les ressentir. Jamais, en l'attendant, elle n'éprouva l'inquiétude, les palpitations, les tressaillements que se rappellent tous ceux qui ont aimé. A son approche, elle s'académisait, comme le gladiateur avant d'entrer dans le Cirque.

Elle parvint à se dominer à ce point de pouvoir accélérer ou retentir les battements de son cœur, de ne jamais laisser échapper un geste, une parole, un sourire dont elle n'eût calculé la valeur et la portée.—Plus d'un cardinal n'a pas tissé une

toile si fine, et n'a pas mis tant de rythme dans son astuce pour conquérir la tiare.

Afin de sanctifier sa résistance, elle joua la dévotion et dut prendre un nouveau confesseur, par suite de l'envoi du sien dans un autre comté. Un jour, elle le fait appeler, et n'est pas médiocrement surprise de le voir faire quelques allusions aux événements qui l'avaient conduite à Wiltshire et l'y retenaient.

A une seconde confession, il lui parla de l'effet que ses charmes, ce don dangereux du ciel, avaient produit sur un grand personnage..... C'était une situation excessivement périlleuse, et il fallait, plus que jamais, prier avec ferveur la bienheureuse sainte Anne, sa patronne, et la Vierge Marie de lui venir en aide.

Le prêtre, après d'autres circonlocutions, passa à la bonté infinie de l'Être suprême, et à son indulgence pour des fautes que certaines circonstances pouvaient, sinon excuser, au moins rendre vénielles. Il toucha la question de savoir si un sujet doit, dans toutes les conjonctures, obéir à son souverain ; et si, dans le cas où il en recevrait des ordres contraires à la religion, il pouvait les suivre en lui laissant la responsabilité du péché ; il n'osait la résoudre, tout en laissant entrevoir que l'affirmative n'était point damnable.

Il effleura un autre point.—Les actions des rois étaient-elles pesées rigoureusement dans la même balance que celles des autres mortels?—Il n'en doutait point ; cependant, il n'était pas impossible que Dieu fût disposé à la miséricorde envers les têtes couronnées, auxquelles il est plus facile qu'à d'autres de racheter quelques écarts par le bien fait à leur peuple, par des aumônes et des fondations pieuses.—Les avis des pères de l'Eglise, des docteurs et des casuistes ne présentent pas une concordance entière ; les décrets éternels sont impénétrables ; il y a bien des moyens de faire son salut, suivant les conditions, les tempéraments et les âges ; on doit réfléchir avant de résister aux volontés des princes, seuls responsables après tout des ordres qu'ils donnent.—Et puis, sans conclure, quand il crut sa pénitente lancée dans le champ du doute et préparée par ses incertitudes aux défaillances, il pria Dieu de lui conserver la tranquillité de l'âme, si elle l'avait encore, et de la lui rendre, si elle l'avait perdue.

La châtelaine de Wiltshire, à force de chercher le sens de ces propos, découvrit leur source et leur but. Le roi en était l'inspirateur, et les récompensa par un des premiers évêchés donnés aux prêtres apostats.

Les jours et les mois s'écoulaient. Les visites

allaient leur train, avec les brouilles, les raccommodements, les promesses de fidélité éternelle et les menaces de se quitter. Que de fois fut joué sous les charmilles le petit drame du *Dépôt amoureux*, vieux comme le monde, et qui durera autant que lui.

Un jour, le roi arriva irrévocablement décidé à une victoire ou à une rupture.

— Savez-vous bien, dit-il d'une voix stridente et saccadée, que vous me faites un rôle ridicule ! Je perds mon temps à soupirer comme un écolier en vacances. Cela finira. Pour venir ici, j'ai refusé de recevoir l'ambassadeur de France et le nonce du pape, qui avaient à m'entretenir d'affaires importantes. J'ai honte de ma faiblesse. Cette visite est la dernière, je vous en préviens..... à moins que vous ne consentiez à retourner à Londres avec moi.

Anne comprit qu'elle touchait à un moment décisif.

Sans savoir encore ce qu'elle répondrait, et pour se donner le temps de la réflexion, elle passa son bras sous celui du roi et fixa sur lui deux grands yeux pleins de feu et de langueur. Il ne put s'empêcher de déposer un baiser sur le front d'albâtre placé à la portée de ses lèvres.—Un armistice était conclu.

La coquette, fière de ce premier succès, hasarda quelques paroles.

—Sire, vous êtes injuste ! Vous savez bien que, depuis le jour où vous avez laissé tomber sur moi un de vos regards, vous êtes mon unique pensée. Pendant que je vous ai près de moi, je suis la plus heureuse des femmes ; dès que vous êtes parti, la moitié de mon temps se passe à vous regretter, et l'autre à faire des vœux pour votre retour.

—Vaines paroles ! Ceux qui envient mon sort ne le connaissent pas. Il n'y a pour moi ici-bas que des ennuis de tout genre. En public, je ne vois que des courtisans qui tendent la main ; dans mon intérieur, une vieille femme maussade me fatigue de ses doléances. J'espérais avoir trouvé une amie qui me consolerait et m'aiderait à supporter le poids de la vie ; mais à peine a-t-elle connu mon attachement qu'elle s'est enfuie..... et l'ingratitude seule m'a répondu.

—Oh ! sire, ne me faites pas ces reproches. Si je les méritais, je serais un monstre. Quelle ne doit pas être la fierté d'une pauvre fille comme moi, en pensant que le plus glorieux monarque de la chrétienté a daigné s'occuper d'elle un instant ! J'ai quitté Londres, il est vrai, parce que j'y courrais trop de dangers ; mais ne me suis-je pas astreinte à une solitude absolue, afin de ne donner

accès à aucune pensée qui vous fût étrangère.

En achevant ces mots, elle l'entraîna vers une galerie où se trouvaient disposés, comme dans un musée précieux, tous les objets qu'elle tenait de sa munificence. Au centre de ces richesses était un tableau de Léonard de Vinci représentant Henri VIII à la tête de son armée, et, aux quatre angles, des sujets allégoriques symbolisant les sciences et les arts dans lesquels il excellait. Le roi ignorait l'existence de ce chef-d'œuvre peint de souvenir, en France, de sorte que ce fut une délicieuse surprise.

—Vraie fille d'Ève ! s'écria-t-il. Vous avez la langue dorée, mais comment vous croire, lorsque vous me refusez la seule preuve qui puisse me convaincre ? La femme qui aime n'hésite pas à consacrer le don de son cœur par celui de sa personne. Quand donc, étant comme je le suis, à vos pieds, vous entendrai-je me dire avec le sourire d'une amante : *Henri, relevez-vous ?*

Seriez-vous à un autre?... Si je le savais....

—J'en atteste Dieu qui nous voit et nous écoute ! reprit-elle en montrant un christ d'ivoire dû au ciseau de Benvenuto Cellini, ce Dieu devant lequel je me prosterne souvent pour le prier de conserver les jours de Votre Majesté, et auquel je ne cesse de demander la force nécessaire pour me soutenir

dans cette lutte où je crains constamment de succomber; j'en prends à témoin ce Dieu qui a déjà fait des miracles pour nous sauver, j'ai toujours été sincère envers vous; si je refuse un dernier sacrifice, c'est que ce serait la fin de votre affection. Heureuse et aimée aujourd'hui, je serais demain flétrie, abandonnée peut-être;..... il ne me resterait que la honte et le désespoir.

—Vous doutez donc de moi?

—Non, sire, mais vous êtes homme et roi. Pouvez-vous être constant, vous qui possédez à la fois tous les dons naturels et le droit de commander? Cette couronne, que porte si bien votre noble tête, est surtout ce qui me remplit d'épouvante. Si vous n'étiez qu'un simple gentilhomme.... et libre....., si d'autres liens n'élevaient, entre vous et moi, une barrière infranchissable, alors.....

—Alors..... vous consentiriez peut-être à devenir ma femme?

—Si le sang des Norfolk n'est pas assez illustre pour se mêler à celui des Tudors, il l'est trop pour servir aux plaisirs de Votre Majesté..... La reine Catherine..... Mais, sire, je suis folle..... puis-je conserver ma raison avec vous?

—Enfant! vous savez bien que vous ne pouvez pas m'offenser.

Ainsi que cela était déjà arrivé souvent, quel-

ques paroles de réconciliation commençaient à succéder aux écarts de toutes sortes qui n'appartiennent qu'au langage des amoureux ; tout à coup, les yeux du roi s'enflammèrent, son sang s'alluma, sa tête se perdit, et, saisissant Anne dans une étreinte convulsive, il allait lui faire subir les derniers outrages, lorsque par un effort surhumain elle se dégagea ; et plaçant sur son cœur la pointe scintillante d'un poignard, elle lui dit avec un accent déchirant : « Sire, j'ai juré sur la tombe de ma sœur, que votre amour a tuée, de ne jamais être votre maîtresse ! Laissez-moi, ou je meurs ! »

Elle était sublime de pudeur et d'indignation. Jamais la vertu menacée ne prit une plus imposante attitude. Son sein palpitait, sa bouche entr'ouverte laissait voir des dents de nacre, ses yeux humides mouraient, les tresses de sa chevelure dénouée flottaient ondoyantes jusqu'à sa ceinture ; la partie supérieure de son corps, en se courbant en arrière, accentuait la cambrure d'une taille qui aurait tenté un ange.

Le roi la saisit de nouveau ; il l'enlaçait de ses bras nerveux, lorsque, jetant le poignard, elle s'affaissa haletante ; et, prenant ses mains qu'elle arrosa de sanglots : « Sire, dit-elle en exhalant le reste de ses forces, vous me voyez brisée, anéantie. Au nom de votre mère, au nom de votre fille, épar-

gnez-moi ! Pour satisfaire un caprice, me livrez-vous à des remords éternels ?..... Je vais mourir, vous voyez..... il me reste à peine assez d'énergie pour vous dire : Grâce et pitié ! »

Et puis, ses joues pâlirent, ses yeux se fermèrent, et elle tomba épuisée, sans connaissance presque sans vie.

Il la reprit et la broya ; mais il ne put soutenir le regard fixe, atone, vitreux sorti de ses yeux, qui, par une commotion électrique, s'étaient démesurément ouverts, et elle roula de nouveau inerte et rigide à ses pieds.—Enfer et damnation ! s'écria-t-il en rugissant, elle est morte !

La majesté royale fut vaincue par la majesté de la mort :

Il s'enfuit effaré, sauta sur son cheval, et reprit au galop le chemin de Londres, où il n'arriva pas sans bousculer quelques braves paysans qui ne se rangèrent pas assez vite, et allèrent achever leur promenade dans les fossés qui bordent la route.

Bryan, la figure souriante, l'attendait à l'entrée des petits appartements, avec l'air narquois d'un valet de comédie qui sollicite une confidence, et s'avancait déjà en s'inclinant, lorsqu'il reçut en pleine poitrine cette apostrophe lancée comme une imprécation : — Elle est morte ? Que me veux-tu ? Va-t'en, ne reparais jamais devant moi.

Le roi s'enferma dans son cabinet, dont il poussa la porte avec fracas. Malheur à ceux que leur service appela ce jour-là autour de lui, car le sanglier blessé ne leur épargna pas les coups de boutoir.

A l'audience du soir, il fit à l'ambassadeur de France une réponse tellement arrogante que la guerre fut sur le point d'éclater de nouveau.

Le lieutenant d'enfer avait essayé bien des bourrasques, mais pas une encore de cette force-là. Aussi resta-t-il pendant quelques instants à la même place comme pétrifié.

Lorsqu'il fut revenu de son étourdissement, il se remit d'aplomb sur ses hanches, reprit son sourire, plaça sa main sur le pommeau de son épée, et descendit lentement le grand escalier, sur les marches duquel il rencontra le duc de Norfolk, qui lui dit :

— Bonjour, chevalier. Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ?

— Rien que je sache, monseigneur, si ce n'est que voilà une belle journée perdue pour la chasse au renard.

— Avez-vous vu le roi ?

— Un instant seulement.

— Où est-il ?

— Il s'est enfermé dans son cabinet.

—Seul ?

—Je le crois.

—Savez-vous s'il est allé à Wiltshire ?

—Je l'ignore.

Ces paroles échangées avec un calme parfait, le duc se remit à monter, le chevalier à descendre.

Une heure après, on ne parlait, dans toute la ville de Londres, que de cette mort. Les détails étant inconnus, chacun en inventa. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles de la reine Catherine. La pieuse femme espéra que des jours de bonheur lui raient encore.

Le moment est venu d'expliquer le secret d'une résistance qui, au premier abord, doit paraître extraordinaire de la part d'une femme telle que Anne Boleyn.

L'esprit et les qualités du roi, la persistance d'un amour vrai, les rêveries et la solitude, sa vie passée, son penchant naturel, en un mot tous les mobiles qui agissent sur un sexe faible conspirèrent pour la perdre, et elle ne céda point.

Au commencement, elle ne résista que par cet instinct qui pousse les femmes à retarder leur défaite, afin de rehausser le prix de leurs faveurs. Il lui répugnait de compléter l'avilissement de sa famille, en se donnant à un homme qui venait d'imprimer au nom qu'elle portait un double

déshonneur ; délicatesse que n'eut pas la duchesse de Châteauroux en succédant à ses sœurs. Pendant qu'elle s'usait à ce problème, des perspectives inattendues s'ouvrirent devant elle, vagues d'abord et bientôt absorbantes. Une fois lancée dans le pays des chimères, elle ne s'arrêta plus.

L'ambition fut pour elle une source d'émotions inconnues ; pour la satisfaire, elle changea sa vie, renouça au plaisir et embrassa l'austérité.

La couronne devint la pensée unique de ses jours, le rêve dévorant de ses nuits. — Catherine régnait, et de hautes intrigues se machinaient pour la remplacer par une princesse française. — Laissant les avocats de ces deux causes s'enrouer, les courriers se croiser, les diplomates noircir le parchemin de leur grimoire, et les courtisans regarder de quel côté venait le vent, elle dit à une fille de France : « Tu ne passeras pas la mer ; » à la tante de Charles-Quint : « Tu descendras du trône ; » et à elle même : « J'y monterai. »

IV

LE DIVORCE

Si un homme épouse la femme de son frère, il fait une chose que Dieu défend, et ils n'auront pas d'enfants.

Lévitique, XX, 21.

Lorsque deux frères demeureront ensemble, et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera pas d'autre que le frère de son mari. — S'il répond : *Je ne veux pas épouser cette femme-là*, la femme s'approchera de lui, devant les anciens, lui ôtera son soulier du pied et lui crachera au visage. — Sa maison sera appelée dans Israël la maison du déchaussé.

Deutéronome, XXV, 5, 8, 9, 10.

(Traduction de Lemaistre de Sacy.)

Le divorce de Catherine d'Aragon mérite, encore aujourd'hui, qu'on retrace les circonstances qui l'accompagnèrent et ses effets. La curiosité seule y trouverait son compte, mais un intérêt sérieux

s'y attache, car on y trouve la confirmation de cette triste vérité :

Du délire des rois, les Grecs portent la peine.

Anne n'avait pas succombé à la suite de la scène racontée dans le chapitre précédent. Ce n'était qu'un accès de catalepsie dont les symptômes, d'abord très-alarmants, cédèrent à des soins secondés par sa vivace nature.

Henri se reprocha le danger qu'elle avait couru, le crut grave, et ses remords donnèrent à son amour une excitation nouvelle. Cette intrigue, au lieu de finir dans un boudoir, entra dans une phase où elle acquit une haute importance.

Le roi, depuis longtemps déjà, songeait à un divorce.

Dans les âges primitifs, le mari, chez toutes les nations, eut le droit de répudier sa femme. Ce principe fut admis à Rome, dont les lois régissaient encore au xvi^e siècle une partie de l'Europe.

Après l'établissement du christianisme, la question de l'indissolubilité du lien conjugal partagea les pères de l'Église. D'après saint Justin, le bénéfice des lois romaines fut conservé aux chrétiens dans toute l'étendue de l'empire, et même aux Gaulois à la suite de l'invasion des Franks.

Plusieurs siècles s'écoulèrent sans que la jurisprudence canonique se fixât à cet égard.

Saint Ambroise, homme pieux et grand évêque, admettait le divorce, ainsi que saint Épiphané.

Plusieurs de nos rois ont été autorisés par les papes à répudier leurs épouses.

Chilpéric I^{er}, au vi^e siècle, répudia Audovère, à l'instigation de l'une de ses filles d'honneur, appelée Frédégonde, dont on voudrait pouvoir rayer le nom de l'histoire.

Charlemagne répudia sa première femme Himiltrude, et la deuxième, Désidérata, fille de Didier, roi des Lombards.

Louis le Bègue l'imita.

Le pape Grégoire V, ayant déclaré nul le contrat passé entre Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, et Berthe de Bourgogne sa cousine, les excommunia pour n'avoir pas voulu se séparer. Le lien religieux pouvait donc se rompre.

Louis le Jeune fit casser son mariage avec Éléonore de Guyenne qui, deux mois après, donna sa main et ses États à Henri Plantagenet.

Philippe Auguste répudia successivement Ingeberge, fille du roi de Danemark, et Agnès de Méranie.

Charles le Bel répudia Blanche de Bourgogne, pour s'unir à Marie de Luxembourg. L'empereur

Henri VII, père de Marie, et son frère Jean, roi de Bohême, n'y auraient pas consenti, si les premiers liens du roi de France n'eussent été légalement et religieusement dissous.

En Espagne, Pierre d'Aragon s'engagea, par son contrat avec Marie de Montpellier, à ne jamais la répudier et à ne pas en épouser une autre tant qu'elle vivrait.

Au moyen âge, la répudiation était pratiquée dans toutes les classes de la société.

Lorsque l'Église interdit la répudiation et le divorce, elle multiplia tellement les causes de nullité qu'il n'en résulta pas pour le principe même du mariage une garantie plus solide. Les mols seuls furent changés, le fond resta le même.

Louis XII, à la fin du xv^e siècle, fit annuler par Alexandre VI son mariage avec Jeanne la Boitense, fille de Louis XI, après une union reconnue légitime pendant vingt-deux ans.

On lit dans les *Commentaires* de Marculfe les lettres que les rois délivraient pour autoriser le divorce : *Libellus repudii*.

Henri VIII pouvait bien obtenir ce qui avait été accordé à tant d'autres, et ce qu'obtint encore après lui Henri IV, en 1599.

La première idée lui en vint, à la suite d'un

accident qui lui ôta tout espoir d'avoir de la reine Catherine un héritier. Quelques paroles, lancées comme un ballon d'essai, firent pressentir sa résolution. Il feignit d'abord d'obéir à ses scrupules, n'osant pas dire que miss Boleyn était pour beaucoup dans tout cela, mais désirant qu'on le devinât afin d'aplanir la voie.

Le cardinal Wolsey fut le premier qui reçut directement ses confidences. Étant entré chez le roi à l'heure habituelle de son travail avec lui, il le trouva occupé à la lecture des *OEuvres* de saint Thomas d'Aquin. Sans se permettre de manifester sa surprise, il se mit en devoir d'exposer les affaires qu'il avait reçu l'ordre de traiter à l'audience du jour, et relatives aux négociations avec Charles-Quint.

Henri, ayant repoussé les livres qui étaient devant lui, écouta le ministre sans quitter, pendant cette audition, le fil de ses propres pensées.

—Sire, dit le cardinal, j'ai examiné attentivement les clauses qui servent de base au traité de Cambrai. Je crains qu'il ne surgisse des difficultés imprévues ; car l'empereur manifeste des exigences.....

— Oui, mon beau neveu parle bien haut, depuis qu'il a vu un roi de France prisonnier à Madrid ; mais les lauriers de Guinegatte valent ceux

de Pavie. Si je ne porte pas la couronne de Charlemagne.....

—Vous avez son génie, sire, et les vastes États de Charles-Quint, par leur immensité même, et la différence des races, des intérêts et des cultes, renferment bien des germes de dissolution. C'est une forêt dont les arbres ont des racines frêles et des troncs caducs, un colosse aux pieds de verre.

Wolsey était lié à l'empereur par un pacte secret. Pour voiler sa trahison, il feignait souvent d'entrer dans les sentiments de son maître, et excitait même quelquefois des colères qu'il apaisait ensuite. — Après avoir poussé aux pompes stériles du Camp du Drap d'or, il ménagea *un hasard* qui réunit Henri VIII et Charles-Quint à Gravelines, où ils ne perdirent pas trois semaines en bals, festins, joutes, carrousels, liesse, *déduits et choses de plaisir*, mais s'entretenrent sérieusement de leurs affaires, et, en quelques heures, signèrent une nouvelle alliance.—Pensionné par l'Espagne, la France et Rome, recevant de toutes mains, il joua pendant vingt ans ce double jeu, avec l'habileté d'un grand politique, le luxe d'un satrape et l'insolence d'un parvenu ; mais cette fois, il fit fausse route et trouva, dans cette affaire du divorce, au lieu de la tiare, le prix dû à ses longues perfidies.

— La guerre ne m'effraye pas, reprit le roi. Je l'ai faite en Écosse et sur le continent d'une manière heureuse. Je la ferai encore. Je prévois, d'ailleurs, entre l'empereur et moi, des dissentiments bien plus graves que ceux qui existent déjà, et j'en subirai les conséquences. Il m'a écrit au sujet de la reine Catherine, et s'est permis de me donner des conseils que je me soucie peu de suivre. Je ne reconnais à personne le droit de diriger ma maison.

Lorsque vous êtes entré tout à l'heure, j'étais occupé à une lecture dont je veux vous faire part.

— Je suis touché de la confiance que Votre Majesté daigne me témoigner.

— Je n'avais que douze ans, vous le savez, lorsque, mon frère étant mort, je fus fiancé à sa veuve qui en avait vingt. Six ans plus tard, je n'osai pas lacérer le contrat dressé par la volonté paternelle. Je me mariaï, malgré l'avis de plusieurs membres du conseil et du primat Warham. L'opinion publique s'en émut, et fut peu favorable à cette union conclue entre des alliés si proches.

L'Ancien Testament frappe de malédiction celui qui épouse la veuve de son frère. Cette malédiction s'est appesantie sur moi, car tous les fils que j'ai eus sont morts, et il ne me reste qu'une fille

dont la santé chancelle. La couronne d'Angleterre tombera en quenouille, si je reste dans les liens qui m'enchaînent.

L'évêque de Lincoln, mon confesseur, auquel j'ai communiqué mes doutes, les partage. Saint Thomas d'Aquin, dont j'ai consulté les savants écrits, condamne les alliances contractées dans des conditions pareilles. D'après la doctrine qu'il a exposée en termes clairs, les prescriptions contenues dans le Lévitique, émanant directement de Dieu, sont au-dessus de toute autorité humaine, et aucune dispense du pape n'est valable à leur égard. Le pape modifie les lois de l'Église, mais celles de Dieu sont immuables ¹.

Ces considérations sèment l'incertitude dans mon esprit. Je crains de vivre en état d'inceste, et je voudrais sortir d'une situation contraire à la loi de Dieu, à l'intérêt de mon peuple et à mon bonheur privé. Tel est le secret que j'avais à vous confier.

1. Il eût été facile de répondre au roi que le *Deutéronome*, autre livre de Moïse, non-seulement permet, mais ordonne même d'épouser la veuve de son frère, quand elle n'a pas d'enfants. Les citations qui servent d'épigraphes à ce chapitre sont curieuses. Quel est celui des deux livres du *Pentateuque* où se trouve le précepte à suivre ? On dit que Dieu, dans sa sagesse, croit devoir quelquefois nous donner des ordres qui se contredisent, afin de confondre nos lumières, et d'éprouver notre obéissance :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Wolsey, pris à l'improviste, satisfait avant tout du danger de la reine, dont il croyait avoir à se plaindre, adopta l'avis du roi, sauf à changer plus tard. A la fin de cet entretien, et dans d'autres qui suivirent sur le même sujet, on disserta sur le bien public, le malheur des princes dont les affections ne sont pas libres, les ménagements à garder, les luttes probables. Le ministre y mit peu de chaleur, car il n'aimait pas Anne plus que Catherine, et ne discernait pas où était son propre intérêt. Il flottait entre son humeur contre la fille de Ferdinand, son peu de sympathie pour miss Boleyn, le désir de faire pièce à l'empereur qui ne lui aplanissait pas le chemin du pontificat, une princesse de France qu'il était tenté d'appeler au trône d'Angleterre pour se rapprocher de François I^{er}, ses rancunes, ses appréhensions, ses espérances et ses engagements avec tout le monde. L'ambiguïté de sa marche eut pour effet immédiat le déclin de son crédit et de son pouvoir.

On décida que la question serait soumise à l'examen du clergé anglais. L'archevêque de Canterbury demanda aux prélats leur opinion. Tous, excepté Fischer, évêque de Rochester, émirent un avis conforme à celui du roi. — Fischer expia cet acte d'indépendance.

Knight, un des secrétaires royaux, fut envoyé à

Rome pour faire connaître ces réponses au pape.

Clément VII, fils naturel et posthume de ce Julien de Médicis qui fut assassiné par les Pazzi, occupait depuis 1523 la chaire pontificale. Il venait de voir la métropole du monde chrétien prise d'assaut par les hordes du connétable de Bourbon, les nobles romains et les prélats rançonnés et fouettés, les femmes torturées, les autels profanés, les bandits luthériens habillés en cardinaux exécuter un simulacre de conclave et proclamer Luther pape. Il en avait encore l'esprit troublé. Les impériaux le retenaient prisonnier, lorsque Knight se rendit près de lui. Sous l'impression de son ressentiment, il fit une réponse favorable et promit la bulle qu'on lui demandait, heureux de mortifier l'empereur, de se créer dans Henri VIII un appui et de réparer une partie de ses infortunes.

Lorsqu'il parvint à s'échapper de sa prison, il se retira à Orviète. Knight l'y suivit, le trouva là tout confiant dans les secours qu'il espérait d'une armée française qui venait d'entrer en Italie sous les ordres de Lautrec, très-refroidi à l'égard de l'Angleterre dont il ne croyait plus avoir besoin, haïssant l'empereur autant qu'auparavant, mais le redoutant plus encore. Le pape, dans la seconde audience accordée à l'envoyé anglais, fut beaucoup moins explicite, en éluda une troisième, et

quitta Orviète pour aller sacrer l'empereur à Bologne.

Henri ne se rebuta point, et finit par arracher une bulle qui autorisait le cardinal Wolsey, conjointement avec un autre prélat, à examiner l'affaire. Campeggio, désigné comme légat, commença par annoncer plusieurs fois son départ avant de l'effectuer : sa santé était si misérable qu'il mourrait en route !

A peine hors de Rome, il s'arrêta, tomba malade, guérit, fit une rechute, fut accroché par mille incidents à Marseille, à Lyon et à Paris. On se disposait à le fort mal recevoir, lorsqu'on sut qu'il apportait une dispense provisionnelle autorisant le roi à *épouser une autre personne*, et l'annonce d'une solution prompte. Comment malmenier un vieillard si rempli de bonté, de douceur et d'onction, si souffreteux qu'on eût dit qu'il passait sa vie à mourir, s'excusant de ses retards, prodigue de promesses, bénissant du geste et de la parole ceux qui l'approchaient ?

Clément VII ne lui avait pas donné la présidence de la commission. On la lui décerna, pensant que le patronage d'un représentant direct de la papauté donnerait au résultat plus de poids. On verra l'usage qu'il en fit.

Le pape donnait, *officieusement*, le conseil de

conclure l'alliance avec une autre personne, laissant entendre qu'il lui serait plus facile de confirmer un acte accompli que de l'autoriser. Il paraissait se prêter à ce qu'on lui forçât la main. Cela était tentant. Les ministres anglais pensèrent avec raison que la conséquence inévitable serait une indissolubilité plus forte ajoutée au premier lien par le subterfuge employé pour le dénouer.

Clément VII, esprit faible, hésitant et double, penchait, dans son for intérieur, vers Henri VIII, car il savait que le roi ne reculerait point, et il voulait à tout prix sortir de là ; le soin de son repos, à défaut de conviction, l'eût emporté ; mais une armée de l'empereur le menaçait toujours, André Doria l'abandonnait, les miasmes des Abruzzes décimaient les soldats de Lautrec.

Sa conscience timorée voyait un concile général, où seraient découvertes bien des plaies qu'il cherchait à cacher. Que répondre à des prélats intègres qui révéleraient les désordres de l'administration ecclésiastique ? Sa naissance lui serait reprochée ; on lui dirait en face qu'il était le fils d'une courtisane nommée Floretta, et que le prétendu mariage de son père avait été certifié par de faux témoins. Le cardinal Colonne, devenu son ennemi, produirait au grand jour la promesse écrite, lorsqu'il briguait les voix du sacré collège,

de récompenser son vote par de l'argent et des honneurs. La bâtardise et la simonie planaient sur lui.

La fortune et la puissance de toute sa famille se liaient à cette affaire. Sa ruine serait celle de tous les Médicis.—En annulant la bulle de Jules II, son prédécesseur, il portait à l'infaillibilité pontificale une atteinte contraire à ses serments et et aux institutions catholiques. — En persistant, il voyait Henri VIII arborer la Réforme. Il répondrait un jour de plusieurs millions d'âmes infestées par l'hérésie et des malheurs causés par sa rigidité. Naturellement perplexe et timide, il mourait de peur et disait en gémissant qu'il était *entre l'enclume et le marteau*.

Catherine opposait des obstacles d'un autre genre, par la force qu'elle puisait dans l'appui de son neveu, et plus peut-être par sa faiblesse même; car il y a toujours quelque chose d'odieux à sévir contre une femme, et Henri VIII n'avait pas encore cet endurcissement qui lui fit dans la suite tout fouler aux pieds. Elle était moins disposée que jamais à faiblir. Accepter un tribunal anglais, c'était la flétrissure, la perte d'un époux qu'elle aimait, sa couronne passant sur la tête d'une rivale abhorrée, sa fille chérie rougissant de sa mère et la mandissant. Aussi ne cessait-elle, d'accord avec les négociateurs espagnols, de

demander le rappel de Campeggio et le pape pour juge.

Si, dans des causes privées, on a pu invoquer, pour obtenir l'annulation d'un mariage, des raisons qui rendaient les époux irréconciliables, telles que l'honneur compromis ou des sévices, on ne peut contester qu'il y en a de plus fortes à faire valoir dans les familles princières. Ainsi, lorsque Louis XII voulut se séparer de Jeanne de Valois, c'était pour réunir la Bretagne à la France par un autre mariage. Un grand intérêt national militait en sa faveur. Henri VIII ne pouvait s'appuyer sur aucune raison valable, ni comme particulier, ni comme souverain ; ainsi la résistance était explicable. Le pape avait le droit sans doute d'annuler le mariage, et peut-être eût-il bien fait d'y consentir, mais enfin il n'y était pas obligé ; le reproche à lui faire est la duplicité.

Le pontife traîna les choses en longueur, espérant tout du temps, de l'inconstance du monarque, des issues qui se présentent quand on sait attendre et de Campeggio. Il prolongea les incidents, les équivoques, les formes dilatoires, mais l'empereur le harcelait ; d'ailleurs, il était à bout de ruses, et le roi de patience.

Sur ces entrefaites, on lui demanda sa nièce pour le duc d'Orléans. Il vint à Marseille où

François I^{er} l'attendit, s'assura de nouveau les annales, et resserra les liens du fils aîné de l'Église, en lui confiant Catherine de Médicis, avec le sang des Borgia égaré dans ses veines, et sa malheureuse fécondité.

Au moment même où le roi se flattait d'avoir acculé son adversaire dans ses derniers retranchements, Campeggio, puisant dans la crainte de défaillir une résolution extrême, et voulant s'ôter la possibilité d'hésiter encore, déclara ses pouvoirs périmés et anéantit la bulle décrétale, en disant que le pape évoquait l'affaire.

Henri refusa de se rendre à Rome. Bien que fort mécontent, il se contenta. Voyant que les messages, les notes, les conférences n'aboutissaient à rien, il essaya de vaincre par l'autorité des principales universités catholiques de l'Europe. Paris, Angers, Bourges, Orléans, Toulouse, Ferrare, Padoue, admirèrent le divorce.

Des rabbins, illuminés par les éclairs du Sinaï, trouvèrent dans la Mishna et le Talmud une solution semblable, et firent leur partie dans ce concert. Après avoir douté du désintéressement de ces suffrages, on a découvert les comptes d'un nommé Crook, agent occulte du roi. Il est certain que l'or anglais fit glisser bien des convictions.

Le pape trouva d'autres arguties, opposa de

nouvelles fins de non-recevoir. Pendant cinq années, il mena le lion en laisse ; et puis, lorsqu'il fut certain de la protection de l'empereur, du rétablissement des Médicis à Florence, du mariage de sa nièce avec l'héritier de François I^{er}, de l'impuissance des Anglais à lui nuire, il lâcha son fougueux adversaire dans le vide. — Un refus péremptoire rendit la reprise des pourparlers impossible. L'Angleterre était perdue pour le catholicisme.

Il y avait sept ans que Henri avait vu Anne pour la première fois, et qu'il l'aimait, sans que sa passion, chose incroyable, se fût affaiblie pendant cette longue période et ces interminables débats : la résistance, tous les historiens l'attestent, durait encore.

On se doute que la religion fut bien des fois invoquée. Le ciel multipliait les avertissements. On pouvait, dans le délire, être surpris par la mort et le feu éternel, surtout quand l'homme qu'on aimait était enchaîné par d'autres liens, ce qui rendait le crime impardonnable. C'était surtout à saper ces autres liens que tendaient les efforts. Quels ménagements, quelle adresse ! et aussi quelle persistance ! Des attaques trop brusques ou trop fréquentes pouvaient tout compromettre. C'était une place à entourer de lignes de

circonvallation, et de cette toile inextricable que tisse l'art des ingénieurs, avant de rendre la brèche praticable et d'en venir à l'assaut.

Anne disait toujours : *Demain* ; ce lendemain n'arrivait jamais, et le roi se laissait bercer par des fluctuations aussi peu susceptibles d'apaisement que celles des nuages.

S'il est vrai que l'amour périt par la possession, on sait qu'il survit rarement aux refus obstinés. Anne trouva le moyen d'attiser les désirs sans s'y rendre, accordant à son amant juste ce qu'il fallait pour le retenir, habile et ferme toujours, malgré la crainte de voir les ardeurs s'éteindre si l'excitation leur manquait, ou si elles étaient satisfaites.

A part quelques privautés condamnables sans doute et qu'une honnête femme ne doit pas permettre, la fable d'Hercule filant aux pieds d'Omphale se réalisa. Mademoiselle de Scudéri, de langoureuse mémoire, n'a pas fait errer dans les bosquets embaumés du *Royaume de Tendre* deux amants plus irréprochables.

La chancellerie romaine ayant mis, par l'aireur des refus, un terme aux démarches, le roi résolut de passer outre.

Dans les derniers mois de 1532, miss Boleyn accepta le titre de marquise de Pembrok et un logement à White-Hall. Un revenu considérable, pris

sur l'évêché de Durham, pourvut aux dépenses de sa maison. Des dames d'honneur, des chambellans, des pages et une livrée à ses armes, lui formèrent un établissement princier. Les courtisans reçurent l'ordre d'assister chaque matin à son lever, et la défense de se rendre à celui de la reine. Dès lors, on ne douta plus de la fortune réservée à la nouvelle favorite.

Peu de temps après, une épidémie, regardée comme un signe de la colère du ciel pour un si flagrant scandale, ravagea la ville de Londres. Le roi s'enfuit, emmenant sa future épouse, et s'en alla respirer avec elle un air plus pur dans une de ses maisons de plaisance, sur le bord de la mer, exigeant que la malheureuse Catherine restât dans une atmosphère pestilentielle.

Le 25 janvier 1533, le docteur Rowland Lee, l'un des chapelains de la couronne, fut réveillé avant le jour par un officier qui lui prescrivit, au nom du roi, de se lever immédiatement et de le suivre.

Un grenier situé à l'extrémité orientale de White-Hall avait été, pendant la nuit, transformé en chapelle. Le docteur Rowland y trouva le roi dans un costume très-simple, et un petit nombre de ses gentilshommes parmi lesquels étaient Norris et Heneage. — On remarqua l'absence de

Bryan, dont l'étoile pâlit depuis que ses services devinrent inutiles, et qui fut bientôt gênant pour tout le monde par les souvenirs qu'il rappelait.

La marquise de Pembrok parut, s'appuyant sur le bras de son père, créé la veille comte de Wiltshire. Le duc de Norfolk, son oncle, lady Berkeley, sa dame d'atours, et une suivante portant la queue de sa robe formaient son cortège.

Le catholicisme était encore si respecté, qu'on ne connaissait pas un prêtre qu'on eût osé prévenir. Il en existait, tels que le futur archevêque de Canterbury par exemple, mais dans l'ombre encore. Rowland Lee, malgré son poste officiel, et tout dévoué qu'il était, commença par refuser. Il fallut, et l'on eut une peine infinie à le leurrer par ce mensonge, lui affirmer que la dispense était arrivée. Après de longs refus, entre le rochet, l'aube et la chasuble qu'on lui mit de force, il prononça enfin, vers huit heures, non sans demander pardon à Dieu, la formule qui changea les fiancés en époux.

La cérémonie terminée, on apposa les sceaux sur une simple feuille de parchemin décorée du titre de contrat. La nouvelle reine, après y avoir mis son nom d'une main émue, se jeta avec effusion dans les bras du roi. — Elle n'avait pas doublé le cap des tempêtes !

Henri VIII avait quarante-cinq ans; Anne Boleyn, trente-deux. Thomas Morus refusa son concours; ce refus lui coûta la vie. D'après les écrivains les plus dignes de créance, le mariage seul put vaincre les derniers scrupules d'une pudeur ambitieuse.

On reprit le divorce avec la volonté d'en finir.

Il y avait alors sur le pavé de Londres un ancien chapelain de la famille Boleyn, mis au ban de l'Église et de la société par son irrégion, sa turbulence et ses mauvaises mœurs. Chassé du collège de Cambridge pour avoir séduit la sœur d'un ministre luthérien, aux expédients pour le pain du jour, il désespérait de la vie. Doué, du reste, d'une intelligence supérieure, intrigant, ambitieux, énergique, âpre au travail et sans scrupules, un de ces hommes qui, après s'être fourvoyés pendant une partie de leur existence, et avoir gaspillé leurs forces dans une lutte d'abord inégale contre la fortune, émergent des bas-fonds lorsqu'une tempête sociale, religieuse ou politique, les jette dans une sphère d'action où ils se transforment, se déploient et brillent. Henri, auquel il fut présenté par Anne, devina du premier coup d'œil le parti qu'on pouvait en tirer, et le ramassa pour le faire archevêque de Canterbury.—Cet homme se nommait Cranmer.

Entre ces deux grands comédiens, il se joua une scène odieuse d'hypocrisie. Cranmer, en qualité de primate, pria le roi de l'autoriser à examiner le divorce, pour conjurer les troubles à venir. La demande, on le pense bien, fut accordée. Le roi et Catherine d'Aragon ayant été cités à Dunstable, les assises furent ouvertes, et on dissimula sous des décors de théâtre cette jonglerie, qui commença les profanations.

Cranmer reçut la présidence nominale. Le roi, du haut d'un siège élevé, présida réellement. Audessous de lui se rangèrent les évêques de Lincoln, d'Ely, de Rochester et de Saint-Asaph ; après eux, les lords.

Au milieu de la salle se tenaient deux prêtres porteurs d'une croix ; derrière eux, deux gentils-hommes armés de la masse d'argent et de l'épée. Un sergent d'armes prononça d'un timbre sonore la citation :

« Au nom de Dieu, Henri VIII, roi d'Angleterre, et Catherine d'Aragon sont cités devant les vénérables prélats et les lords réunis par monseigneur l'archevêque de Canterbury, primate du royaume. »

La reine, vêtue de noir, entra d'un pas assuré. Ses traits portaient l'empreinte de ses souffrances ; mais ils avaient conservé leur noblesse, et repris,

dans la réaction produite par cette crise, leurs lignes primitives.

Les membres de la cour se levèrent à sa vue ; elle répondit à cette marque de respect par une inclination de tête, s'agenouilla devant le roi, et dit :

« Sire,

« En recevant l'ordre de paraître devant vous, j'ai interrogé ma conscience, et je me suis demandé le crime que j'avais commis ; aujourd'hui même, je l'ignore.

« Hélas ! sire, en quoi vous ai-je offensé ?

« Je suis entrée vierge dans votre lit, il y a vingt-cinq ans. Si, dans le cours de cette longue suite d'années, j'ai manqué de respect et d'amour envers votre personne, repoussez-moi avec ignominie et livrez-moi aux rigueurs de la justice. S'il n'en est pas ainsi, pourquoi m'arracher à la retraite dans laquelle je vis sans que mes plaintes mêlent un nuage à vos fêtes ? Pourquoi me forcer à venir entendre ici je ne sais quelle accusation ?

« Je me suis conformée à vos désirs. J'ai fait de vos amis les miens. Votre faveur a été la mesure de la mienne. Me plier à vos volontés, vous aimer, vous plaire et vous servir, telle fut mon étude constante. J'aurais voulu ne vous laisser que les

joies de la vie et en prendre les tristesses. Il m'eût été facile souvent de me venger, peut-on m'adresser ce reproche ?

« Je ne mérite pas d'être traitée ainsi par cette patrie de mon choix, pour laquelle j'ai oublié la langue que ma mère m'avait apprise. Vous me bannissez de votre présence et de votre cœur ! Quel sort m'attendrait si j'étais coupable ? Et pour vous, mylords, après vingt-cinq ans, je ne suis qu'une étrangère. Plusieurs d'entre vous n'ont d'autre cause pour continuer de me haïr que d'avoir commencé, et vous l'avez fait sans raison.

« Que peut ma voix contre des hommes ? Il me manque la science nécessaire pour fausser les livres saints, je n'y ai jamais lu que des prières. Je n'ai pas, en pleurant avec ma fille, appris comment il faut parler à une pareille assemblée : d'ailleurs, l'art de se défendre devant un tribunal quelconque est inconnu aux rois d'Aragon et de Castille.

« Votre père et le mien, sire, renoués par leurs lumières et leur sagesse, m'ont fait traverser l'Océan pour mêler leurs races dans l'intérêt de leurs peuples ; une bulle spéciale du souverain pontife a sanctionné votre union. Contre ces nœuds solennels, toute puissance échoue.

« S'il ne s'agissait que de moi, peut-être ne

m'opposerais-je pas à votre volonté, car je sens le terme d'une vie usée par le chagrin; mais nous avons, sire, une fille que je ne puis abandonner sans renier mes devoirs de mère.

« Que n'êtes vous ici, chers fils rappelés par Dieu! Inutile fardeau de la terre, Niobé chrétienne, pourquoi vous ai-je survécu? Votre voix se joindrait à celle de votre sœur et à la mienne pour dire: notre juge légitime n'est point ici, il siège à Rome. »

Elle se releva et sortit.

Le roi rendit hommage à sa vertu, mais développa ses scrupules. En théologien consommé, il tira des pères de l'Église tous les passages favorables à sa cause, et pria la Cour d'assurer le repos de sa conscience et l'avenir de sa maison.

Il quitta ensuite l'assemblée, et la contrainte de la délibération fut en partie voilée sous la liberté, dont son éloignement laissa subsister l'apparence.

On alla aux voix. La Cour déclara à l'unanimité : *Le mariage de Henri VIII et de Catherine d'Aragon nul et invalide, comme contracté et consommé au mépris de la prohibition divine, et d'après cela, sans force et sans effet depuis sa célébration.*

Cranmer, en communiquant au prince cette

sentence inique, répéta la comédie qu'il avait déjà jouée. Il l'exhorta, dans une harangue grosse de sophismes, à se soumettre au verdict de la Cour, et à ne pas contrevenir plus longtemps à la loi de Dieu, en conservant sous son toit la veuve de son frère.

« Sire, ajouta-t-il, les rois, surtout ceux qui, par des victoires, par leur prudence, par la sublimité de leur esprit, ont su forcer l'admiration et conquérir tant de titres à l'amour et à la confiance de leurs sujets, sont les véritables pasteurs des peuples. A vous seul appartient le droit de défendre la religion dans vos États.

« Nos pères étaient sages; ils ont, en plusieurs circonstances, supplié les rois d'Angleterre de proscrire le recours à Rome par appel. Ce principe protecteur de notre indépendance nationale a été consacré par des édits royaux que vous connaissez.

« Les princes timides sont seuls esclaves de la tiare. L'esprit de Dieu n'est plus avec les successeurs dégénérés de saint Pierre, qui méritent le sort des marchands chassés du Temple.

« Les abus temporels et les subtilités détruiront l'édifice du Christ, si les souverains, à l'exemple des princes allemands, ne les arrêtent; si des fils, plus sages que leur mère, ne rendent l'Église à sa primitive pureté.

« Les vingt-sept maximes de Grégoire VII, adoptées il y a cinq cents ans par un concile, sont toujours la base des prétentions de Rome. Ce code, où l'orgueil ultramontain s'étale subordonne les rois aux évêques, permet aux papes de déposer les empereurs et de délier les peuples du serment de fidélité à leurs princes : nous sommes fatigués de le subir. Les lauriers de Hildebrand tourmentent Paul III. Le vrai souverain doit rentrer dans l'Évangile, reprendre ses droits, refréner les faux vicaires de Jésus-Christ et se déclarer chef suprême de l'Église d'Angleterre. »

Le roi, avec une feinte humilité, répondit qu'il obéirait.

Le primate se rendit ensuite auprès de la reine Catherine, et lui apprit avec une malicieuse rusesse la perte de sa couronne, la substitution du nom de princesse de Galles au titre royal qu'elle avait si noblement porté pendant vingt-cinq ans, et l'ordre de s'éloigner de la cour avec le douaire modique assigné jadis à son veuvage.

La reine fit cette simple réponse : « J'en appelle à Dieu. »

V

LE TRONE

Être le roi, lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main.

V. Hugo.

La veille de Pâques (1533), le mariage avec la marquise de Pembrok fut officiellement annoncé.

La reine, portant le manteau royal, entendit l'office divin sous un dais de velours cramoisi à crépines d'or, dressé au milieu du chœur.

En sortant de l'église, elle s'assit à côté du roi sur un char découvert attelé de six chevaux blancs, et traversa les principales rue de Londres, au bruit des acclamations, des cloches des fanfares et de la poudre.

Le 1^{er} juin, elle fut couronnée dans l'église de

Westminster par l'archevêque d'York. Les prélats, les ministres, les lords, les membres du parlement, les chefs des communautés, les ambassadeurs assistèrent à cette cérémonie dans laquelle on déploya une pompe insolite.

Elle accoucha d'une fille, la fameuse Elisabeth, neuf mois juste après le mariage secret, ce qui confirma chez ses partisans l'idée de sa vertu.

Les fêtes n'étaient pas encore terminées lorsqu'une bulle papale, empreinte d'une violence qui rappelait le temps où la querelle des investitures remuait le monde, excommunia Henri et Anne, dégagea leurs sujets du serment d'allégeance et de fidélité, déclara leurs enfants bâtards. Le chef de la nouvelle Église d'Angleterre se mit résolûment à la tête du schisme. Le feu, la hache et la corde firent justice des dissidents.

La malheureuse Catherine expirait. Elle s'était résignée à une séparation ; mais rien ne put la déterminer à reconnaître son mariage nul, ni à s'éloigner de l'Angleterre, bien que l'empereur lui offrit une hospitalité digne d'elle en Espagne ou en Flandre. Les mesures vexatoires foudrirent sur sa retraite pour la mater. Elle ne fit aucune concession, non par égoïsme et par orgueil, car la piété l'avait détachée pour elle-même de tout intérêt mondain, mais pour sa fille, dont elle tenait

à conserver les droits intacts. On la brisa sans la courber.

La prévision que le désespoir la tuerait bientôt empêcha d'attenter à sa vie, mais plusieurs payèrent de leur sang la fidélité au malheur. L'évêque Fischer et le chancelier Thomas Morus périrent. La cause apparente de leur condamnation fut le refus du serment de suprématie¹. Le père Forrest refusa de révéler les secrets qu'elle lui avait confiés au tribunal de la confession ; innocents secrets que la pénitente aurait pu proclamer à la face du ciel sans rougir ! En apprenant qu'il avait été brûlé vif, elle fut attaquée de spasmes nerveux qui la réduisirent en peu d'heures à l'extrémité.

Sentant venir la mort, elle traça d'une main déjà glacée les lignes suivantes qui furent remises au roi par Eustache Chapuys, ambassadeur de Charles-Quint :

« Mon cher seigneur, roi et mari,

« Je touche à ma dernière heure. L'affection
« dont je suis encore pénétrée pour vous me

1. La nouvelle de l'exécution de Morus arriva pendant une partie d'échecs. Henri VIII se leva et dit à la reine, avec un regard courroucé : « C'est votre faute, si cet homme est mort. » Il voulut rester seul tout le reste de ce jour, comme pour le retrancher de son existence.

« détermine à vous exhorter à prendre soin du
« salut de votre âme, qui doit l'emporter sur les
« joies trompeuses du monde et de la chair.

« J'oublie tout et je vous pardonne.

« Je proteste qu'au moment où mes yeux vont
« se fermer pour toujours, mon unique désir
« serait de les attacher sur vous.

« Daignez consentir à m'envoyer ma fille, et je
« mourrai en vous bénissant. »

Le roi, auquel cette supplique touchante arracha quelques larmes, fut sur le point de se rendre auprès de la sainte femme, afin de recevoir le pardon de sa bouche mourante ; mais le vent emporta sa commisération, et le naturel prit le dessus. Sa pitié sèche se traduisit en quelques phrases incolores transmises par l'ambassadeur espagnol, et l'envoi de sa fille que l'on tenait séparée d'elle depuis son inique veuvage. La mort devança la princesse auprès de sa mère.

Catherine d'Aragon mourut à Kimbolton, comté de Huntingdon, après cinquante ans d'une existence dont la piété seule adoucit l'amertume.

Le roi la fit inhumer dans l'église de Peterborough, avec les honneurs qui lui étaient dus. Il apporta aux funérailles la décence et le recueillement.

Toute l'Angleterre prit le deuil.— Anne montra une joie insolente, et s'écria : « Enfin je suis reine ! »—Elle mit une robe jaune.

Parvenir au trône qu'on a vu dans ses veilles pendant sept années ; contempler son image reproduite avec la couronne par le pinceau des artistes, sentir l'encens des poètes ; être la source des faveurs accordées aux lords, aux prélats, à la plus vieille noblesse qui brigue un sourire ; tenir le sceptre de la beauté ; recevoir de France des lettres dans lesquelles la reine, dont on a été la fille d'honneur , vous appelle *ma sœur* ! tout cela n'était-il pas fait pour enivrer la tête la plus forte ? Aussi n'est-on pas surpris qu'une espèce de vertige ait saisi cette femme à ce point culminant.

La cour prit un aspect nouveau. La fête du jour préludait à celle du lendemain. Au commencement de toutes les réunions, on remarquait un peu de contrainte ; mais lorsque la reine paraissait avec quelque parure nouvelle, riche et d'un goût exquis, avec son luxueux cortège, et surtout avec cette auréole de grâces familières qui naissaient sous ses pas, la neige fondait, et les graves enfants de la vieille Albion se sentaient électrisés par la baguette d'une fée. Cependant, la légèreté de l'esprit français ne pouvait guère s'acclimater à Londres, comme ces plantes tropicales

qui ne croissent pas sous le ciel inclément du nord.

Pour que cette transformation pût avoir lieu, il aurait fallu qu'il y eût sur les bords de la Tamise des Lautrec, des la Trémoille, des Cossé, des Bonnivet, des Guise, des Créqui, et que le souverain eût dans les veines le sang d'un Valois. Mais le maître de White-Hall était de la race un peu barbare des Tudors; les mœurs élégantes et faciles ne pouvaient avoir de prise sur les Norfolk, les Mountjoy, les Cromwell, les Kildare, les Dorset, sur ces rudes natures saxonnes qu'absorbaient l'ambition, la crainte, les rivalités haineuses et le fanatisme.

Le mouvement artistique et littéraire parti de Florence, vers la fin du xv^e siècle, n'avait eu nulle part plus d'écho qu'à la cour de François I^{er}. Le souffle de Laurent le Magnifique vint jusqu'à Fontainebleau, où Anne en reçut le baptême.

La reine, dès les premiers jours, inspira bien des sentiments divers; d'abord l'admiration qui, dans certaines âmes, prit un caractère moins désintéressé.

Bryan fut un de ceux que sa beauté troubla.

Il était assez naturel que le chevalier tombât en défaveur après le mariage, car sa position était fausse vis-à-vis d'une reine qu'il avait circonvenue

pour lui faire un sort équivoque. Bien que ses entrées à la cour ne lui eussent pas été retirées, le roi ne le voyait plus en particulier. On ne faisait plus attention à lui. Ses flatteurs d'autrefois prenaient leur revanche, et lui rendaient ses dédains. Les puissants du jour, quand ils ne pouvaient pas éviter sa rencontre, lui adressaient quelques-unes de ces politesses douteuses qui frisent l'insolence. Lui, paraissait accepter sa disgrâce sans se plaindre, comme un acteur qui rentre dans la coulisse lorsque son rôle est fini.

Les hommes d'intrigue, moins que d'autres, se résignent à l'inaction. Parmi ceux qui ont joni de la faveur des princes, il en est un grand nombre auxquels l'air vital manque, dès qu'ils ne peuvent plus porter à leurs lèvres cette coupe où ils ont bu l'ambroisie. C'est un sevrage que même de grands esprits ne supportent pas, et l'on dresserait un long martyrologe des courtisans qu'une disgrâce a tués.

Le proxénète évincé promena ses ennuis à travers le monde, regrettant les jours où il recevait les épanchements..... et les bourrades d'une familiarité auguste, où le bras de son maître se posait sur le sien, où il introduisait par la porte secrète des petits appartements quelque belle miss tremblante qu'il était obligé de soutenir, dont il sen-

tait battre le cœur, dont il voyait les joues empourprées comme une grenade. Heureux temps, où il recueillait quelques miettes du festin des voluptés royales ! Le désœuvrement, les souvenirs, ce besoin qu'a tout homme de s'en prendre à quelque chose et l'impossibilité de se résigner au néant le tourmentaient.

Une passion, la seule de sa vie, l'envahit.

Au milieu des fêtes et des cérémonies publiques, au temple pendant les prières, aux chasses lorsque le cerf, en débuchant, entraînait après lui les veneurs penchés sur leurs coursiers et les meutes vaillantes, il y avait toujours, perdu au milieu des flots de la foule, un homme dont les yeux étaient fixés sur la reine : c'était son ombre et son séide. Si quelqu'un lui eût manqué de respect, cet homme, qui avait la main sur un poignard caché sous son pourpoint, aurait tué l'insulteur.

Ce fut lui qui imagina cette extravagance attribuée, un siècle plus tard, au duc de Buckingham. Il existait dans sa maison une pièce secrète dont une boiserie dissimulait l'entrée, et où lui seul pénétrait. Des tentures blanches et bleues recouvraient les murs de ce sanctuaire. Le bruit des pas y était assourdi par un moelleux tapis de Smyrne épais et moussu, à fond gris de perle, semé de bouquets assortis aux tentures. Des gerbes

de fleurs aux riches pétales, renouvelées chaque jour dans des amphores étrusques, y répandaient une odeur suave. D'une rosace placée au centre de la voûte descendait une lampe d'albâtre ornée de turquoises, et suspendue par trois chaînes d'argent ; cette lampe, constamment allumée, projetait sa clarté sur un portrait devant lequel il allait se prosterner souvent, à l'insu du monde entier.

Grâce à l'oubli qui s'était fait autour de son nom, son œil et sa pensée suivaient, nuit et jour, la femme qu'il adorait. Il surveillait ses ennemis, éventait leurs complots, et tenta tout ce qui fut humainement possible pour la sauver.

La reine ignore toujours cet amour immense, absorbant, contenu dans les bornes d'une contemplation muette, et qui ne se trahit jamais par aucun signe extérieur. Cet adorateur ne la compromet point ; mais on voit les folies qu'elle pouvait inspirer. Il s'efforça d'abord de maîtriser cette passion insensée ; n'ayant pas réussi, il en subit l'attrait fatal, et s'y abandonna comme à une loi inexorable de sa destinée.— Il envia plus d'une fois le sort de cet esclave, qui consentit à payer de sa vie une nuit passée avec Cléopâtre, et se jeta joyeux dans les bras de la mort, tout chaud encore des étreintes qui enivrèrent Antoine et César.

Anne Boleyn n'excita pas seulement l'amour ; son écrasante supériorité engendra aussi l'envie et la haine, compagnes inséparables de toute haute fortune. Ces deux vices s'incarnèrent dans la personne de lady Rocheford, sa belle-sœur, qui lui prodiguait avec plus d'ostentation les marques de dévouement depuis qu'elle la trahissait.

La famille Boleyn produisit elle-même l'instrument de sa perte.

Voilà donc l'envieuse en campagne, épiant son ennemie, dont elle baise la main chaque jour, qui l'accueille sans défiance, qui lui livre ingénument ses secrets et sa vie.

La vicomtesse avait eu autrefois des prétentions sur le cœur du roi. Après le naufrage de ses espérances, elle n'eut plus qu'une pensée, se venger. Et elle voulut que sa vengeance frappât le roi qui l'avait dédaignée, la reine dont elle jalousait le bonheur, et son mari qui avait fait avorter ses projets. Sa main lança la première flèche empoisonnée.

La reine, il faut en convenir, n'était pas sans donner prise à des conjectures défavorables. La longue contrainte qu'elle s'était imposée la rendait plus sensible aux hommages, depuis qu'ils lui paraissaient sans danger. Elle avait à vivre pour sept années perdues. Après avoir été si longtemps

repliée sur elle-même, il lui fallait, sa chrysalide brisée, se déployer au soleil. L'atmosphère de l'Escorial l'eût mise en huit jours sous terre. Le roi, choqué de cette manière d'être, lui fit des remontrances sans résultat, et ne put la ramener à la sévérité, au moins apparente, des mœurs anglaises. Ce fut pour lui une première cause de mécontentement sourd.

L'envieuse, en creusant sa mine, découvrit ce filon. Quelques mots, échappés comme des indiscretions, furent le point de départ des commentaires. Les oisifs prirent la file des méchants.

A l'amant si aveugle pendant sa longue poursuite succéda un mari voyant partout des ennemis de son honneur, halluciné par des périls imaginaires, dès que sa clairvoyance jalouse fut mise et tenue en éveil par une langue vipérine.

Le hasard avait réuni autour du roi quelques gentilshommes jeunes, spirituels, agressifs et indiscrets. Norris, le plus brillant d'entre eux, le plus à craindre, si l'on croit tout ce qui a été dit de lui, étant venu chez la reine pendant que la vicomtesse s'y trouvait, celle-ci se leva et sortit, affectant de craindre que sa présence devînt gênante. Ayant ensuite rencontré le roi, elle lui dit, les yeux baissés en jouant l'embarras, avec une inflexion de voix perfidement douce : « Je sors

de chez la reine; sir Norris étant survenu, je l'ai cru porteur d'un message particulier de Votre Majesté..... et je les ai laissés seuls. »

Au moment où le roi entra, Norris était assis; cette infraction à l'étiquette causa une scène des plus vives. Lady Rocheford, après cette malencontreuse visite, affecta un grand chagrin, non sans une pointe d'indignation, des inconséquences de sa belle-sœur, la défendit cependant, fit de sa vertu un éloge dont le faste prouvait qu'elle n'en était pas bien certaine, et, en dernier lieu, par des réticences calculées, rendit la jalousie plus intense.

Par des circonstances analogues, deux autres gentilshommes, Weston et Brereton, virent planer sur eux des soupçons du même genre.

L'envieuse fit une autre découverte. La passion soutenue pendant sept années par les obstacles s'éteignait dans la satiété. Tout ce qui entourait la reine conspirait contre elle. Quand le malheur doit venir, tout est danger.

Que fera la vicomtesse pour porter sur un autre objet les ardeurs volages du roi? — Un matin, elle arrive et dit, avec l'accent d'une âme charitable :

« Ma chère belle-sœur, comme je vous sais le cœur et la main prêts aux bonnes actions, je viens vous en demander une. Sir John Seymour, allié à notre famille comme vous savez, m'a priée

d'intercéder auprès de Votre Majesté afin d'obtenir votre appui pour sa fille que vous connaissez ; la moindre faveur les rendrait bien heureux l'un et l'autre. »

Le lendemain, Jeanne Seymour fut installée au palais comme fille d'honneur.— L'innocente enfant se trouva lancée, sans le savoir, sur la route qui la conduisit au trône.

Anne avait en elle-même une foi robuste. Elle dédaignait la précaution que prennent certaines princesses de s'entourer de femmes vieilles et laides ; elle aurait cru, en agissant ainsi, faire aveu d'infériorité. Elle attirait tous les genres de distinction, pour se placer au centre d'un cadre digne d'elle. Les natures d'élite ont cette noble imprévoyance, toujours prêtes à s'écrier, comme le fils d'Achille :

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Ce même sentiment, uni à une vive affection, lui fit adopter sa cousine Catherine Howard.

Parmi les fleurs qu'effleuraient ses mains insouciantes, elle laissa se glisser un autre serpent, le musicien Mark Smelton.

Le père de Smelton, Irlandais d'origine, incapable d'un labeur patient sous son toit de chaume,

L'avait quitté pour aller chercher fortune en Italie. Les aventuriers, à cette époque, remplissaient la terre de leurs exploits. Les paladins, en abordant à quelque rive lointaine, espéraient y trouver, comme Ogier le Danois, la fée Mourgue avec ses grottes enchantées, ses palais aux colonnes de saphir et aux coupoles de diamant.

Les plus calmes se passionnaient au récit des hauts faits de ce garçon tailleur de Londres, Hawkwood, connu sous le surnom de Jean de l'Aiguille dû à son premier état, mort puissant et riche à Florence. Le trône ducal de Milan n'était-il pas occupé par le fils de Muzzio Attendola, paysan romagnol, devenu par son génie et son épée la tige des Sforza ?

Mais la fortune est avare de lots brillants, et les courses de l'Irlandais n'aboutirent qu'à son mariage avec une comédienne florentine, dont il eut le fils dont nous allons parler.

Mark reçut de sa mère un œil noir, humide et profond, l'instinct poétique, une voix mélodieuse et la sensibilité communicative des natures méridionales. Il tenait de son père l'audace et les épaules d'Hercule.

Soldat, poète, corsaire, musicien, spadassin, il courut le monde et traîna sa vie de bohémien à Venise, à Naples, à Madrid et à Constantinople.

Au siège de Rome, il emporta dans ses bras le connétable de Bourbon blessé à mort par une arquebusade. Il donna ensuite un coup d'épée à Benvenuto Cellini, et enleva la maîtresse d'un prince napolitain.

Si nous ajoutons qu'il avait le manège et l'intrigue d'un courtisan, le don des larmes, cet auxiliaire si utile de la passion vraie ou simulée, enfin cette insolence de parvenu que le vulgaire envie plus qu'il ne la déteste, et qui sert puissamment ceux qui visent au succès et non à l'estime, on ne s'étonnera pas qu'il ait pu capter la renommée, l'amour et la fortune, cette trilogie païenne que nous adorons encore, en souvenir de l'idolâtrie des vieux âges.

Il suspendait son auditoire à ses lèvres, quand il racontait ses histoires italiennes, émaillées de stylets et de coupes où le vin de Syracuse n'était pas sans mélange. Cet artiste plut au roi par son originalité, sa faconde colorée, ses inépuisables récits et sa mimique napolitaine; à la reine par sa figure, son amour des arts, le chaos où se heurtaient pêle-mêle les qualités, les défauts, les vices, les talents, les passions et le roman de sa vie.

Elle se l'attacha comme musicien.

La voix de Mark vibrât comme les cordes de la

lyre, lorsqu'il disait les vers de Dante, de Boïardo ou de l'Arioste, qui lui avait donné des strophes à mettre en musique. Avec quelle expression il prononçait le nom de Béatrice ! Comme il savait rendre plus émouvante encore la légende de l'*Orlando innamorato* et de l'*Orlando furioso* !

L'engouement de la reine pour son musicien transpira, et des entrevues trop fréquentes pour n'avoir d'autre but que la musique et la poésie semèrent des bruits fâcheux.

Anne était aussi bonne musicienne qu'on pouvait l'être à cette époque. Elle avait reçu des leçons d'Aurant et de Servizy. Un soir, elle chanta avec Smelton, en s'accompagnant sur un luth de Bologne, et lui sur le clavecin, le fameux morceau de Jannequin intitulé : *la Défaite des Suisses à Marignan*. Cette glorification d'un fait d'armes français déplut à Henri VIII.

Après ce morceau, elle dit :

—Allons, mon poète, chante-moi maintenant quelques-uns de ces vers italiens que tu chantes si bien.

—Ah ! répondit l'artiste, il y a un an aujourd'hui que j'ai reçu le dernier soupir du divin Arioste..., et Votre Majesté ne sait pas combien ce souvenir douloureux m'attriste !

—Eh bien ! dis-nous quelques stances de ton

maître chéri, pour rendre hommage à sa mémoire.

Mark, prenant le luth des mains de la reine, en tira des accords d'une mélodie si mélancolique et si navrante, qu'il acheva son chant au milieu des larmes; et son émotion gagna la reine, dont les yeux aussi devinrent humides.

En voyant ces larmes, lady Rocheford sourit et regarda le roi..... Ce sourire voulait dire : *Cet homme est son amant.* — Telle fut aussi l'interprétation qu'on lui donna.

Le lendemain, Smelton perdit sa place de musicien. Dans cette soirée, il fit entendre, comme le cygne, le chant qui précède la mort.

Le roi, bien que son cœur fût déjà gros de soupçons, se contint encore; car Anne touchait au terme d'une nouvelle grossesse, et il en espérait un fils. Elle accoucha bientôt en effet d'un enfant mâle, mais difforme et qui mourut en naissant. Son époux lui en ayant brutalement témoigné son dépit, elle lui renvoya, assure-t-on, ses reproches, en attribuant ce malheur aux chagrins causés par ses infidélités. Ces récriminations mutuelles ne présageaient pas un avenir tranquille.

Le rétablissement ayant été plus prompt qu'on ne l'espérait, les fêtes recommencèrent. La reine voulut qu'à l'une d'elles, chaque invité représentât quelque personnage historique.

Ce divertissement italien allait peu à la gravité anglaise. On se mit à l'œuvre cependant, pour satisfaire un caprice qui devait être le dernier. Les peintres, les artistes, les décorateurs et les ouvriers de tout genre consultèrent les archéologues initiés aux vieilles légendes, les voyageurs revenus des plus lointains rivages. Plus d'un manuscrit poudreux, après le contact de doigts parcheminés, sentit celui d'une main délicate. Tous les points du globe envoyèrent leur contingent de types; on exhuma du sombre empire ses hôtes les plus curieux, pour les réunir dans une miniature anticipée de Josaphat.

Les acteurs qui doivent figurer dans cette féerie entrent en scène. C'est une cohue d'étoffes bariolées sur lesquelles se nuancent toutes les couleurs du prisme, d'armes vicilles et modernes, de vêtements de toutes les époques et de tous les pays. Les dieux de l'Olympe heurtent les célébrités de l'histoire. Voici Junon, Zénobie, Mars, Mercure, Aristippe, Cérès, Aspasia, Minerve, Lucrèce, Vulcain, Hébé, Hécate, Velléda, un bonze qui cherche à voler un enfant, un druide portant une branche du gui sacré. Le mage coudoie un baron féodal.

Venise a envoyé son doge qui marche gravement à la tête du conseil des Dix; Stamboul, ses janis-

saires écarlates et ses spahis au turban de cachemire ; le Turkestan, ses cavaliers à la lance effilée ; la Germanie, ses guerriers qui boivent l'hydromel dans des crânes humains ; le nouveau monde, ses chefs de hordes et ses peaux-rouges bizarrement tatoués ; l'Ionie, ses courtisanes à la molle démarche, dont la ceinture se dénoue sur leur robe entr'ouverte et traînante.

Laissez passer le fils du ciel avec ses mandarins aux boutons multicolores , Charlemagne et ses pairs, le padischah et son grand-vizir, le consul avec sa toge de lin bordée de pourpre, ce jeune Romain décoré tout récemment de la prétexte et de l'anneau des chevaliers.

Un astrologue paraît. Il est vêtu d'une longue casaque de velours noir, parsemée de figures cabalistiques. Les douze signes du zodiaque s'enroulent autour de sa taille. Ses cheveux s'échappent en boucles argentées de son bonnet de fourrure, et sa barbe neigeuse couvre sa poitrine. Il doit être bien vieux ; néanmoins son œil, épargné par la décrépitude, petille. Un groupe de curieux se pressé autour de lui, car au xvi^e siècle on croit à l'astrologie.

Les questions pleuvent ; il y répond avec une connaissance surnaturelle du passé, du présent et de l'avenir ; il puise dans les âges qui ne sont plus

des allusions au temps actuel ou aux événements futurs. Il est armé d'un porte-voix mi-partie d'ivoire et d'ébène, dont une extrémité se place à ses lèvres, et dont l'autre aboutit à l'oreille de son interrogateur auquel il transmet des réponses qui prouvent que, pour lui, tous les hommes ont une poitrine de cristal.

A un chevalier de la Table Ronde : — *L'épée de tes pères est trop lourde pour toi ;*

A un pacha : — *Tu es bon musulman, car tu as plusieurs femmes ;*

A un ermite : — *L'habit ne fait pas le moine.*

A un chef de clan : — *On chasse sur tes terres ;*

A Polymnie (Lady Rocheford) : — *Ta robe est blanche, ton âme est noire ;*

A un maire du palais (le duc de Norfolk) : — *Nous ne sommes plus au temps des rois faibles ;*

A un seigneur espagnol (neveu du cardinal Wolsey) : — *Dis à ton oncle que les cimes attirent la foudre ;*

A une vestale (Jeanne Seymour) : — *César t'aime ;*

A un paladin (Norris) : — *Tu pénétreras dans le jardin des Hespérides et tu y mourras.*

La foule s'ouvre pour donner passage à la reine

de Saba qui arrive du fond de l'Arabie, étincelante d'or, de pierreries, de diamants, de perles, éclipsant par sa radieuse beauté, plus encore que par sa parure, le luxe oriental de sa suite.

—Mes enfants, dit l'astrologue, rangez-vous et faites place à la reine Balkis.

—Tu me connais donc ? fit la reine en entendant prononcer son nom.

—Oui.

—Où m'as-tu vue ?

—J'ai vu Votre Majesté lorsqu'elle est venue visiter le roi Salomon. Le fils de David et de Bethsabée pensait à vous lorsqu'il modula le Cantique des Cantiques sur son voluptueux Kinnor.

—Quel est donc ton âge ?

—Celui du monde.

—Et qu'es-tu venu faire ici ?

—Je suis venu surtout pour revoir Votre Majesté qui, plus heureuse que moi, est toujours jeune et belle.

—Puisque tu es si vieux, tu dois avoir vu des hommes et des choses extraordinaires ?

—J'ai approché tous les prophètes suscités par Jéhovah pour annoncer les grandes péripéties du genre humain ¹ :

1. De tout temps, une sorte de fièvre a poussé les hommes à pénétrer les arcanes de l'avenir. Le cœur hu-

Depuis Isaïe, dont les sublimes écarts ont fait dire qu'il enchâssait des cailloux dans l'or et les perles, et qui fut scié en deux par ordre de l'impie Manassé;

Jusqu'à Zacharie, dont les allégories fulgurantes et les obscurités mystiques prédirent la défaite des Syriens et des Philistins, le triomphe des Machabées et le nouveau temple.

J'ai connu les prophétesses, notamment Hadassa, qui sauva les Juifs de la persécution médi-

main est presque tout entier dans ces deux vers d'un grand poète :

Oh! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?

Rien n'est plus curieux que l'histoire de la divination, depuis Isaïe jusqu'à la vieille et famélique tireuse de cartes consultée, encore aujourd'hui, dans son grenier, par la superstition populaire. Des princes ont vu là un moyen de gouvernement, et des jongleurs un impôt à lever sur la sottise crédule. Cicéron en a fait l'objet d'un traité spécial. L'astrologie judiciaire fut particulièrement cultivée au xvi^e siècle. Quand on descend dans la vie privée des hommes les plus éminents, on peut s'assurer que presque tous ont cru aux sortilèges et aux présages.

La dernière sibylle, mademoiselle Lenormand, est morte en 1843. Pendant trente ans, presque toutes les célébrités ont afflué dans son *antre*, joli appartement de la rue de Tournon, où le livre du destin s'ouvrait pour six francs. On se prend à douter des progrès de la raison humaine, quand on voit encore tant de gens consulter sérieusement les tables tournantes.

tée par Haman, et que le roi de Perse Ahaswérus, surnomma Esther (Étoile).

Pour compléter mes études, j'ai sondé le paganisme, et j'ai pu me convaincre de la différence entre les vrais *voyants* et les imposteurs de Baal. J'étais à Endor, lorsque la pythonisse, avant la bataille de Gelboë, évoqua devant Saül l'ombre de Samuel. J'ai fait commerce d'amitié avec les prêtres d'Apollon à Délos, une des Cyclades, et à Patura en Lycie, car vous savez que le fils de Latone partageait son temps entre ces deux résidences. J'ai gravi le versant du Parnasse sur lequel se trouve Delphes, et, en sortant des eaux cristallines de Castalie, j'ai senti les vapeurs de Pythium. J'ai vu la Pythie assise sur le trépied de fer, se débattant sous le dieu qui l'oppressait, entourée de vases de porphyre où le laurier plongeait dans l'eau lustrale, donnant à des rois ses réponses fatidiques, répétées par les échos des voûtes en marbre de Paros sous lesquelles mille lampes de jaspe lançaient leurs feux.

Il ne fallait pas, après cela, visiter les antres des Sibylles à Erythres, à Sardes ou à Samos. Cette feuille de papyrus a été ramassée par moi près de la grotte de Cumes. La devineresse, un jour que nous en étions aux confidences, a daigné m'expliquer le sens d'un de ses oracles que sa main

osseuse y a tracé en caractères chaldéens. Merlin l'Enchanteur me paraît un bien petit compagnon, ainsi qu'Albert le Grand, un certain freluquet, nommé Nostradamus, dont on est à cette heure fort engoué, et ce cuistre de Cardan qui court le monde avec ses recettes de bonnes femmes.

— Tu mérites réellement quelque confiance, lui dit la reine Balkis après cette tirade ; mais explique-moi deux choses : d'abord , comment les ressorts de ton squelette antédiluvien ne sont-ils pas usés ou détraqués ? Ensuite, comment as-tu pu échapper à tant de dangers ?

— Je suis exempt des soucis et des chagrins qui rongent les vulgaires mortels. La vie humaine, lorsqu'elle ne les subissait pas, était de cinq cents ans au moins, ainsi que le prouve l'exemple des premiers patriarches. Ma carrière devait avoir cette durée. Au moment qu'elle expirait, j'ai découvert la fontaine de Jouvence. Tous les cinq cents ans, je vais y passer la saison des eaux, comme vous allez chaque année à Brighton. Voilà ma réponse à votre première question.

Quant à la seconde, je vous dirai que je n'ai jamais couru qu'un seul danger sérieux.

Tibère, avant d'arriver à l'empire, fut exilé huit ans dans l'île appelée Ophiusa, lorsqu'elle était pleine de serpents, ensuite Rhodes à cause de l'a-

bondance de ses roses. Ce fut à Rhodes que César devint, par les leçons d'Apollonius, le plus disert des hommes, et ce souvenir déterminait Tibère à y séjourner pendant sa disgrâce, car il se piquait d'éloquence. Depuis que les reptiles venimeux ont disparu de cette terre fortunée où les grenadiers fleurissent, où l'acanthé mêle ses palmes au myrte, et où la fleur de l'oranger remplace la neige, il y en a beaucoup plus ailleurs. Dieu veuille que Votre Majesté n'en sente jamais la piquûre. (L'astrologue appuya sur ces derniers mots avec une inflexion grave.)

Le fils de Livie subissait alors une de ces vicissitudes fréquentes dans la première famille impériale de Rome, épique par sa grandeur et les passions des Atrides. Des inimitiés venant de haut, et les déportements de Julie sa femme, l'avaient éloigné de sa patrie. Il ne se mêlait pas aux insulaires. On le voyait seulement se promener quelquefois sur la plage, avec une suite peu nombreuse de rhéteurs grecs, d'affranchis et de vieux soldats, ses anciens compagnons à la guerre.

Il ne se laissait pas voir de près, soit goût naturel de l'isolement, soit effet de ses chagrins, ou crainte qu'on ne remarquât sur son visage les rugosités violâtres qui devaient se changer en ulcères et le conduire à Caprée. A part quelques apparitions ex-

térieures, il restait enfermé dans une maison située sur le bord de la mer, sans fenêtres ouvrant sur le dehors, ayant l'aspect morne de toutes les habitations en Orient. Les regards des curieux échouaient contre ces murs blancs où se dessinaient les épines du cactus, les tiges cylindriques de l'aloès, les longues lames effilées et pleurantes du bananier, sous lesquelles mouraient des figues atrophiées par le sel marin. On ne savait ce qui se passait dans cette enceinte épaisse. Quelques visiteurs rares n'y allaient et n'en sortaient que la nuit..... et tous n'en sortaient pas.

On disait le jeune César superstitieux, parce qu'il croyait qu'on pouvait lire dans les astres; je dis, moi, qu'il avait tout simplement du bon sens, car il est bien avéré que les corps célestes ont, pour les vrais *voyants*, un langage aussi intelligible que l'empreinte du génie de Gutenberg sur le plus beau vélin.

Comme j'étais de passage dans ce pays, un esclave souliote vint un soir me chercher de la part du prince. D'après ses instructions, qui m'étonnèrent un peu sur l'heure, et dont je ne connus le motif que plus tard, j'endossai une souquenille noire que ce Mercure peu galant m'avait apportée. Mon guide, prenant des sentiers sinueux et escarpés, me conduisit à la maison dont j'ai parlé. J'y

trouvai le futur dominateur de Rome, qui, sans dire un mot, me fit monter avec lui sur une terrasse située au sommet d'un rocher dont la mer baigne le pied.

La nuit, le mystère, le lieu écarté, le silence, les façons peu avenantes de cet hôte à l'œil faux et au teint plombé ne présageaient rien de bon. J'avais heureusement, la nuit précédente, vu briller mon étoile sans nuage; je me sentais confiant et fort. Tibère me demanda ce que je savais de son avenir. J'observai le firmament : il n'y avait pas à s'y tromper, les signes étaient d'une interprétation facile. Je répondis sans hésiter : « Tu seras empereur. »

Il se fit un silence assez long qui me permit d'observer mon interrogateur. Une légère injection sanguine colora les tons terreux de sa figure, et aux lueurs fauves de ses yeux, je crus que Wéga et Arcturus avaient quitté l'empyrée pour scintiller dans ses orbites. Toujours avare de paroles, il appuya le doigt sur la tête d'une statue de Minerve, et fit jouer un ressort caché donnant un signal. L'esclave paraît. Je crois que c'est pour me reconduire, mais je me sens poussé vers le précipice. Un pas de plus, le moindre choc, un vertige, une rafale, un souffle, je tombais. Tibère restait au centre de la terrasse, debout, immobile, muet. Le Souliote me serrait de près, regardant alterna-

tivement son maître pour prendre ses ordres, et moi pour s'assurer que j'étais bien là sous son œil de basilic et sous son bras de fer. Sa main se leva plusieurs fois sur moi, et s'abaissa, mue par un fil invisible qui lui transmettait les phases diverses de la volonté du maître et ses incertitudes.

—Comment te nomme-t-on? me dit enfin Tibère.

—Thrasylle, répondis-je. C'était mon nom alors.

—Tu es savant.

—Je suis sincère surtout.

—As-tu peur quelquefois?

—Jamais.

—Tu n'es donc pas comme les autres hommes?

—Nos jours à tous sont comptés. La peur ne fait venir la mort ni plus vite, ni plus tard.

—Comment as-tu su ce que tu m'as dit?

—Avant de venir ici, je le savais par les livres Sibyllins, et j'en ai trouvé la confirmation tout à l'heure dans les astres.

—Puisque tu es si savant, dis-moi ce que tu sais de toi-même.

J'interrogeai de nouveau le ciel. J'avais le nord en face. J'examinai Cassiopée formant un Y bien distinct, Céphée se courbant en arc, le carré de Pégase ayant un point commun avec Andromède, dont les trois étoiles principales sont équidistantes et forment une ligne brisée. Je regardai ensuite

la mer, dont la nappe bleue reflétait l'éventail d'argent de la lune, et sur laquelle glissaient quelques trirèmes aux voiles latines. De l'une d'elles, qui s'approchait de la grève où je voyais les vagues déferler en cadence, j'entendis monter jusqu'à moi le refrain d'un chant sur le mode ionien composé par Anacréon. Tout cela formait un tableau d'une magnificence placide qui me rassura. Mon examen terminé, je répondis :

—César, un grand danger me menace. Je ne puis pas bien encore en discerner la nature, j'aurais besoin pour le savoir de faire une nouvelle observation ; mais les dieux s'impatientent de s'entendre demander leurs secrets sur une existence aussi chétive que la mienne. As-tu d'autres questions à leur faire au sujet de ta personne auguste ? Parle, je suis prêt à obéir, et les puissances célestes vont me répondre.

—Bien, répartit le prince, voici mille sesterces. Tu peux rester à mon service, ou te retirer.

Je me confondis en remerciements, et me gardai d'accepter ; car les astres venaient de m'apprendre que souvent il faisait précipiter les astrologues dans la mer après les avoir interrogés, afin d'y ensevelir leur ignorance, leur mauvaise foi ou leurs prédictions déplaisantes, avec les témoins de ses faiblesses. J'y avais lu encore bien d'autres

choses qui n'inspirèrent peu de goût pour ce vilain homme. Généralement, on commençait bien avec lui, et on finissait mal.

Je m'embarquai la nuit même, plus joyeux de sentir mes tempes rafraîchies par la brise de mer que de mes sesterces, car je travaille pour l'art. J'ai toujours professé depuis lors une admiration médiocre pour le paysage de Rhodes; car, sans une présence d'esprit providentielle, j'exécutais un étourdissant plongeon, et je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de mettre mes faibles lumières aux pieds de Votre Majesté. La Parque Atropos a vu ses ciseaux s'émousser entre ses mains, toutes les fois qu'elle a eu envie de trancher le fil de ma destinée.

—Ah ! fit la reine Balkis en riant aux éclats, si tu es savant, tu n'es guère modeste.

—La modestie est un gênant bagage pour faire son chemin, ainsi que vous le diraient bien des gens, s'ils l'osaient.

—Ton aventure me rappelle une anecdote qui m'a été racontée en France. Louis XI, un jour qu'il avait les nerfs agacés par une mauvaise nuit et une migraine, dans son cottage de Plessis-les-Tours, dont les charmillles étaient faites de treillages de fer et où l'on prenait les hommes dans des traquenards à loups, dit à son médecin, un

peu astrologue aussi : Sais-tu, maître André, quand tu mourras ?— Question peu rassurante en un lieu pareil où les gibets poussaient plus dru que les pommiers.— Le bonhomme ne se déconcerta pas et répondit : Oui, sire.—Et quand donc ?—Quinze jours avant Votre Majesté.— Le moderne Tibère, trouva la répartie bonne, et ne posa plus sur l'épiderme de son Esculape sa patte de chat-tigre.

—Rien ne m'étonne de ces deux compères.

—Comment as-tu acquis la science de l'avenir ?

—J'ai longtemps tâtonné. Les esprits Pythons ne m'ont rien révélé. La nécromancie se vante en vain de faire parler les morts. Je n'ai trouvé que sornettes dans la rhabdomancie, la bélomancie, l'aleuromancie, l'axinomancie, la botanomancie, la capnomancie, la catoptromancie, la céromancie, la clidomancie, la coscinomancie, l'hydromancie, la lychnomancie, l'ooscopie, la chiromancie, la pyromancie, l'onéirocritique, l'ornithomancie, l'alectryomancie et la lécyromancie ; défiez-vous de ceux qui prétendent faire parler les bâtons, les flèches, la fleur de farine, la hache, les plantes, la fumée, les miroirs, la cire, les clefs, le crible, l'eau de mer, les lampes, les œufs, les lignes de la main, le feu, les songes, le vol des oiseaux, le coq et le bassin. Il en est de même de l'inspection du foie et des entrailles des animaux. La dactyliomancie

n'a mis sur la voie de la vérité ; cette science m'est venue le jour où j'ai pu toucher l'anneau de Salomon.

—Tu as touché cet anneau ?

—Le roi des Juifs m'a même permis d'en faire ciseler un tout semblable que voici. C'est par cet anneau que je suis parvenu à connaître l'astrologie apotélesmatique.

Tout cela s'était dit sur un ton assez élevé pour être entendu par les nombreux spectateurs qu'avait attirés le devin.

Balkis, prenant le porte-voix, adressa cette question :

—Dis-moi donc ce que tu sais, et tire-moi mon horoscope.

—O reine ! répondit l'astrologue en quittant son ton railleur, pardonnez au plus dévoué de vos sujets le subterfuge qu'il a employé pour faire parvenir jusqu'à Votre Majesté un avertissement...

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que, ne sachant comment faire pour pénétrer jusqu'à vous....

—Qui es-tu donc ?

—Je dois le cacher.

—Et si je te faisais arrêter.

—Alors vous ne sauriez rien. Quant à moi, je n'ai aucune crainte, puisque je suis venu volon-

tairement ici. Cela ferait un esclandre inutile.

—Quel est donc l'avis que tu veux me donner?

—Un avis important, car il s'agit de votre couronne

—De ma couronne?

—Et de votre vie peut-être! car je connais le roi.

—Explique-toi plus clairement, maître fou.

—Pas si fou, hélas! que le croit Votre Majesté, reprit le devin, d'une voix qu'entrecoupait une émotion croissante, j'ai à vous dire que de graves dangers vous menacent... Lady Rocheford conspire contre vous.... Les imputations les plus atroces ont trouvé accès dans l'esprit du roi.... Elle lui a dit que son mari.... que votre frère est votre amant....

A cette révélation terrible, la reine s'évanouit!. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle fit en vain chercher l'astrologue. Il avait profité du tumulte pour disparaître.

La reine de Saba.... c'était la reine d'Angleterre. Bryan était l'astrologue.

Il y a là un insondable mystère. Qui peut dire ce qu'il y eut de fondé dans cette accusation? Une seule chose est certaine; l'infâme lady l'avait effectivement accusée d'inceste!

Le roi sentait les griffes du soupçon s'enfoncer

plus avant dans son cœur, et il trouvait chaque jour Jeanne Seymour plus belle.

L'envieuse était dans la jubilation. Cependant son ennemie trônait encore à White-Hall.

Elle appelait de tous ses vœux une catastrophe, sans espérer qu'elle fût prochaine, lorsqu'une circonstance imprévue la précipita.

Les fêtes se terminèrent par un tournoi à Greenwich. Au commencement, la reine y prit peu d'intérêt; elle devint beaucoup plus attentive en voyant entrer dans la lice les deux derniers combattants.

Ils paraissent, la visière baissée, fermes sur la selle et maîtrisant avec aisance des coursiers ardents. L'un porte une armure polie et un panache bleu, l'autre une armure sombre et un panache noir. Leurs noms sont ignorés, on connaît seulement leurs devises qu'ils ont déposées entre les mains des juges du camp. Celle du premier est *Dieu et le Roi*; celle du second, *Pour elle*.—La reine entendit cette exclamation : *L'insolent!*

On donne le signal. Les deux champions s'attaquent; leur adresse est telle que presque tous les coups sont parés; quelques-uns effleurent seulement l'armure de Milan que porte l'un, l'acier de Tolède qui couvre l'autre. Bientôt ils s'échauffent

et font des prodiges de force, de souplesse et d'agilité. Mille coups, assénés avec une vigueur retentissante qu'envieraient les forgerons de Lemnos ou de Tolose, font voler au loin, avec des étincelles, les plumes des casques, les cloux des brassards, les mailles des cottes d'armes.

Au milieu de ces passes herculéennes, le hausse-col du chevalier bleu se détache et tombe. Le noir recule de quelques pas, et, pour rétablir l'égalité des chances, quitte la partie de l'armure qui manque à son adversaire. La foule applaudit à cet acte généreux, et la lutte reprend plus acharnée. Il y a là deux mille poitrines qui osent à peine respirer.... Les vœux des spectateurs se partagent. Plusieurs regrettent qu'il ne puisse pas y avoir deux vainqueurs. On n'entend que le choc des lances, le cliquetis des armures, le hennissement des chevaux qui s'associent à l'ardeur de vaincre.

Chacun des champions cherche visiblement à éviter d'atteindre l'autre à la gorge ; il est certain pourtant que c'est par un coup porté à cette partie que finira le combat. Les juges s'interposent et les engagent à remettre le hausse-col.— Non, répondent-ils ensemble, on est mieux ainsi, et si vous insistez nous jetons nos casques.

Ils reprennent du champ, et le duel recommence avec furie. Au bout d'un instant, la lance du noir

touche en pleine poitrine le bleu, dont la parade ramène l'arme qui l'atteint à la gorge.... Le blessé tombe, vomissant le sang. Les servants d'armes l'emportent.

Le vainqueur, après avoir exécuté une demi-volte, en mettant son cheval sur les jarrets, passe devant la tribune royale, s'y arrête, relève sa visière et salue de la lance. La reine, cédant à un mouvement d'enthousiasme, jette son écharpe au triomphateur qui, paré de ce trophée, se retire au milieu des applaudissements.

Lorsque la reine jeta son écharpe, une voix murmura : *Imprudente, qu'avez - vous fait?* — C'était encore la voix de Bryan. Au même instant, elle se sentit le bras serré par l'étau d'un gantelet d'acier.— Rentrez à White-Hall, lui dit le roi avec sa voix de Stentor, et n'en sortez plus.

Le chevalier noir...., c'était Norris!

L'envieuse exulta.

VI

LA HACHE

Ceux qu'il avait comblés de biens se
detournèrent, de peur d'être contaminés,
aux yeux des puissants du jour, par son
contact, et se hâtèrent de l'accuser et de
l'insulter, de peur qu'on ne les crût re-
connaissants.

LAMARTINE.

.....
Demain, c'est le tombeau!

V. HUGO.

Après le tournoi de Greenwich, la reine se re-
tira éperdue et rentra en toute hâte au palais. La
journée se passa sans nouvelles.

Le lendemain, pendant que ses réflexions son-
daient l'abîme, elle reçut l'ordre de se trouver à
deux heures dans la salle du trône. Elle fit une
toilette sévère, composa son maintien devant un

miroir de Venise et se rendit au lieu indiqué.

Le roi, sombre et rêveur, se promenait à pas lents. Il s'arrêta et lui dit :

—Madame, j'ai voulu vous parler sans témoins, et vous demander comment vous avez pu compromettre ainsi publiquement votre dignité de femme et de reine?

—Sire, j'avais aussi le désir de vous voir, et j'allais venir, lorsque j'ai reçu le message de Votre Majesté.

—Parlez, je vous écoute.

—Dans l'émotion causée par les phases du tournoi, j'ai, il est vrai, laissé tomber mon écharpe; mais on ne peut attribuer cela qu'au hasard. L'intention que vous me prêtez était loin de moi... et si un jeune insensé a commis un acte de folie, je n'en suis pas complice.

—Un hasard, dites-vous!... Mais je vous observais depuis que Norris était entré dans la carrière. Vos yeux constamment attachés sur lui, la fidélité avec laquelle tous les incidents se reflétaient sur votre visage, votre inquiétude, vos applaudissements, les exclamations que vous conteniez à peine, votre sang qui se portait, tour à tour, à la tête ou au cœur.... j'ai tout remarqué. La dame inconnue que désigne la devise de cet audacieux..., c'est vous! Vous êtes devenue bien pâle

au moment où un coup de lance a failli le désarçonner.... On ne tremble pas ainsi pour un étranger. Vous m'avez trompé longtemps, mes yeux se sont enfin dessillés.

—Les miens, sire, n'ont pas cessé de voir en vous le seul homme que j'aie jamais aimé, le souverain auquel j'ai voué une reconnaissance éternelle pour des faveurs inespérées, et qui m'a fait monter sur le trône.

—Oui, sur ce trône qui est là près du mien, mais où vous ne vous asseyerez plus, car il est voilé d'un crêpe noir. Je ne suis plus que votre juge.

Gravissant les degrés au bas desquels il se trouvait, il s'assit et continua :

—Vous avez habité la France?

—Pendant dix ans.

—L'histoire de ce pays doit vous être familière?

—Je la connais un peu.

—Avez-vous entendu raconter la vie de Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis le Hutin?

—Non, sire.

—Je vais vous en retracer quelques circonstances qui pourront vous intéresser. Marguerite était belle.... comme vous. Elle avait un mari qui l'adorait, et elle était reine.... comme vous. Enfin, elle avait un amant.... comme vous. Cet amant s'appelait Philippe d'Aunay.

On les surprit dans l'abbaye de Maubuisson.

En ce temps-là, les rois de France ne donnaient pas aux femmes des lettres de sauvegarde contre les maris, n'envoyaient pas des ambassadrices conclure la paix des Dames, et ne se consolaient pas des infidélités en faisant des vers. Ce n'est pas Louis le Hutin qui a écrit sur une vitre de Chambord :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Je vous ai bien aimée ! car vous avez pris la place où j'admirai pendant vingt-cinq ans toutes les vertus. Pour vous, j'ai rompu mon alliance avec l'empereur, et, reniant la foi de mes pères, j'ai attiré sur mes peuples et sur moi les foudres du Vatican.

Qu'avez-vous fait pour me témoigner votre reconnaissance ? Vous avez dédaigné les joies du foyer domestique. Jamais le berceau de votre fille ne vous a retenue, lorsque le plaisir vous appelait. Vous deviez, il y a quelques mois, me donner un fils ; mais cet enfant que je demandais à Dieu avec tant d'instances et que l'Angleterre attendait pour perpétuer la race des Tudors, l'impudicité l'a tué dans votre sein. Vos continuelles inconséquences ont excité les soupçons les plus injurieux.

— Vous le savez, sire, la plupart des hommes

répètent les rumeurs, et les plus fâcheuses surtout, avec aussi peu de discernement que cette glace reproduit les objets placés devant elle, et les échos des montagnes d'Écosse sont moins sonores que ceux de la calomnie.

— Les soupçons ne tombent que sur les têtes qui les attirent; d'ailleurs la femme de César ne doit pas être soupçonnée. Mes conseils ont été vains. Combien de fois vous ai-je reproché votre familiarité avec Norris, Weston et Brereton? Et ce baladin de Smelton, n'ai-je pas été obligé de le chasser?

Si Norris ne s'est pas marié, c'est vous qui l'en avez dissuadé. Lady Wingfield vous a entendue lui dire un jour qu'il avait sans doute l'espoir de vous épouser..... quand vous seriez veuve. Quelle excuse à ce badinage dégradant?

Weston s'est permis de vous dire qu'il vous aimait! Et cet homme, qui a osé lever les yeux sur la reine d'Angleterre, n'a pas été tué par vos gardes!

Lady Rocheford m'a raconté qu'étant entrée un jour dans votre chambre, elle trouva son mari appuyé sur votre lit.... A sa vue, un trouble qui disait tout s'empara de vous et de lui.

— Oh! sire, mon frère! pouvez-vous croire?

— Je crois tout.

—Une chose devrait vous faire douter, c'est que ces accusations viennent de lady Rocheford, dont je me rappelle maintenant les anciens griefs contre moi. Il y a des calomnies si infâmes que le mépris seul peut leur répondre.

—Tous les accusés, à les entendre, sont innocents.

—Tous sont-ils coupables ?

—L'aigle ne laisse pas ses plumes aux ronces.

—Si je vous accusais à mon tour ?

—De quoi donc ?

—De me calomnier.

—Ne jouez pas avec le feu.

—Vous brûlez-vous ?

—Ce n'est pas le feu humain que je tiens, mais la foudre de la justice divine.

—Je le sais, sire, vous pouvez disposer de moi. Mon élévation, je ne l'ai pas oublié, est l'ouvrage d'un caprice de l'amour, et une cause semblable à celle qui nous a unis peut nous séparer. N'est-ce pas là seulement ce qu'il y a de vrai dans tout ceci ? Henri Tudor, soyez franc envers une pauvre femme dont tout le crime consiste à être devenue un obstacle qui vous embarrasse. A quoi servent les outrages ? Pourquoi ces détours ? Si vous vous croyez dispensé d'être juste, ayez au moins la franchise et le courage de me dire.....

—Quoi donc ?

—Que vous aimez Jeanne Seymour.

—Madame !

—Le nierez-vous ?

—Ne serai-je pas libre bientôt ? Vous n'êtes pas mon juge, et je suis le vôtre.

—Toute justice émane de vous, je le sais. Mais vous ne pouvez pas m'accuser et me juger. Votre religion a été surprise. N'êtes-vous pas effrayé de la responsabilité que vous assumez devant l'histoire et devant Dieu en rendant, seul, une sentence contre moi ? Me refuserez-vous le jugement d'un tribunal régulier ? Vous n'imiterez pas ces tyrans de l'Asie, qui, pour dépeupler et renouveler leur sérail, font saisir leurs victimes dans l'ombre d'une nuit silencieuse et ordonnent qu'on les précipite garrottées et bâillonnées au fond du Bosphore. Votre honneur et le mien exigent des débats publics.

—Soit ; je vous accorde ce que vous me demandez. Une cour de justice sera constituée sous la présidence du duc de Norfolk, grand maréchal d'Angleterre.

—De mon oncle ?

—Du grand maréchal. La loi le veut ainsi dans le cas de haute trahison. Mais écoutez la fin de l'histoire que j'ai commencée tout à l'heure.

—Sire, vous êtes cruel.

—Le parlement de Paris, un tribunal régulier comme celui que vous demandez, condamna Philippe d'Aunay à être castré, écorché vif et traîné, attaché par les pieds à la queue d'un cheval indompté, sur un pré nouvellement fauché. Marguerite fut reléguée au Château-Gaillard d'Andelys, et ensuite étranglée. Vous avez appris bien des choses en France, la musique, la danse, la poésie et l'amour. Vous auriez dû y apprendre un peu d'histoire; cela vous eût été plus utile.

Anne fut enfermée à la Tour. Le vicomte de Rocheford, Norris, Weston, Brereton et Smelton l'y attendaient.

Elle eut le sort des puissances déchues. Après l'idolâtrie, il n'y eut pas de digue aux insultes. Parmi les personnes admises à la visiter, le plus petit nombre fut conduit par un mouvement sympathique; presque toutes n'y allèrent que pour jouir de son abaissement. Elle s'en aperçut et fit cesser les visites, afin d'ôter à ses ennemis la joie de se repaître de son infortune. — Les hommes sont faits ainsi : comme le Sicambre des temps mérovingiens, ils brûlent ce qu'ils ont adoré; ils abattent les statues taillées de leurs mains, et, après ne les avoir pas trouvées assez hautes, ils se vengent sur elles de leur propre bassesse, en les réduisant en imperceptibles éclats.

Tout en appréciant avec la sévérité qu'elle mérite cette idole renversée, on doit dire qu'elle avait largement répandu les bienfaits autour d'elle ; car, dans son cœur, comme il arrive souvent aux natures faciles et voluptueuses, la libéralité s'associait, en signe de rédemption, à la recherche des jouissances sensuelles. Mais l'ingratitude vint avec le malheur, et ses anciens amis, pour se purifier de ses dons, se joignirent au déchaînement général. Cranmer seul lui resta fidèle, et osa essayer d'amortir le coup qui la menaçait. Les catholiques espéraient que sa perte amènerait une réconciliation avec le saint-siège, et l'abîmèrent.

Le procès commença. Elle fut accusée d'adultère avec plusieurs gentilshommes, et même avec des individus infimes, d'inceste avec son frère, et enfin d'un complot tramé avec ses amants contre le roi. On remonta plus haut dans sa vie, et la commission d'enquête, dans l'ardeur habituelle aux criminalistes, fit revivre plusieurs griefs que le roi lui-même, avant son mariage, avait rejetés. Il y a des jours où l'on flatte en inventant des crimes.

A la Tour, elle commença par protester hautement de son innocence. Mais, lorsqu'elle apprit que Norris figurait parmi les accusés, elle éprouva un paroxysme d'exaltation qui dégénéra en délire.

Dans le désordre de ses idées, elle fit des aveux que recueillirent des gens apostés derrière des minces cloisons pratiquées dans ce but. Les secrets qui lui échappèrent ainsi, et que l'on dut à la fièvre plus qu'aux remords, furent ceux qui la perdirent, car elle n'en fit aucun devant ses juges.

Elle s'habillait comme pour une fête de la cour, prenait l'air et la démarche qu'elle avait au temps de sa splendeur; et puis tout à coup, elle déchirait sa robe, brisait ses bijoux et s'écriait : « O Norris! Norris! tu m'as accusée; nous périrons ensemble. »

Il est certain que Norris était son amant; mais on lui doit cet éloge qu'il garda, pendant tout le procès, une contenance admirable. On lui offrit la vie s'il consentait à avouer; il refusa, ne cessa de répéter qu'elle était innocente et qu'il souffrirait mille morts plutôt que de la calomnier. Il se montra digne d'une reine, comme ce comte de Moëns qu'aima l'impératrice Catherine de Russie. L'un et l'autre portèrent, jusque sur l'échafaud, la grâce qu'ils avaient mise à toutes les actions de leur vie. Ils moururent en martyrs de l'amour, et méritèrent de succomber pour une cause meilleure.

Dans son délire, elle prononça aussi les noms de Brereton et de Weston, et rappela des épisodes

qui consommèrent leur perte commune. Mais c'était le nom de Norris qui sortait le plus souvent de sa bouche. Elle s'adressait à lui comme s'il était présent, et les espions racontèrent qu'elle lui dit au milieu d'un de ses accès : « Pourquoi, mon bien-aimé, es-tu jaloux de Smelton ? Est-ce que cet histrion peut se comparer à toi ? »

Lorsque la cour fut constituée, elle demanda les noms de ses juges. Ils étaient au nombre de vingt-six, pris dans la chambre des lords. Tous, excepté un seul, devaient cette désignation à leur inimitié bien connue envers les accusés, tels que le duc de Suffolk, le marquis d'Exeter, le comte d'Arundel, etc.

Ainsi que le roi l'avait *promis*, le duc de Norfolk, comme grand maréchal eut la présidence ; mais, pour cet ambitieux, les liens du sang n'étaient rien. Catholique, et tout entier aux intérêts de son parti, il détestait sa nièce.

Les complices furent jugés les premiers. Smelton seul fit des aveux. Cette lâcheté ne le sauva pas. Tous les autres persistèrent dans leurs dénégations.

Lord Rocheford fut condamné à avoir la tête tranchée. Les autres à être pendus, coupés par quartiers et exposés.

Après cette hécatombe, la reine fut introduite.

Une hauteur calme était empreinte sur toute sa personne. Au moment où elle entra dans la salle, ses yeux cherchèrent ceux de l'un des juges. Les yeux qu'elle voulait rencontrer étaient ceux du comte de Northumberland, de Percy, son fiancé, qui lui conservait une affection aussi vivace qu'en ce jour où, dans la fleur de la jeunesse, ils se firent leurs premiers serments. La légende romanesque d'Anne Boleyn devait être complétée par un amour séraphique. Ce dernier échut à Percy qui l'accepta avec une résignation touchante.

Depuis la rupture de leurs fiançailles, aucun rapport ne subsista entre eux; mais, au sein même des grandeurs et des plaisirs, lorsqu'elle jetait la sonde dans les profondeurs de son âme, elle y trouvait toujours ce généreux Percy qui, à l'aurore de la vie, bâtit avec elle, dans l'azur des puages et sur les cimes de l'avenir, quelques-uns de ces splendides édifices dont les plans fourmillent dans les têtes de vingt ans. De loin en loin, ils échangeaient un regard qui, sans être compris de la foule, ravivait leur douce flamme intérieure qui ne s'éteignit point. Ce fut l'idylle serpentant à travers le drame, le souvenir de l'ange déchu qui se rappelle son origine céleste.

Le roi se réjouit de pouvoir, du même coup, mettre le cœur de Northumberland aux prises

avec son devoir, et aggraver le malheur de l'accusée par un souvenir poignant.

Le comte, éprouvé vingt fois par le champ de bataille, se sentit défaillir en voyant cette immense infortune, où il retrouvait l'enfant enveloppée, dès le berceau, dans les langes d'une affection fraternelle, la femme aimée, la reine déchue et, pour lui, sans tache ! Un évanouissement lui ôta l'usage de ses sens, et il fallut l'emporter.

L'accusée se couvrit les yeux de ses mains pour refouler ses larmes. Ensuite elle releva la tête, fière comme Junon.

Dès que l'émotion causée par cet incident fut calmée, un des juges s'exprima ainsi :

« Mylords,

« Puisqu'il ne m'a pas été possible de me soustraire à la tâche que vous m'avez imposée, je commence par demander à Dieu la force de la remplir.

« Après les débats qui ont eu lieu devant Vos Seigneuries et les condamnations prononcées, on ne peut malheureusement douter des crimes que vous avez encore à juger. Les misérables qui ont comparu devant vous ayant été frappés, il ne vous est pas plus possible

d'arrêter le cours de votre justice qu'au temps de suspendre sa marche.

« Une simple fille d'honneur a été appelée à partager le trône de la plus glorieuse monarchie du monde, place enviée par les princesses des familles les plus illustres, et où nos pères ont vu, depuis des siècles, briller toutes les vertus. Il est prouvé que cette femme, avant sa fortune imméritée, trafiqua de ses charmes; et si elle a manqué à la pudeur sous les yeux mêmes du roi, l'imagination s'effraye en se reportant aux dix années qu'elle a passées loin de nous, dans l'atmosphère d'une cour licencieuse.

« Nous avons à nous demander quel sera le châtiment. Nos lois sont muettes à cet égard; comme celles de Sparte, il est des crimes dont elles n'ont sanctionné la répression par aucune pénalité, car il a paru impossible au législateur anglais qu'on pût les commettre. J'ai donc interrogé les codes et l'histoire des autres nations; voici ce que j'ai appris:

« Les Égyptiens coupaient le nez à la femme adultère, et crevaient les yeux à son complice. Les Juifs les lapidaient, les Saxons les brûlaient, les Sarmates les mutilaient. A Athènes, on livrait les coupables aux injures publiques. Le droit romain laissait la punition à l'arbitraire du

mari offensé; c'était presque toujours la mort.

« Claude ne fit pas juger Messaline : un centurion la perca de son épée.

« Sous Justinien, les coupables étaient fouettés, l'homme castré. Sous Constantin, la mort ; sous Léon, l'amputation du nez.

Charlemagne, dans ses *Capitulaires*, ordonne la mort. Ses successeurs, plus cléments, voulurent que les coupables fussent au moins infamés, et les firent promener nus par les villes, après les avoir enduits de miel et roulés dans des plumes ; ou bien on les donnait en spectacle, montés sur un âne et le visage tourné vers la queue de l'animal. Je n'ai pas besoin de rappeler la fin de Marguerite de Bourgogne et de Philippe d'Aunay ; les détails en sont connus.

« A Constantinople, la femme est enfermée dans un sac qui ne se dénoue qu'au fond de la mer.

« Dans certaines contrées de l'Orient, le mari, juge souverain, introduit un fer rouge entre les jambes de sa femme ; calculant les suites de sa vengeance, il fait en sorte que sa victime ne meure pas, mais que cette mutilation la force à se traîner dans la posture de la brute, en appliquant les mains sur la terre, comme les pieds.

« Lorsque la reine Jeanne de Naples, après

avoir joui pendant quarante ans de l'impunité, fut étouffée entre deux matelas par le vengeur de son premier mari, on trouva son supplice juste.

« Vous m'avez demandé, mylords, quelques exemples des peines prononcées contre l'adultère chez les peuples dont nous connaissons l'histoire. — Je vous l'ai dit ¹. »

1. La société moderne, sans pitié pour les filles, indulgente à l'égard des hommes, punit à peine les femmes. Le mari n'a d'autre ressource que de se faire tuer par l'homme qui l'a déshonoré, ou de demander aux tribunaux une réparation dérisoire, qui, dans tous les cas, déverse sur lui le ridicule. Aussi qu'arrive-t-il? Pour suppléer à des lois désarmées et fuir des préjugés pleins d'inconséquence, il fait un code pour sa maison. Accusateur et magistrat, il cite au tribunal domestique, à huis-clos, l'épouse infidèle (ne se trompe-t-il jamais?) et la juge sans témoins. S'il la condamne, il trouve le moyen de lui infliger un long supplice obscur. Sans poignard, sans poison, sans esclandre, il tue, lentement, mais sûrement.

Ils sortent ensemble et sont l'un à côté de l'autre à l'église, aux concerts, au Bois, à l'Opéra, aux ambassades, aux fêtes, aux bals, à la cour, confondant leurs sourires, leurs joies, leurs attentions mutuelles. Le monde les croit aimants, unis, tendres ou réconciliés; leur sort fait envie. En voyant le parc qui entoure leur domaine, les visites qui assiègent leur seuil, les serviteurs épiant leurs caprices, les chevaux piaffant dans la cour, les campaniles à désinvolture féodale, les écussons blasonnés, les allées ombreuses, les fontaines qui murmurent, chacun dit : Voici le bonheur. Entrez; que voyez-vous? Des parquets en bois des îles, des meubles de rose et de Boule, les moulures, les girandoles, le marbre et la

Se figure-t-on ce que souffrit la reine pendant cette horrible énumération ?

Le président se couvrit, et lui donna la parole pour sa défense.

« Ce que j'ai à dire, mylords, répondit-elle, c'est qu'il n'y a personne ici, à commencer par vous, duc de Norfolk, mon oncle, que je n'aie vu

malachite...; mais une tristesse morne, un silence tumulaire. Point d'enfants se roulant sur ces divans de damas, piétinant la laine moussue, mirant leurs têtes bouclées dans ces glaces de Saint-Gobain, faisant retentir ces voûtes de leurs innocentes querelles et de leurs voix aux notes argentines.

Le maître et la maîtresse du logis s'y coudoient tristes, pâles, muets, crispés; le mari seul parle... rarement et darde droit au cœur une flèche enfiellée; ses gestes, ses regards distillent des gouttes corrosives. Quelquefois, quand les portes sont closes, la malheureuse implore sa grâce à genoux, repentante, ployant sous la honte et les remords, saturée de mépris, les yeux noyés de larmes acres, la tête errante. Une voix caverneuse lui répond : Jamais. Après les jours, les nuits sans sommeil, avec les spectres, le gnome qui danse sur la poitrine, les meurtrissures de l'âme se transmettant au corps, de sorte que les membres endoloris cherchent en vain sur une couche d'épines une place sans souffrance.

Au bout de quelques mois, on appelle un prêtre, un embaumeur et un menuisier. Un long coffre de bois sort de la maison avec tout l'appareil des pompes funéraires, auxquelles se joignent même des larmes que le mari trouve dans ses yeux, car la joie aussi injecte les glandes lacrymales, et les spectateurs s'y méprennent. Le monde dit : Cette pauvre comtesse de*** est morte ! si jeune ! si belle ! si riche ! si heureuse ! quel malheur ! Le comte ne

à mes pieds lorsque j'étais à White-Hall ; c'est qu'il est lâche d'insulter une femme. Vous n'êtes pas une cour de justice. Ce que vous êtes..... l'histoire le dira ; mais ma fille Elisabeth sera votre reine. »

Après cette apostrophe, elle se dirigea vers la porte. Les gardes n'osèrent pas la retenir, et elle regagna sa prison.

Lorsque les assistants eurent évacué la salle,

s'en consolera jamais.—L'œuvre est faite, le mari est vengé.—Voilà comment, au XIX. siècle, la femme est punie.

Plusieurs princes ont choisi leurs épouses hors des lignées royales, pensant que le bonheur déserte les cimes pour les vallées.

Pierre le Grand, un soir qu'il recevait l'hospitalité au château du prince Mentzikoff, fut précédé jusqu'à sa chambre par une servante portant un flambeau. Échauffé par une journée de chasse et par un souper pantagruélique, suivant sa chère habitude, d'ailleurs fort inflammable de sa nature, il trouva la fille accorte, peu farouche, et l'embrassa en lui prenant la taille, à la hussarde. Le lendemain, en partant, il mit dans ses bagages cette belle et facile personne, et l'appela Catherine pour dépister ceux qui la connaissaient. Après le caprice, vint l'habitude, un enfant suivi d'un autre, la chaîne que se forgent de leurs propres mains ceux qui ont la prétention de n'en porter aucune, et enfin le mariage.—Pour Marthe Rabe, veuve d'un dragon de Marienbourg, c'était un beau rêve!—Elle rendit au czar de grands services et lui prouva sa reconnaissance par toutes sortes de mérites, hois un seul, la fidélité.

Un matin, elle était encore couchée lorsque, par une infraction inexplicable à l'étiquette, entra tout à coup

on trouva, blotti dans un coin, un homme dont les yeux hagards et les paroles incohérentes annonçaient la folie. C'était Bryan.

Dans la nuit du 18 au 19 mai 1536, l'archevêque de Canterbury, ce même Cramner dont il a été souvent question, se présenta devant la reine pour lui notifier son arrêt.

Anne veillait. Depuis plusieurs jours, l'inquiétude et la prévision trop certaine de son sort ne

un jeune gentilhomme français au service du czar, avec un message urgent. L'émissaire impérial, fringant officier aux gardes, la tête troublée par quelques libations et par le passage subit d'un froid de vingt degrés à une température chaude, fut pris d'un accès de folie à la vue d'une jolie femme hors d'état de se défendre, qui peut-être ne résista que faiblement à une attaque soudaine et impétueuse. La porte était restée ouverte. Des cris furent entendus, l'affaire s'ébruita; le czar la sut, fit un vacarme infernal, trouva pour le crime la mort trop douce.—Peu de temps auparavant, il avait fait supplicier son fils unique:—mais il était fantasque cet Alexejewitsch!—Après bien des cris et des menaces..... il pardonna.

Plus tard, il eut des motifs pour croire la czarine plus sérieusement coupable avec un certain comte de Moëns. Le comte fut décapité, il est vrai; mais l'époux offensé ne tira d'autre vengeance de sa femme que de la forcer à voir le gibet où pendait le corps de son amant. Il la battit à peine.

En mourant, il légua son trône à cette femme, qu'il entourait, jusqu'à son dernier soupir, d'une constante et tendre affection. Le Scythe avait ses heures de clémence.

lui permettaient pas de prendre un instant de repos Une robe de couleur sombre dessinait les formes de son corps amaigri ; une teinte de bistre cernait ses yeux enfoncés dans leur orbite ; ses cheveux avaient blanchi aussi rapidement qu'on le raconta depuis de la reine Marie-Antoinette. Un reflet de tant de grandeur éclipsée lui restait cependant, et à son doigt brillait encore l'anneau royal que le bourreau seul put lui arracher.

En apercevant le prélat qui l'avait bercée sur ses genoux, elle crut pouvoir espérer encore ; mais ce ne fut qu'un éclair, et il ne lui resta plus bientôt qu'une désolante certitude.

Cranmer, oppressé par les souvenirs, la tendresse, le respect et la douleur, par le spectacle de cette fragilité des biens terrestres qui lui fit pressentir peut-être qu'il en serait lui-même un nouvel exemple, lui lut l'arrêt qui la condamnait à être brûlée ou écartelée, *selon le bon plaisir du roi*. — Peine atroce à laquelle la décapitation était substituée par la *clémence royale*, qui croyait devoir (pitié ironique !) faire cet exercice de sa prérogative, afin que la destinée de la reine fût semblable, dans la mort comme dans la vie, à celle de Rocheford, Norris, Brereton et Weston.

Le supplice de la corde était maintenu pour le musicien Smelton, qui n'était pas noble.

Elle leva les yeux et les mains au ciel, en disant :
« O mon père ! ô mon Créateur ! Vous qui êtes la
« voie, la vérité et la vie, vous savez que je ne
« mérite pas cette destinée. »

Elle s'agenouilla.

L'archevêque lui donna sa bénédiction. Lorsqu'elle se fut relevée, elle lui tendit une main qu'il arrosa de ses larmes.— Il y eut l'expiation de bien des fautes dans cette scène, sous les voûtes épaisses d'un donjon, entre ces murs humides et noirs, à la lueur blafarde et vacillante d'une torche près de s'éteindre, sur le seuil de l'éternité.

Après le départ du prélat, elle ouvrit la fenêtre afin d'attirer la fraîcheur de la nuit sur ces tempes tuméfiées par une congestion sanguine. Il était trois heures du matin, et les étoiles émailaient, par myriades, un ciel bleu. On n'entendait que le pas lourdement cadencé des sentinelles et, à de longs intervalles, leur cri de ralliement semblable à un glas funèbre. C'était une de ces nuits claires, rares dans nos climats, où les mondes lumineux suspendus dans l'espace posent majestueusement aux humains leur éternel problème.

La prisonnière avait passé la tête à travers les barreaux de sa cellule, et ses regards plongeaient dans l'immensité de la voûte céleste, comme pour l'interroger sur sa destinée future, lorsqu'elle fut

arrachée à cette contemplation extatique par un bruit de voix et de pas, lointain d'abord et qui se rapprocha peu à peu. A la pâle clarté que projetait la disque de la lune, elle aperçut une troupe de fantômes qui agitaient des bras ou des espèces d'antennes d'une dimension prodigieuse. Au milieu de la grande cour, ils déposèrent sur le sol leurs bras immenses et s'assirent. Ensuite elle les vit se lever, aller et venir en tous sens, prendre leurs grands bras qui gisaient à terre, les soulever, les abaisser, les entrelacer, les réunir en les frappant à coups redoublés avec des marteaux énormes.

Les premières lucurs du jour lui permirent de distinguer la réalité, et dissipèrent l'hallucination produite par le jeûne et les veilles au milieu des ténèbres. Les fantômes, qui ressemblaient à des démons au sabbat, étaient les aides du bourreau. Les grands bras qui s'agitaient au-dessus de leurs têtes étaient les matériaux et les outils apportés pour la construction d'un échafaud. Elle détourna les yeux et tomba sur son lit où, brisée par tant de secousses, un sommeil de plomb vint enfin la soustraire à ce cauchemar énervant.

Dans la matinée, vers huit heures, deux hommes attendaient à White-Hall une audience du roi Henri VIII.

L'un d'eux appartenait aux tribus errantes de la Judée. Son costume, sa démarche, ses yeux noirs petits et vifs, ses lèvres minces, ses cheveux rares, l'astuce de sa physionomie étaient conformes au type traditionnel qui remonte aux temps bibliques et s'est conservé jusqu'à nous dans toute son originalité. Il portait sous le bras gauche une boîte qui contenait des bijoux. — C'était Samuel, le joaillier.

L'autre homme avait une taille gigantesque, une crinière léonine, l'œil louche, la barbe inculte et couleur de sang, la figure fauve, les jambes noueuses, les muscles de Polyphème. — C'était le bourreau de Calais.

Le Juif entra le premier.

— Ah ! te voilà, dit le roi en riant ; car la vue de Samuel le mit en belle humeur. As-tu les deux parures que je t'ai commandées ? Par Belzébut ! vieux mécréant, si tu ne m'apportes pas des merveilles, je te ferai jeter dans la Tamise ; car j'ai attendu comme un lord ruiné auquel tu serais fatigué de vendre à crédit.

— J'ose espérer, repartit le fils d'Israël avec le ton patelin et le sourire obséquieux de cette race avilie, que votre gracieuse Majesté daignera me pardonner, car il m'a fallu aller moi-même à Venise pour me procurer quelques pierres qui

m'étaient indispensables, et que l'on ne voulait me céder à aucun prix. J'apporte les parures; laquelle voulez-vous voir d'abord ?

—Les diamants.

—Les voici.

—Ils sont d'une assez belle eau.

—Voyez, sire, quelles étincelles! quels feux! On n'a jamais rien tiré de plus beau des mines de Golconde et de Visapour. La reine de France a une parure du même genre, mais qui n'est montée qu'en *rose*. Toutes les pièces de celle-ci sont taillées en *brillant*. Regardez ces *tables*, ces *dentelles*, ces *pavillons*, et les quatre *parangons* qui forment cette croix que le Grand-Mogol vous enviera. J'ai pris des leçons de Louis de Berquem, et c'est d'après sa méthode que j'ai travaillé.

—Allons! je révoque la moitié de la sentence que j'ai prononcée tout à l'heure. Ce serait dommage de noyer un si habile homme. Voyons l'autre maintenant.

Samuel ouvrit le second écrin.

—Je suis moins content de celle-ci, dit le roi après un examen minutieux. Je n'aime pas la disposition de ces pierres. Les rubis de Ceylan ne font pas bien ici, tu les mettras là.—Cette monture est trop massive, j'en veux une plus légère et complètement à jour.— Il y a des perles trop petites

dans cette agrafe, tu les changeras; je les voudrais entremêlées de topazes de Sibérie ou d'émeraudes péruviennes.

—Voici deux émeraudes qui viennent du mont Zabarah, et que j'ai réservées pour les monter en épingle.

—Tu les ajouteras à l'agrafe.

—Quand faudra-t-il apporter tout cela à Votre Majesté?

—Demain, à deux heures.

Bien que les enfants d'Israël ne soient pas renommés pour leur sensibilité, Samuel, qui savait la reine Anne encore vivante, répondit en balbutiant :

—Comment, sire, demain ?

—Mais oui, demain, te dis-je, es-tu sourd ?

—Sire, vous les aurez.

—Sois exact, ou je te fais pendre.

Henri venait de voir les bijoux de sa nouvelle épouse.

Lorsque le joaillier fut parti, le bourreau entra.

A l'aspect de ce nouveau visiteur, la physionomie du roi changea complètement. Le fiancé qui, tout à l'heure, raisonnait avec tant de liberté d'esprit et si gaiement sur la disposition des perles et des diamants de sa corbeille de mariage, rede vint le justicier féroce. Il tira lui-même le verrou de la porte, afin d'être seul avec son nouvel inter-

locuteur, tandis que le géant, cherchant à se rapetisser autant que possible, alla se blottir le plus humblement qu'il put dans un coin.

Ces deux hommes étaient hideux.

—Quand es-tu arrivé de Calais? dit brusquement le roi.

—Sire, j'arrive à l'instant.

—Tu as été bien longtemps en route de Douvres à Londres.

—Sire, j'ai crevé deux chevaux.

—Sais-tu pourquoi je t'ai fait venir?.

—Je m'en doute.

—Tu auras aujourd'hui cinq têtes à frapper.... et un homme à pendre.

—Par qui devrai-je commencer?

—Par le musicien Smelton, que tu pendras haut et court.

—Après?

—Après.... Norris, Brereton, Weston et Rocheford..... Tu finiras par *Elle!*

—C'est bien.

—Prends ce pli et porte-le au lieutenant de la Tour. Il contient des instructions précises et détaillées. Le lieu et l'heure de l'exécution, le nombre des gardes, la place des spectateurs, le ministre qui doit assister les condamnés, je crois avoir tout réglé.—Je ne me rappelle plus trop de quelle re-

ligion est Smelton ; ce chien maudit n'en a pas sans doute, et je ne tiens pas à prendre plus de soin de son âme au moment de sa mort qu'il n'en a eu lui-même pendant sa vie.

—Tout ce que Votre Majesté a prescrit sera fait.

—As-tu des aides vigoureux et adroits ?

—Oui.

—Ah ! j'oubliais, tu diras au menuisier Tom de faire un cercueil grossier en sapin. Les plus mauvaises planches seront bonnes pour cela. La femme adultère n'aura pas d'autre mausolée.

—Je le dirai.

—Surveille toi-même les derniers préparatifs. Si un des condamnés fait la moindre résistance, que ta main de fer le ploie comme un jonc. As-tu bien compris tout ce que j'ai dit ?

—J'ai compris.

—Si je suis satisfait de toi, tu resteras à Londres désormais. Maintenant, va-t'en.

Le roi retira le verrou. Le tourmenteur se rendit à la Tour, ayant moins horreur de lui-même depuis cet entretien, car il n'avait que le bras d'un bourreau, et un autre homme en avait l'âme.

La condamnée était dans le cachot qui, deux ans auparavant, reçut l'évêque Fisher et le chancelier Morus, dont les noms se lisaient encore sur

la muraille au-dessous des versets de l'Écriture qui firent l'objet de leurs dernières méditations. Elle s'humilia sous la main de Dieu, en implorant de nouveau sa miséricorde, et il lui sembla que ces saints confesseurs de la foi, touchés de son repentir, lui apparaissaient et lui pardonnaient. Le courage lui revint et ne l'abandonna plus.

On a prétendu qu'elle écrivit au roi :

« De simple demoiselle, vous m'avez faite marquise; de marquise, reine; de reine, vous allez
« me faire sainte. Je vous ai remercié chaque fois
« que vous m'avez élevée, je vous remercie encore
« aujourd'hui. »

Cette lettre est apocryphe.

Sa cousine Catherine Howard fut la dernière personne admise dans sa prison. Après cette visite, elle passa en prières les moments qui la sépareraient encore de l'heure fatale. Lorsque la femme du lieutenant de la Tour vint la prévenir que cette heure était arrivée, elle se mit à genoux et lui dit : « Allez, et, dans la posture où vous me
« voyez, demandez pardon pour moi à la princesse Marie des maux que j'ai attirés sur elle et
« sur sa mère. »

En traversant la foule, dont l'appareil judiciaire ne contenait pas les murmures, elle eut une dernière bouffée d'orgueil, et rendit à la pudeur

ceux qui l'insultaient, en leur lançant ces mots :

« Malgré vos outrages, je meurs votre reine ! »

Elle ne s'abaissa pas à demander une grâce impossible. Sur la plate-forme de l'échafaud, elle assista d'abord à l'immolation des autres condamnés, dont plus d'un, sans doute, eût été absous par des juges intègres.

Son tour venu, elle regarda une dernière fois le ciel en joignant les mains, rangea les plis de sa robe avec une réminiscence de pudeur virginale, et plaça la tête sur le billot tout dégouttant du sang de son frère !

Le roi se promenait sur la terrasse du parc de Richemond.

Le lendemain, Henri VIII épousa Jeanne Seymour.

VII

JEANNE SEYMOUR

Le matin, elle fleurissait, avec quelles grâces ! vous le savez ; le soir, nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Ecriture exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales.

BOSSET.

La convocation d'une nouvelle chambre des Communes suivit la mort de la reine. La pitié pour les chagrins du prince, le respect que des fautes et des scandales réitérés n'avaient pas encore affaibli, et surtout la corruption que Henri VIII exerça le premier sur une vaste échelle, firent élire des hommes tels qu'on les voulait. Le roi s'empressa de venir au milieu d'eux, déplora ses malheurs dans un discours où il mêlait habilement,

exemple imité depuis, les émotions personnelles, les cajoleries à l'adresse du peuple et l'orgueil de race ; il termina en disant qu'il avait cru devoir contracter un troisième mariage, qui lui paraissait réunir, pour l'Angleterre et pour lui, des éléments de bonheur qui ne se rencontraient pas dans les deux autres.

L'orateur reçut cette bourde avec les marques de la plus respectueuse déférence ; il dit que la Chambre était profondément touchée de voir le monarque associer les élus du pays à ses joies et à ses chagrins, et que ces épanchements les rapprocheraient encore. Il partit de là pour faire un résumé louangeur des actes royaux, glissa sur les souvenirs douloureux, omit ceux que pouvait atteindre la satire, amplifia ceux qui flattaient, et, suivant l'usage britannique, déploya en drapeau national le linceul fait par la vanité jalouse aux gloires étrangères. S'échauffant par degrés, et poussant jusqu'aux dernières limites l'hyperbole adulatrice, il félicita l'Angleterre d'être gouvernée par un prince auquel le Ciel avait accordé la prudence de Salomon, la force nécessaire pour jouer avec la massue d'Hercule, la beauté des dieux de la fable, la vaillance des héros et la générosité des preux. — Le roi ne fut guère plus incrédule que Domitien, lorsqu'on lui dit que les dieux avaient

réserve pour son siècle un turbot qui s'était fait prendre afin d'avoir l'honneur de lui être offert. Une réponse d'une modestie étudiée récompensa le thuriféraire officiel, et, faisant trêve aux passes oratoires, il se hâta de soumettre à la législature les matières importantes qui étaient l'objet réel de la convocation, et qui passèrent sans conteste. Depuis ce jour, le roi put tout oser.

La Chambre sanctionna le divorce d'Anne Boleyn, la flétrissure de cette reine et de ses complices, l'illégitimité des enfants issus des deux premiers mariages; la peine de haute trahison encourue par tous ceux qui professeraient une opinion contraire, et tiendraient des discours factieux contre le prince, sa nouvelle épouse et leur descendance, la dévolution de la couronne aux futurs enfants de Jeanne Seymour, ou de toute autre reine qu'il plairait au roi de choisir; enfin le droit, dans le cas où il n'aurait pas d'enfants, de désigner son successeur par testament, lettres patentes ou par toute autre manière qu'il jugerait convenable.

Le refus ou l'inobservance du serment, et les attaques contre ce statut constituaient une infraction que les magistrats supérieurs et leurs agents dénoncèrent et poursuivirent. Ainsi fut établie dans tout le royaume une police inquisitoriale qui multiplia le nombre des criminels d'État. Ce fut

une prime offerte à la délation. Tous ceux qui donnaient prise par quelques opinions douteuses furent jetés en pâture à leurs ennemis.

Dans cet enivrement de bassesse, on escamota une foule d'autres mesures qui achevèrent de mettre dans les mains du tyran le pouvoir civil et l'autorité religieuse.

Chateaubriand, en parlant de l'empereur Augustule, consacre ce peu de mots à son règne éphémère : « Les historiens n'ont rien dit de lui, sinon qu'il était beau. » C'est aussi à peu près tout ce qu'on peut dire de la reine Jeanne.

Nous, qui professons le culte de la beauté sous toutes ses formes, inclinons-nous ici. La perfection plastique, très-inférieure sans doute à la perfection morale, n'existe presque jamais sans être illuminée par un reflet de la supériorité de l'intelligence ou de l'âme. Les cas exceptionnels que l'on pourrait citer, et qui sont incontestables, ne détruisent pas ce sentiment transmis par la Grèce à Rome, dont nous avons accepté l'héritage. Elles ne prouvent qu'une chose, c'est que la Providence, dans la variété infinie de son pouvoir créateur, se plaît quelquefois aux anomalies et aux contrastes. Il n'est pas moins vrai que la beauté physique, même lorsqu'elle n'est pas la parure et le temple de la beauté morale, en fait

naître l'idée ; c'est pour cela que nous l'admirons. Quand à ce signe extérieur se joignent la vertu, la jeunesse, les draperies royales et une fin prématurée, on pense que Dieu s'est hâté de rappeler à lui une forme trop parfaite pour un long séjour parmi les hommes, et un charme indéfinissable s'y attache. Jeanne Seymour, qui ne régna que parce qu'elle fut belle, qui n'apparut que pour être aimée, porter la couronne, donner la vie à un roi et mourir, et que l'on ensevelit sans tache dans la pourpre, dès que son bouquet de fiançailles fut fané, est une de ces attrayantes figures.

Elle n'eut pas le temps de voir s'affaiblir la passion qui l'avait couronnée. Au bout de quelques mois, elle devint grosse et fut menacée d'accoucher avant terme. Les médecins déclarèrent qu'il fallait sacrifier la mère ou l'enfant. Le roi répondit : « Sauvez l'enfant. » — Édouard VI vécut.

La mère, après avoir subi l'opération à laquelle César à donné son nom, expira.

VIII

LA REINE D'UN JOUR

(ANNE DE CLÈVES)

Pauvre enfant, ton âme ingénue
N'avait pas rêvé tant d'honneur ;
Et ta vie, au monde inconnue,
N'attendait qu'un obscur bonheur.

. DELPHINE GAY.

Henri VIII, aussitôt après la mort de Jeanne Seymour, voulut se remarier. Avec la réputation terrible qu'il s'était faite, les familles princières devaient montrer peu d'empressement à s'allier à lui. Cette crainte ne l'arrêta point ; il semblait impatient d'avoir une autre épouse à torturer et d'étaler un nouveau scandale, pour être unique dans l'histoire.

Il jeta d'abord les yeux sur la duchesse de Milan, que l'on disait disposée à chercher dans un

second mariage un bonheur que le premier ne lui avait pas donné. Si ce projet se fût réalisé, il serait devenu le neveu de l'empereur, après avoir été son oncle. La princesse ne cacha pas sa répugnance à épouser celui qui avait traité si cruellement sa cousine Catherine d'Aragon. Charles-Quint ne fut pas moins blessé des ouvertures qu'on lui fit à cet égard, que des termes employés pour rompre.

La duchesse de Longueville, fille du duc de Guise, lui aurait convenu pour mêler ses intérêts à ceux de la France, pour faire acte d'hostilité envers la maison d'Autriche, et enfin parce qu'elle était à peu près aussi grosse que lui, mérite qui, dans ce moment-là, lui paraissait appréciable. Il devint, peu après, amoureux d'Anne de Clèves, parce qu'il la croyait mince. François I^{er} lui répondit que la duchesse était destinée au roi d'Écosse, et lui offrit Marie de Bourbon. Il n'en voulut point, on ne sait trop pourquoi ; uniquement peut-être à cause de l'insistance avec laquelle cette offre lui fut faite.

Dans un des accès de haute fantaisie qui lui étaient communs, il pria le roi de France de venir jusqu'à Calais, en prétextant une conférence politique, et d'amener avec lui les dames de sa cour qui auraient l'ambition de recevoir une couronne

comme prix de la beauté. François rejeta cette idée, ne voulant pas, dit-il, ressembler à un marchand d'esclaves de Constantinople.

Ces différents projets ayant échoué, le chancelier Cromwell lui insinua de tourner ses vues du côté de l'Allemagne, cherchant à lui persuader qu'il serait avantageux de s'unir à l'un des membres de la ligue de Smalkalde. Cette ligue, formée en 1531, entre neuf princes protestants et onze villes impériales, pour la commune défense de leur foi et de leur indépendance contre Charles-Quint, venait d'être renouvelée. Les confédérés cherchaient partout des appuis et des auxiliaires, car ils étaient dans le feu de leur animosité contre l'empereur ; ils devaient être fort disposés, au dire du chancelier, à nouer avec l'Angleterre des relations qui seraient également utiles aux deux parties contractantes.

Il était dans ce courant d'idées, lorsqu'il alla, par une matinée de loisir, visiter l'atelier de son peintre favori Holbein, qu'il honorait d'une considération particulière, et dont il admirait fort la *Sainte Cène*, la *Danse des Morts* et les *Deux Filles de joie*. Ce grand artiste avait été attiré autrefois à Londres par Thomas Morus. Le roi se l'était attaché et lui avait donné un logement dans un de ses palais. Son affection pour lui allait jusqu'à la

faiblesse. Un lord étant venu se plaindre d'une insulte du peintre, Henri, en lui montrant l'*Adoration des Bergers et des Rois*, lui répondit : « Sachez
« que je puis, avec sept paysans, faire en une mi-
« nute sept lords comme vous, mais qu'avec sept
« lords comme Votre Seigneurie, je ne ferais pas
« un Holbein. »

Un jour donc, étant chez *son peintre*, comme il l'appelait, il remarqua une toile qu'il n'avait pas encore vue.

— Quel est ce portrait ? dit-il à Holbein.

— Sire, répondit l'artiste, c'est celui de la princesse Anne de Clèves que j'ai fait, il y a deux ans, pendant mon dernier voyage en Allemagne.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans.

La toile représentait une délicieuse jeune fille de dix-huit ans, fine, blanche et rose.

Le roi s'en alla tout pensif.

Le lendemain, le voilà revenu. Il fait mettre le portrait dans un jour meilleur, loue certains détails, en critique d'autres, indique des corrections, renouvelle ses questions et les multiplie. Il fait causer Holbein sur le duc de Clèves et sur sa cour, sur le caractère de la princesse, ses goûts, son entourage, ses habitudes et sa manière d'être.

Il se dispose à sortir ; on le croit parti..... et il

est encore devant la toile qui exerce sur lui une attraction magnétique. Il ajoute des réflexions et des remarques à celles qu'il a déjà faites.

—Quelle finesse de touche dans ces cheveux, ce front, ces lèvres, dans toute cette tête ! Elle nous regarde, elle va parler, elle parle... écoutez-la. Pour donner aux draperies cette moelleuse fermeté, il a fallu modeler d'abord les charmes qui les soutiennent; il y a là, vraiment, de quoi rendre jaloux à mourir celui qu'enivrera le parfum de cette douce fleur du nord.

Ses yeux étincellent. On dirait qu'il va déchirer les draperies qui voilent des épaules qu'il veut dénuder. Enfin, il ordonne qu'on lui envoie le chef-d'œuvre dont il ne peut plus se séparer, et quitte l'atelier. Le soir même, un ambassadeur partit pour demander la main de la princesse, qui fut aussitôt accordée.

Il arrive fréquemment que les hommes doués d'une imagination vive idéalisent les objets qu'ils reproduisent ou décrivent. La plume, le pinceau, l'ébauchoir et même l'art du photographe, qui semble rigoureusement mathématique, se prêtent à cet artifice qui, cependant, est plus facile pour le peintre que pour un autre. Un portrait peut être d'une ressemblance exacte tout en atténuant les imperfections du modèle, en faisant ressortir cer-

tains détails auxquels des demi-teintes, des oppositions de couleur ou des effets de lumière, habilement ménagés, donnent un charme conventionnel sans être contraires à la vérité. Le génie sort victorieux de cette lutte avec la nature. C'est le secret des maîtres qui ne touchent rien sans l'embellir. C'est là précisément ce qui était arrivé à Holbein. Une fois en sa vie, il avait trouvé au bout de son pinceau une vierge de Raphaël. Peut-être était-elle ainsi lorsqu'il l'avait vue, et il n'est pas impossible que deux années, en passant sur les grâces un peu molles d'une beauté allemande, les aient altérées d'une manière sensible. Il ne faut pas si longtemps pour que, sous l'influence de la maladie ou du chagrin, des contours délicats s'arrondissent outre mesure, une taille élégante s'épaississe, des yeux s'éraillent, des cheveux tombent. Mille causes diverses peuvent, dans un pareil intervalle, imprimer des rugosités sur une peau blanche et veloutée, changer la nacre des dents en un ivoire jaunâtre. Le champ des hypothèses est infini; toujours est-il que le roi, dès la première vue, à Rochester, fut désenchanté.

La main un peu forte de sa fiancée, sa taille courte, son pied large et plat lui déplurent. Il l'aborde, espérant trouver dans le son de sa voix, dans son entretien et dans esprit une compen-

sation à ce qu'un premier examen avait eu de peu flatteur. Il lui adresse la parole en allemand , pensant que c'était sa langue maternelle ; la princesse le regarde avec des yeux hébétés et lui répond par quelques mots qu'il ne comprend pas. Elle ne savait et ne parlait que le hollandais. Il revint tout confus à Greenwich, se plaignit amèrement de sa déconvenue, et maudit fort ceux qui lui avaient fait venir cette *grande cavale flamande*. Holbein fut disgracié, et on assembla le conseil pour examiner si l'on ne pourrait pas renvoyer la princesse à son père.

Le chancelier Cromwell, envisageant la question sous le rapport politique, énuméra tous les avantages de cette alliance. Il représenta que le duc de Clèves jouissait d'un grand crédit auprès des princes luthériens ; que l'électeur de Saxe venait d'épouser Sibylle, son autre fille. Les ducs de Brunswick et de Lunebourg , le landgrave de Hesse, le prince d'Anhalt et les comtes de Mansfeld faisaient cause commune avec lui. D'après la connaissance qu'il avait des affaires du continent, il était nécessaire de s'assurer des partisans en Allemagne, contre l'empereur, qui venait de se rapprocher de François I^{er}, et il serait dangereux, en ayant déjà contre soi Charles-Quint et le roi de France, de se faire encore des ennemis parmi les

confédérés de Smalkalde. Il ne manqua pas de célébrer l'héroïsme dont le roi avait fait preuve en s'affranchissant d'une domination religieuse contraire aux intérêts du pays et blessante pour la fierté nationale, joignit les arguments tirés de la religion à ceux fournis par la diplomatie, ne cacha pas que le sentiment public était favorable au mariage, trouva le moyen d'intéresser l'amour-propre et l'orgueil du monarque, et fit tant qu'il entraîna tous les membres du conseil et le roi lui-même.

Le lendemain du jour où le mariage fut consommé, le chancelier essaya, le plus adroitement qu'il put, de provoquer quelques augustes confidences, car il ne se dissimulait pas que sa fortune serait attachée à celle de la nouvelle reine. Henri le reçut fort mal, ne lui épargna pas les plus disgracieux compliments, et n'hésita pas lui confier le soupçon d'avoir été trompé sur un point fort délicat, auquel il attachait une importance extrême..... et que nous laissons à deviner.

Dès ce jour, la princesse fut confinée dans un appartement séparé, et réduite au rôle de reine douairière.

Quant à Cromwell¹, sa perte fut décidée. Le

1. Ce chancelier fut le grand-oncle du Protecteur. La

roi, par un de ces raffinements de cruauté qui lui étaient habituels, lui donna le titre de comte d'Essex et la Jarretière, afin de l'endormir dans une sécurité trompeuse et de le précipiter de plus haut dans l'abîme.

Le nouveau comte d'Essex était généralement détesté pour ses exactions, son avarice et son arrogance. Ces griefs furent la cause apparente de sa perte; le motif réel fut la part qu'il prit à ce triste mariage. La haine du duc de Norfolk, qu'il avait autrefois offensé, hâta et consumma sa ruine. Ce seigneur qui jadis, dans une circonstance analogue, avait fait servir l'influence de sa nièce Anne Boleyn à la perte du cardinal Wolsey, était l'oncle de Catherine Howard, pour laquelle le roi s'était récemment enflammé. Jamais les passions privées n'eurent une aussi déplorable influence.

Un bill de proscription fut provoqué et lancé contre Cromwell. La Chambre haute, sans s'astreindre à aucune forme juridique, condamna

plupart des historiens, échos des pamphlétaires du temps, ont répété qu'Olivier Cromwell était le fils d'un brasseur de bière ou d'un boucher. Faisons, en passant, justice de cette fable. Le Protecteur était d'une famille noble, ancienne et même illustrée par les plus hautes charges de la magistrature anglaise.

comme coupable de trahison et d'hérésie le même homme que, peu de jours auparavant, elle avait flagorné et déclaré digne d'être le *vicaire général de l'univers*.

Après ce meurtre, on s'occupa du divorce.

La Chambre des lords (soyez donc fier aujourd'hui d'une pairie anglaise qui date de trois siècles), conjointement avec celle des communes, présenta une requête au roi d'Angleterre et de France ¹ pour supplier Sa Majesté de les autoriser à examiner la validité du mariage. L'ordre fut donné de procéder à cet examen.

Vous pensez sans doute, jurisconsultes candides du xix^e siècle, qu'il fut difficile de trouver des causes de nullité! — On en trouva. Si Henri VIII avait eu l'auguste fantaisie de décerner à son cheval quelque charge de la couronne, les pouvoirs publics se seraient certainement inclinés devant le nouveau dignitaire comme les sénateurs de Caligula.

On se rappela que la princesse avait été autrefois promise au duc de Lorraine. Les fiancés, il est vrai, n'étaient que des enfants, et les engagements qui les concernaient avaient été pris et

1. Les souverains anglais ont porté le titre de roi de France jusqu'au xviii^e siècle.

rompus, à leur insu, par la volonté paternelle. Cela suffit pour échafauder une enquête qui conclut à l'annulation des liens contractés d'une manière solennelle.— Voilà bien ces caprices du sort, ces fantaisies de prince qui tantôt brisent une colonne de marbre élevée la veille, tantôt donnent à des caractères écrits sur le sable, dans les jeux de l'enfance ou de la diplomatie, la fixité des inscriptions creusées dans une table d'airain !

Le roi atteignit au comble de l'impudence et de l'impudeur en alléguant :

1^o Que, dans son for intérieur, il n'avait jamais donné son consentement à ce mariage ;

2^o Que, par des motifs particuliers et personnels, il n'avait pas jugé à propos de le consommer.

Le clergé anglican, se jouant des choses divines et humaines , prononça la nullité. Le Parlement déclara traître envers l'État celui qui oserait attaquer d'une manière quelconque cette décision.

La sentence fut notifiée à la reine, avec l'empressement qu'on met à porter les mauvaises nouvelles. Contre toutes les prévisions, elle ne fit entendre aucune plainte. Son flegme germanique ne s'émut point, elle montra une résignation qui décelait peu de noblesse de sentiments et une

dignité médiocre. Un douaire de trois mille livres sterling et quelques honneurs la consolèrent de son veuvage et de son trône perdu.

Voilà comment la princesse Anne de Clèves fut reine d'Angleterre..... *un jour !*

IX

CATHERINE HOWARD

Un songe ! me devrais-je inquiéter d'un songe

RACINE.

Quid privata domus, quid fecerit Hippiâ curas,
Respice rivaless divorum, Claudius audi
Quæ tulerit.

JUVÉNAL.

Anne Boleyn, peu d'heures avant sa mort, on doit se le rappeler, reçut sa cousine Catherine Howard.

Que de regrets, que d'adieux pleins de tristesse coûta cette séparation ! Combien de fois ces deux femmes, devenues sœurs, se reprirent et se serrèrent dans leurs bras !

Quel échange de confidences, de souvenirs, de réflexions sur l'inconstance des hommes ! Que de sanglots étouffèrent la voix de la jeune Catherine !

La reine, elle, ne pleura point; car, dans le paroxysme du malheur, les larmes n'ont souvent pas la force de monter jusqu'aux yeux; ce soulagement est refusé aux grandes douleurs qui se concentrent dans la poitrine qu'elles ravagent, et ne se manifestent au dehors que par des convulsions mornes.

A la fin de cette entrevue, Anne avait dit à Catherine : « Avant de nous séparer pour toujours, ma chère enfant, il faut que tu connaisses un rêve que j'ai fait tout à l'heure.

« J'ai rêvé que le roi t'aimait... Tu étais assise à côté de lui, comme je l'ai été, parée de la couronne que j'ai portée aussi. Les courtisans t'entouraient, comme ils m'ont entourée. Mais voilà que, tout à coup, une tache de sang parut sur le parquet de la salle du trône, s'étendit peu à peu, et finit par le couvrir tout entier. Le sang montait... montait. Plusieurs de ceux qui étaient là en furent submergés, le duc de Norfolk, notre oncle, un des premiers... Tu en avais déjà jusqu'aux genoux lorsque je me suis réveillée !...

« Que signifie cette vision envoyée par Dieu pendant mon sommeil? Je n'en sais rien, mais il y a des rêves prophétiques... Ceux qui vont mourir reçoivent le don de seconde vue, ils ont des moments de lucidité surnaturelle, de prescience

que leur envoie le ciel... ou l'enfer... et qui leur ouvrent les portes de l'avenir.

« Oui, malheureuse enfant!... le roi t'aime... tu seras reine... Dieu veuille que tu ne finisses pas comme moi.

« Oh ! ne revêts jamais cette tunique de Nessus qui brille et qui tue ! »

Et elle tomba épuisée comme la pythonisse.

—Peut-on s'effrayer d'un rêve, répondit la jeune Howard, après avoir tendrement embrassé la devineresse, et têt que celui-là surtout ? Quel indice t'a fait supposer que le roi puisse penser à moi ? Et si, par impossible, cela arrivait jamais, je ne ferais pas cette injure à ta mémoire d'accepter l'amour de ton... assassin. Et puis, ajouta-t-elle avec un embarras tout parfumé de pudeur, les yeux baissés et en rougissant, ne sais-tu pas ?...

—Je le sais, fit la reine avec un sourire d'intelligence.

—Georges est si bon... et nous nous aimons tant !

—Tu aimes... mon cœur n'était-il pas captif aussi lorsque le roi m'a vue ? Percy m'aimait... et j'ai succombé !... tu ne sais pas ce que c'est que de traîner un roi à son char. Le marbre s'animerait à la voix de ce sophiste couronné qui, tour à tour, supplie et menace, fait horreur et enchante, dont

les paroles de feu consomment la raison comme les breuvages magiques de Circé. Tu ne te figures pas l'inéluctable fascination de ce Protée qui prend toutes les formes et tous les langages, de ce serpent qui aurait fait dévorer à Ève, dans le paradis terrestre, la pomme de tentation... Quand ce démon aux ailes d'archange se jette aux pieds d'une femme en lui disant : Je vous aime,... cette femme est perdue !

Peu de temps après, Catherine Howard ceignit le bandeau royal.

Ces deux reines étaient nièces du troisième duc de Norfolk, qui présida les lords désignés pour juger Anne Boleyn.

Les membres de cette famille furent, pendant près d'un siècle, le jouet de la fortune.

Le premier duc de Norfolk, ayant aidé Richard III dans son usurpation, fut tué à côté de ce prince à Bosworth. Le Parlement le flétrit comme traître, et le dégrada de la noblesse.

Le second, devenu grand-shériff, fut forcé, en cette qualité, de condamner à mort le duc Edouard Strafford de Buckingham, beau-père de son fils aîné.

Le troisième fut celui dont nous avons déjà parlé. On verra la mort de son fils, le comte de Surrey.

Le quatrième, fils du comte de Surrey, trahit la faveur d'Elisabeth, aima Marie Stuart et voulut l'épouser, espérant régner avec elle. Mais l'amour de la reine d'Écosse lui porta malheur comme à François II, à Chastelard, à David Rizzio, à Darnley et à Bothwell. Le duc paya cette ambitieuse passion de sa tête.

Le roi paraissait jouir de la quiétude qui complète le bonheur. Il rendit à Dieu des actions de grâces publiques dans sa chapelle, et l'évêque de Lincoln enrichit l'Église anglicane d'un hymne composé à cette occasion. Néanmoins, les accusateurs et les juges ne chômaient pas. Les protestants gagnés par le doute étaient traités comme les catholiques hostiles à la Suprématie.

Deux exécutions servirent d'intermède aux fêtes du mariage.

Barnes, Gerrard et Jérôme ayant été condamnés au feu, furent traînés sur trois claies, chacun ayant à ses côtés un catholique. On les brûla ensemble, afin de prouver l'impartialité. Le niveau de la mort s'étendait indistinctement sur tous. Les massacreurs, léguant leur exemple à ceux de la Saint-Barthélemy, ne perdaient pas leur temps à examiner les nuances de culpabilité. *Dieu saurait bien reconnaître les siens.* Dans cette gestation laborieuse du nouveau dogme anglais, les âmes, ti-

raillées par la diversité des doctrines, ne discernaient pas à quel arbre pendait la science. Elles ressemblaient à ces voyageurs qui se perdent au milieu des plaines désertes de l'Afrique, lorsque le simoun, se mêlant au sable, déracine les palmiers qui jalonnent la route, obscurcit le soleil et aveugle la caravane.

L'unité de foi ne pouvait immédiatement succéder à l'insurrection contre l'autorité de l'Église romaine. Aussi cette époque eut cela de remarquable qu'elle multiplia les martyrs qui surent mourir comme les premiers confesseurs pendant les persécutions païennes, et les novateurs audacieux qui s'érigèrent en chefs de petites Églises innombrables et bizarres. Cela alla si loin que certains esprits, surexcités par ces querelles, ayant épuisé toutes les interprétations du dogme et des livres saints, et persuadés que toutes les sectes religieuses ne conduisent qu'à des variétés dans l'erreur, en vinrent à déclarer en plein parlement que le mieux était de ne croire ni au pape, ni à Luther, ni à Zwingle, que les sectaires en imposaient, qu'on n'avait avec eux que le choix des égarements, que l'inanité des opinions théologiques était prouvée par leur multitude, et que le Déisme pur était la seule religion rationnelle et nécessaire,

La comtesse de Salisbury fut accusée de complicité avec son fils le cardinal Polus, *soupçonné* d'avoir fomenté une révolte dans le Yorkshire. Son grand âge, son innocence, le sang des Plantagenets et ses vertus ne purent la sauver.

Elle fut condamnée à la décapitation ; mais, arrivée au lieu désigné pour y subir sa peine, elle refusa de poser sa tête sur le billot et protesta, par un héroïsme d'un nouveau genre, contre une sentence inique.

Se déroband aux dernières exhortations de son confesseur, déjà dépouillée de sa robe de velours, les épaules et les bras nus, ses longs cheveux blancs flottant au vent, elle se mit à courir autour de l'échafaud, comme une folle échappée de son cabanon, défilant le bourreau, lui disant que s'il voulait sa tête, il n'avait qu'à la prendre.

Le bourreau, qui ne s'était jamais exercé à exécuter les gens à la course, resta un moment interdit. Il s'élança enfin à sa poursuite, en brandissant sa hache, au milieu des huées de la foule, et fut forcé de l'abattre par les plus horribles blessures.

Le sang de la comtesse de Salisbury à peine refroidi, Henri VIII versa celui de sa nouvelle épouse.

Un nommé Lascels se rendit un jour chez l'ar-

chevêque de Canterbury, et lui dit que son dévouement au roi lui faisait un devoir de révéler les déportements de la reine.

On ne sait ce qui poussa ce misérable. La seule hypothèse admissible est celle d'un fanatisme exalté, que révoltait la vue d'une compagne indigne du chef de la nouvelle Église.

Voilà Cranmer dans une perplexité fébrile, car il était aussi dangereux de se taire que de parler. Ce secret lui brûlait la poitrine comme un poison corrode le vase qui le contient.

Le lendemain, Lascels revient, amenant sa sœur pour confirmer sa déposition. Cette femme avait été autrefois au service de la vieille duchesse de Norfolk, et toute la vie de Catherine Howard lui était connue. Les confidences qu'elle avait faites étaient-elles des indiscretions involontaires, ou le résultat de cette haine qui, trop souvent, anime les serviteurs contre leurs maîtres? — On ne le sut jamais.

Lorsque son interrogatoire commença, la peur la prit. Elle affecta l'ignorance, et le primat, pour en tirer quelque chose, fut obligé de la sommer, sur la vie de son corps dans ce monde et le salut de son âme dans l'autre.

— Vous avez appartenu, lui dit-il, à la maison de la duchesse de Norfolk?

—Oui, monseigneur.

—Vous y avez connu la reine ?

—Je l'ai connue.

—Vous savez des choses qui intéressent l'honneur du roi, dites-les.

—Mais, monseigneur.....

La malheureuse tremblait de tous ses membres; ses lèvres étaient contractées et ses dents claquaient.

—Parle donc, s'écria le frère, tu vas faire croire que j'ai menti.

L'archevêque insista, et dit qu'il la ferait soumettre à la question, si elle continuait à se taire.

—Avant d'aller plus loin, dites-moi si vous avez contre la reine quelques griefs personnels.

—Aucun.

—Parlez donc sans haine et sans crainte. Soyez sincère. Les réticences et la dissimulation vous perdraient.

—Je ne sais, mon Dieu ! que ce qui est connu de tous les domestiques de madame la duchesse.

—C'est là précisément ce qu'il faut me dire, puisque je ne puis interroger aucun d'eux. Est-il à votre connaissance que la reine, avant son mariage, ait entretenu des relations avec quelques gentilshommes ?

Il y eut encore ici un long silence.

—Faudra-t-il que le bourreau vienne pour vous délier la langue ? exclama Cranmer.

—Tu me l'as dit, s'écria le frère furieux. Réponds donc. J'irai, moi-même, chercher Peters, monseigneur, si vous voulez : car notre sainte religion est en cause ici..... Au nom du Christ, il faut que vous sachiez tout.

—Oui, répondit-elle enfin, d'une voix à peine intelligible.

—Et avec qui ?

—O monseigneur, dit la femme suffoquée par les sanglots, ayez donc pitié de moi, je vous en supplie. Mais c'est une action infâme que vous exigez de moi. Comment voulez-vous que j'accuse la reine, qui a toujours été si bonne et si généreuse pour moi ? C'est un crime que Dieu ne me pardonnera jamais.

—Dieu ne punit que le mensonge.

—L'ingratitude aussi n'est-elle pas un crime ?

—La religion et la raison d'État dominent les sentiments particuliers.

—Nous autres pauvres gens emmaillottés de bure, et qui ne savons lire que dans nos consciences, nous ne comprenons pas bien tout cela. Les ministres de l'Évangile nous apprennent que la charité est la première vertu et la plus agréable à Dieu. M. le curé, à son dernier sermon, nous

a dit que Judas Iscariote fut le plus grand coupable qui ait souillé la terre, et que la corde qu'il se passa de ses mains autour du cou était bien méritée.

—Maintenant que vous avez fait un premier aveu, il faut prouver ce que vous avez avancé. Si votre affirmation de tout à l'heure n'est pas appuyée de preuves, un cachot vous attend, et votre tête roulera sous la hache pour avoir calomnié la reine..... Lascels, tu sais où demeure Peters?

—Oui, monseigneur, j'y cours.

—Attends une minute encore, je vais répéter ma question. Avec qui?

—Pardonnez-moi, Dieu puissant!..... avec Derham et Mannoc.

—Quels sont ces gens-là?

—Deux gentilshommes de madame la duchesse.

—Êtes-vous prête à répéter tout ce que vous venez de dire, sous la foi du serment, et la main sur l'Évangile?

—Hélas!..... oui.

—Maintenant retirez-vous, et ne faites part à personne de ce qui s'est passé ici.

Le soir même, l'archevêque, le chancelier et le comte de Hertford tinrent un conseil qui dura une partie de la nuit. Une enquête clandestinement

opérée par eux jeta une clarté incendiaire au milieu de ces ténèbres, et on convint que le primat écrirait au roi pour l'informer de ce qu'on n'osait pas lui dire.

Henri était si loin d'y croire qu'il fit, en présence de lord Russell, de sir Anthony Brown et de Wriothesely, une sortie violente contre les calomnieux.

La situation du primat devenait à chaque instant plus périlleuse; car une fois pris dans cet engrenage, il y serait broyé si sa lettre n'était pas suivie de preuves irrécusables. Cet homme n'était pas né méchant; mais, depuis que le premier divorce l'eut porté au pouvoir, la fatalité fit de lui, presque constamment, le pourvoyeur du bourreau, jusqu'au jour où lui-même en devint la proie.

Lascels répéta sa première déclaration au garde du petit sceau, et invoqua encore le témoignage de sa sœur. Celle-ci, épouvantée, s'était enfuie et cherchait à se cacher dans un village au fond du comté de Sussex. Le garde du petit sceau, ayant retrouvé sa trace, se rendit secrètement auprès d'elle et lui arracha des particularités qui levèrent tous les doutes.

Mannoc et Derham, immédiatement arrêtés, avouèrent tout.

. Les investigations s'étendant par la malignité, comme la flamme par la brise, on apprit que trois filles attachées à la reine étaient dans la confiance de ses amours. Catherine avait même présidé à des fêtes nocturnes pendant lesquelles ces femmes et leurs amants renouvelèrent les nuits de Néron burinées par Pétrone.

La malheureuse, interrogée, nia d'abord. Pressée de questions et menacée de la torture, elle avoua une partie de ses désordres, tout en persistant à soutenir que, depuis son mariage, elle n'avait commis aucun écart ; mais, au moment même où l'on commençait à être ébranlé par des affirmations faites avec l'accent de l'innocence, on lui confronta un certain Colepepper, surpris sortant de chez elle pendant la nuit.

Nous renonçons à peindre la stupeur du roi lorsqu'il connut ces détails. Il ne retint pas ses larmes.

La malice du chroniqueur est affriandée par la tentation de signaler le point auquel le mari trompé fut particulièrement sensible, et qui froissa l'amour-propre du voluptueux qui croyait n'ignorer aucun secret de l'art chanté par Ovide. La prétention dont il se piquait, et qu'il avait laissé percer avec assez peu de vergogne à propos d'Anne de Clèves s'était trouvée en défaut ; sa

sagacité recevait un démenti qui prêta beaucoup à rire à ceux qui en eurent le courage. La petite pièce mêla ses grelots à la mélopée de la grande.

La scène principale de cette tragi-comédie fut jouée par une députation des deux chambres qui, avec l'éloquente sensibilité de Scaramouche, psalmodia devant le roi une complainte sur son malheur. Elle espérait que son âme ne serait pas émue par un accident qui n'épargne pas les plus grands princes. César ne fut-il pas obligé de répudier Pompéia ? Sa gloire en souffrit-elle ?

La conclusion, plus sérieuse que l'exorde, demanda que tous ceux qui avaient trempé dans l'attentat fussent proscrits.

Le roi ayant adhéré à cette demande, un bill atteignit la reine, ses amants, tous ceux que l'on jugea coupables de non-révélation, entre autres lord William Howard, oncle de Catherine, la vieille duchesse de Norfolk, son aïeule, et la comtesse de Bridgewater.

Lady Rocheford avait prêté la main à ces indignités. Elle fut engloutie dans ce cataclysme.

La peine de la duchesse de Norfolk fut commuée en prison, ainsi que celle des moins compromis ; mais les principaux accusés n'obtinrent aucune miséricorde.

Les têtes de la reine, de lady Rocheford, de Co-

lepepper, Derham et Mannoc tombèrent à Tower-Hill.

Tous moururent comme ils avaient vécu, lâchement.

On s'occupa ensuite des moyens de mettre le roi et ses succeurs à l'abri d'une pareille calamité. La délibération sur le turbot est seule comparable à celle qui eut lieu à ce sujet.

Voici ce que fit le Parlement, avant Franklin, pour détourner la foudre :

Tout individu qui, ayant connaissance des infidélités de la reine, ne les révélerait pas aussitôt au roi, fut passible de mort, ainsi que la reine, ses complices et leurs confidents.

Un autre article envoyait à la mort toute jeune fille qui, ayant perdu sa virginité, oserait épouser le roi. Cette disposition devint le texte de commentaires scabreux.

On prétend qu'en Angleterre on n'abroge presque jamais les lois, afin de pouvoir puiser dans un arsenal législatif richement garni. Le statut de 1541 y subsiste peut-être encore.

Les mauvais plaisants dirent que Henri VIII, pour éviter un nouveau mécompte, ferait bien d'épouser une veuve. Il y pensait.

X

CATHERINE PARR

C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée,
La figure d'albâtre en ma maison cachée.
.....
Une fleur de beauté que sa bonté parfume,
D'une double nature, hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux.

V. HUGO.

La première accusation est repoussée, la
seconde effleure, la troisième blesse, la qua-
trième tue.

VOLTAIRE.

Henri VIII n'avait que cinquante-quatre ans lorsqu'il se trouva veuf de sa cinquième femme ; mais les passions lui avaient fait une vieillesse anticipée. Ses cheveux étaient blancs, des rides sillonnaient son front, et il était d'une obésité massive. Se roidissant contre l'âge, il offrait la vivante antithèse d'un corps alourdi par les infirmités et

de la prétention à une jeunesse qui ne finirait pas.

Dès qu'il eut mis Catherine Howard entre les mains de ses juges, il consulta la carte de l'Europe et l'arbre généalogique des principales familles anglaises, pour chercher une femme avec laquelle il pût faire une expérience plus heureuse que les autres, et savourer un fruit plus doux, après en avoir cueilli de si amers.

Lorsqu'il crut avoir trouvé, il fit appeler Cranmer et lui dit, avec le rayonnement de l'alchimiste qui aperçoit une parcelle d'or au fond de son creuset :

— Monsieur l'archevêque, je vous annonce mon mariage.

— Ah ! fit le prélat étonné, daignez me permettre, sire, de m'associer à la joie de Votre Majesté.

— J'ai enfin rencontré une femme telle que je la désirais, vertueuse comme Catherine d'Aragon, belle comme Jeanne Seymour, savante comme Érasme, pénétrée des plus saines idées en matière de foi et connaissant la théologie.....

— Comme Votre Majesté, dit Cranmer en achevant la phrase commencée par le roi qui goûta la flatterie. Et puisque vous m'avez fait l'honneur insigne de cette confiance, oserai-je vous demander le nom de la princesse qui sera notre reine ?

— Elle n'est pas d'extraction princière. Vous la connaissez et vous l'avez vue souvent. Dernièrement, je l'ai entendue causer avec vous, et l'instruction solide, la supériorité d'esprit, la mesure parfaite qu'elle a déployées dans cette conversation m'ont convaincu de son mérite.

— Je ne connais, sire, parmi les dames de votre cour, que lady Latimer qui possède les rares qualités que vous venez d'énumérer.

— C'est elle, en effet.

— Le choix de Votre Majesté est excellent. C'est un trésor de vertu, de science, de sagesse et de grâce.

— Rendez-vous à la Tour, et faites préparer la chambre qui reçoit les reines la veille de leur couronnement, car je veux que la cérémonie ait lieu sans retard.

Catherine Parr sortait d'une famille qui avait embrassé la Réforme. Elle était veuve de lord Latimer, proche parent de cet évêque de Worcester qui, plus tard (en 1533), fut condamné au feu et qui, sur le bûcher, dit à un de ses compagnons en le voyant pâlir : « Montre-toi homme, Ridley, nous allumerons aujourd'hui une lumière qui ne s'éteindra jamais. »

Henri, dans une des épreuves que lui ménageaient la décroissance de ses forces et les maux

précurseurs du jour fatal qui s'approchait à grands pas, apprécia la dernière compagne de sa vie. Ayant été forcé de s'aliter pour soigner un ulcère qui lui rongea la jambe, il vit la reine constamment à son chevet. Son humeur et ses souffrances s'adoucirent sous le triple dictame des soins, de l'esprit et de l'érudition théologique.

Mais sa susceptibilité était devenue si irritable que, dans une visite à Oxford, il fit fouetter un professeur et des élèves qui s'obstinaient à prononcer le grec autrement que lui. Quant aux questions de théologie, l'exemple suivant fera connaître les arguments auxquels il recourait, lorsque la discussion prenait une tournure blâmable à ses yeux.

Un nommé Lambert, maître d'école à Londres, emprisonné pour des opinions mal sonnantes, relâché ensuite sans que cette leçon l'eût corrigé, continuait une propagande contre le principe de la *présence réelle*. Dénoncé par le docteur Taylor, il comparut devant Cranmer et Hugh Latimer, auxquels il résista, et dit qu'il en appelait au roi.

Henri, jaloux de briller dans une joute de rhéteurs, accepta le cartel. Un amphithéâtre pour plusieurs centaines de spectateurs fut dressé dans Westminster-Hall, et on annonça le jour de ce tournoi, où la parole remplacerait la lance.

A l'heure dite, le monarque, couvert des insignes de la royauté, s'assied sur un trône qui domine l'assemblée. A sa droite et un peu au-dessous de lui se placent les évêques, à sa gauche les lords. Derrière les prélats se rangent les membres du clergé, de la magistrature et du barreau ; derrière les pairs, la noblesse et l'élite de la population de Londres. Le fond de la salle est rempli par des groupes de curieux appartenant à toutes les classes. On introduit le maître d'école.

L'évêque de Chicester ouvre la séance et, dans une longue homélie, explique l'objet et le but de la convocation. Il a l'ampleur théâtrale, la verbo-
sité d'apparat qui conviennent à la circonstance, et fait alternativement couler les flots de miel et scintiller le clinquant oratoire. La couronne reçoit son tribut accoutumé d'éloges, et la harangue se termine par une sommation à Lambert d'exposer ses idées.

Le modeste pédagogue s'en tire avec une habileté surprenante, pour un homme qui jusqu'alors n'a manié que la férule. Sa parole chaleureuse et convaincue soude la chaîne de ses raisonnements. Des juges moins prévenus auraient admis sa bonne foi comme une excuse de ses erreurs.

Cranmer essaye de le réfuter, mais sa verve ha-

bituelle lui fait défaut. Sa phraséologie flasque rase le sol, et grandit son adversaire.

Le roi, auquel le silence pèse, croit le moment venu de prendre la parole. Il n'est pas là pour rester spectateur oisif du jeu des autres. Depuis une heure il ronge son frein, indigné de ce qu'il a entendu, choqué d'une bienveillance qui est pour lui une satire, impatient d'être applaudi.

Il se lève.

Sans se prononcer sur la justesse ou la fausseté des raisons par lesquelles il attaque ou soutient les points en litige, on est obligé de reconnaître le mérite de son discours, mûri par le travail, débité avec une diction claire et un aplomb magistral. Les saintes Écritures, les pères de l'Église, les décisions des conciles, les gloses des docteurs lui fournissent une avalanche torrentueuse de maximes, de déductions et de preuves qui surprennent, persuadent et subjuguent. L'autorité du rang, les menaces qui se lisent dans les yeux achèvent l'œuvre de l'éloquence, et il termine sa péroraison en demandant à son antagoniste quelle est son opinion sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Lambert réplique; mais l'étonnement, la fatigue, la situation insolite, les murmures, les applaudissements accordés à ses adversaires l'intimi-

dent et le déconcertent. Sa parole s'embarrasse, il se trouble, balbutie, et la faiblesse de son argumentation consomme sa défaite.

Cranmer s'élance sur lui, dès qu'il le voit chanceler et prend sa revanche de son premier échec. Sur ses traces, Gardiner, Tonsal, Stokesley se précipitent. Vingt autres se ruent contre le vaincu qu'ils accablent, tous à la fois, sans pitié. Dans cet éréthisme de lâcheté, il n'est pas un cuistre, comme le dit Jean-Jacques à monseigneur de Beaumont, qui ne cherche la gloire de lui porter le dernier coup de pied.

— Enfin, s'écrie le roi, veux-tu vivre ou mourir ?

Sous la pointe acérée de cet argument de canibale, l'athlète se redresse de toute la hauteur de son corps et de sa fierté, et se transforme en martyr. Mesurant le roi avec le regard calme de l'homme que la foi dans une idée a investi de l'apostolat, il répond : « Disposez de mon corps ; quant à mon âme, elle est hors d'atteinte. »

— Eh bien ! misérable hérétique, tu mourras donc !

Un frisson d'horreur parcourut l'assemblée.

Pour punir le double crime d'hérésie et de lèse-majesté, on voulut que ce grand coupable, suivant l'expression de Caligula, *se sentît mourir* ¹,

1. SUÉTONE, *Vie de Caligula*.

et on expérimenta sur lui la mesure de douleur que l'homme peut endurer. Le feu, dirigé de manière que les jambes et les cuisses fussent lentement calcinées jusqu'au tronc conservé intact, respectait, non le siège de la vie, mais le dernier refuge de la souffrance. L'agonie, prolongée avec l'art que mériterait une existence heureuse, retardait le divorce de l'âme et du corps. Les bourreaux, dont les bras pendaient inertes, comprenaient, pour la première fois de leur vie, qu'on pût s'attendrir, manquant du courage nécessaire pour continuer les tortures, et n'osant les abréger de peur de contrevenir aux ordres des juges.

Les gardes ne purent supporter les cris du patient et la vue de convulsions qu'ils croyaient réservées aux damnés. La pitié ayant vaincu le devoir, ils soulevèrent avec leurs hallebardes le tronc mutilé et le jetèrent au milieu des flammes dont le supplicé bénit la clémence, et qu'il appelait pour lui ouvrir le ciel.

Où s'arrêteraient ces fureurs ? Qui pouvait être sûr de s'y soustraire, même une épouse, si aimée, si respectable et si respectée qu'elle fût ?

Catherine apportait dans toute sa conduite une telle circonspection, et entourait de soins si assidus son mari que minait un mal hideux,

qu'elle se croyait inviolable. Elle se trompait.

Les instincts destructeurs de Henri VIII, on l'a vu, étaient particulièrement avivés par le sang vermeil de la jeunesse et de la beauté. Un femme qui joignait à ces avantages un renom chaste, Anne Askew, cédant à la manie du temps, avait émis, au sujet de la *présence réelle*, dans des conversations que l'on dénatura, et dans quelques lettres surprises par des mains ennemies, des doctrines suspectes. L'imprévoyance de l'âge et du sexe, et toutes les causes qui militaient en sa faveur ne servirent qu'à causer une irritation d'autant plus vive qu'on la savait liée avec plusieurs dames de la cour, et très-aimée de la reine.

On la mit en prison, et Wriothsely l'interrogea. Cet inquisiteur retors n'ayant pu lui arracher les noms de ses complices (les complices d'une folle de vingt ans et une faute pareille!), on la soumit à la question. Le tourmenteur ayant reçu l'ordre d'imprimer une nouvelle secousse au tourniquet, et, par son refus d'obéissance enseignant l'humanité au chancelier, celui-ci, fanatisé par le zèle, serra si violemment la vis de la machine qu'on crut la malheureuse écartelée. La dislocation de ses membres ne lui permettant plus de se tenir debout, on la porta au bûcher sur une litière. Un prêtre, un gentilhomme et un tailleur

(on lui trouva des complices) suivirent son sort. Lorsqu'ils furent rivés au poteau, on leur offrit leur grâce en échange d'une rétractation. Mais la douleur, le frémissement admiratif de la foule et le délire de la foi leur ayant fait entrevoir dans le ciel la couronne du martyr, ils refusèrent et, pendant qu'on allumait le feu, se soutinrent par des chants et des exhortations mutuelles.

La reine ayant intercédé pour son amie, cet acte bien naturel d'humanité fut travesti en acquiescement aux hérésiarques. Gardiner et Wriothsesely développèrent le levain d'animosité existant dans l'esprit de leur maître, et parvinrent à l'aigrir sans que la noble femme s'en doutât. Ils insinuèrent que les principes orthodoxes étaient compromis, et le roi, toujours impétueux, ordonna de dresser un acte d'accusation.

— Je ne souffrirai jamais, et que cela soit un enseignement pour tous, dit-il à cette occasion, aucune attaque contre l'orthodoxie. Les têtes que leur élévation affranchit de tout joug humain doivent s'incliner volontairement sous celui de la foi, si elles ne veulent pas que la rigueur les courbe. L'adhésion manifestée par la reine est, à mes yeux, un acte de félonie; je veux qu'elle soit traduite devant le Parlement. — Vous entendez, Wriothsesely.

Le chancelier avait la main prompt pour un mauvais coup. Il passa la nuit à élucubrer son réquisitoire, et l'aube naissante le trouva achevant cette œuvre de ténèbres. Vers midi, le couple royal se promenait dans le parc réservé, lorsque Wriothsesely parut avec quarante archers pour arrêter la reine.

Or, voici ce qui s'était passé depuis la veille.

Catherine avait été prévenue du complot. Après avoir mûrement réfléchi, sans oser néanmoins consulter personne, car, dans cette cour, il fallait se défier de son ombre, elle s'était rendue auprès de son époux, en s'armant de l'apparence d'une complète sécurité, portant sur son frais et limpide visage ses grâces sévères. Avec cette sollicitude qui est une des formes les plus captieuses des blandices féminines, elle s'informa de l'état de sa santé, du succès des moyens employés pour la rétablir, loua les médecins, exagéra l'efficacité des remèdes et le flatta de la guérison prochaine qu'assuraient les inépuisables ressources de sa vitalité et de son courage. Différents sujets vinrent ensuite; elle y mit tout son esprit et sa plus chaloyante parole; mais ces escarmouches de causerie, prolongées à dessein, n'avaient d'autre but que d'amener le roi à aborder, le premier, les questions sérieuses. Elle était sûre qu'il

y viendrait. Il n'y manqua pas et, cédant à ses préoccupations incessantes, il fit une longue tirade théologique entremêlée d'allusions au procès de Anne Askew, déplora l'appui que les idées de cette femme trouvaient chez des personnes du rang le plus élevé, s'étendit sur le péril des liaisons avec les sup pôts de l'hérésie, et, interpellant directement la reine, lui demanda ce qu'elle pensait de la *présence réelle*, ajoutant qu'il était bien aise, puisque le sujet se présentait, d'en causer sérieusement avec elle.

Le lion tombait dans le piège de la colombe.

Alors, humble et modeste, toute pénétrée du sentiment de son inexpérience, et de respect pour le roi, le guide le plus sûr en toutes choses, elle protesta que son étude constante était de conformer ses vues et ses opinions à celles d'un époux qui, par son génie et son savoir, était le phare de la foi. Jamais elle n'avait élevé le moindre doute sur son infailibilité, et les légères controverses provoquées par elle trouvaient leur excuse dans le désir d'amener, par un innocent artifice, les dissertations lumineuses qui la confirmaient dans son admiration pour lui et dans les principes de leur croyance commune. « Quant à moi, ajouta-t-elle, je n'ai jamais compris la lutte audacieuse de la reine de Saba contre Salomon, ni la prétention à

la virilité de Thalestris et de ses amazones, ni Sapho profanant la langue des poètes, ni Clémence Isaure oubliant la modestie de son sexe et distribuant publiquement aux adeptes de la *gaie science* la violette, l'églangine, le souci et l'amarante d'or ou d'argent. Le sort qui m'aurait tentée, si je n'en avais un supérieur à tous les autres, est celui de la matrone romaine qui fuit l'éclat, à laquelle suffit le bonheur obscur du gynécée, qui n'a d'autres joies que celles que son époux lui permet, qui est fière de ses succès, s'enorgueillit de sa gloire, et remercie Dieu quand le reflet en vient jusqu'à elle. »

— Par sainte Marie ! Catherine, mon doux cœur, s'écria le roi ravi, en l'embrassant cordialement, vous parlez d'or. Vos belles épaules porteraient la robe de Cambridge aussi bien que le manteau royal. Je suis heureux de vous voir des idées si conformes aux miennes ; vous pouvez compter, plus que jamais, sur ma protection et sur ma tendresse.

L'entretien en était précisément là lorsque Wriothsesely fit sa malencontreuse apparition.

Jugez s'il fut atterré lorsque Henri se précipita sur lui comme un taureau qui a un fer de lance dans le flanc, ajoutant à son nom de baptême les appellations de *scélérat*, de *fou*, de *bête*, etc.... le

chassa comme un laquais et lui défendit de paraître jamais devant lui.

Le pauvre hère s'enfuit, titubant comme un lansquenet plein de gin, voyant toutes les étoiles du firmament exécuter une danse flamboyante, ayant dans les oreilles toutes les cloches de Londres carillonnant pour l'office des morts.

On fit diversion aux disputes théologiques par un procès qui jeta la terreur dans la haute noblesse et mit l'Angleterre en émoi.

Le duc de Norfolk était un personnage considérable. Il descendait de l'antique maison de Mowbray dont la tige se croisait avec celle des Tudors; sa femme, fille du duc de Buckingham, tenait aux Plantagenets; ses deux nièces avaient été reines, et sa fille était mariée au duc de Richmond, fils naturel du roi. Dans toute l'aristocratie, il n'y avait pas d'origine et d'alliances plus illustres. On lui avait attribué l'honneur de la journée de Flowdden. A Guinegatte, sa lance rencontra celle de la Trémoille et de Créqui. Étant lord-lieutenant d'Irlande, il culbuta l'insurrection formidable de O'Neale. Ses admirateurs vantaient son débarquement en Bretagne, sa conquête de la Picardie, l'alarme répandue par son armée jusque dans Paris, sa belle retraite devant le duc de Vendôme dont les forces très-supérieures ne purent

l'entamer, et ses marches savantes inscrites dans les annales de la stratégie. Les plus grandes charges de la couronne lui avaient été successivement dévolues et les possessions territoriales s'étaient accumulées dans ses mains par suite d'héritages et de faveurs de cour. Il avait encore ces dons du hasard, un front vaste, une stature élevée et ces formes extérieures qui désignent à la multitude ceux qui sont nés pour commander.

A cette époque, on citait plus d'un exemple de grands vassaux qui bravaient les rois, et Henri VIII, désespérant de voir grandir son fils, s'effrayait de l'appât offert à quelques seigneurs trop puissants par les troubles inséparables d'une minorité. En ce qui concerne personnellement le duc, on doit dire aussi que son adhésion au dogme anglican passait pour plus apparente que réelle.

Ses partisans, intéressés à donner le change sur ses convictions, rappelaient sa victoire sur les catholiques en 1537, et la mort de soixante-dix d'entre eux tués par son ordre, sans procès; mais l'opinion publique, dont les erreurs sont rares, soutenait que cet exploit sanguinaire était l'acte de son ambition, non de sa foi. Chez les hommes maîtres d'eux-mêmes, qui ont la force et la volonté d'en imposer, les excès sont souvent l'indice d'un penchant contraire. Peut-être aussi laissait-il

à dessein percer ses vues et se préparait-il, comme son petit-fils sous Elisabeth, à risquer les grandes témérités ? Les esprits clairvoyants le regardaient comme le drapeau du parti catholique ; en cela, l'avenir justifia ces prévisions, car, quelques années plus tard, il fut un des instigateurs du mariage de la reine Marie avec Philippe II, comprima plusieurs mouvements réformistes, entre autres celui de Thomas Wyatt, persécuta les protestants et mit son épée, sa parole et son influence au service de Rome.

Ces griefs personnels n'étaient pas les seuls.

Le duc avait un fils, le comte de Surrey. Nul ne maniait un cheval mieux que lui, et il excellait dans tous les exercices militaires. Également instruit dans la guerre et dans la politique, aussi courtois que brave, il cultivait les arts et y rencontrait peu d'émules qu'il ne surpassât. Poussant à l'excès la galanterie romanesque, il offrait de soutenir, par ses chants dans les cours d'amour, par sa lance dans les tournois, la supériorité des charmes d'une maîtresse inconnue, dont les couleurs paraient son pennon. Ce jeune présomptueux prenait possession de la vie en homme qui défie les obstacles ; trop loin du trône pour pouvoir y prétendre sans crime, trop près pour n'être pas tenté.

Ses relations avec le cardinal Polus furent incriminées. Son indifférence pour toutes les femmes, hors une seule dont il taisait le nom aussi soigneusement que ses ennemis le proclamaient, et les armes d'Édouard le Confesseur, écartelées sur son écusson, laissaient croire qu'une princesse était la dame de ses pensées, la fille aînée du roi peut-être ? disaient à voix basse ses amis, et très-hautement ceux qui voulaient sa perte.

La tentative un moment heureuse qui fut faite, à la mort d'Édouard VI, en faveur de Jane Gray, devait justifier un jour ces appréhensions ; car si la dynastie de Tudors faillit succomber devant une jeune femme de seize ans, qui peut dire les dangers que lui eût suscités la gloire du vieux Norfolk, ou la popularité de son fils ? Il y avait dans tout cela des motifs suffisants pour une disgrâce, mais le roi ne connaissait la modération ni dans l'amour ni dans la haine. Dès qu'il eut mesuré la grandeur de cette maison, il résolut de l'anéantir.

Le père et le fils furent brusquement saisis, enfermés à la Tour et dépouillés de leurs dignités, sous le double grief de papisme et de hante trahison.

La chambre des communes, constituée en cour judiciaire, était également disposée à rendre des

arrêts et des services. Elle ne perdait pas son temps à peser les témoignages, les preuves et le degré de culpabilité, dans les causes que la couronne lui déférait. Elle s'immola elle-même complaisamment dans la personne de Surrey que le titre de député traduisit à sa barre. Le roi, en apprenant la sentence de mort, fit ironiquement cette allusion à une croyance des anciens temps consacrée par un vieil adage: *Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes.*

Le père comparut devant la chambre haute à laquelle il appartenait. La duchesse sa propre épouse et Elisabeth Holland sa maîtresse le trahirent, et se vengèrent par la délation, l'une, de son abandon, l'autre, de son déshonneur. Les lords, malgré les injonctions pressantes venues de White-Hall, traînèrent le procès en longueur, soit nécessité d'observer les formes juridiques, soit répugnance à sévir, soit conscience que le coup porté par leurs propres mains enlèverait à la pairie son prestige et à leurs personnes toute sécurité pour l'avenir, probablement par toutes ces raisons réunies. Le roi, irrité de ces lenteurs, prescrivit de remettre l'accusé aux Communes qui n'hésiteraient certainement pas à joindre la tête du père à celle du fils.

Norfolk essaya de fléchir son souverain par une

lettre dans laquelle il rappelait ses services, qui étaient une des causes de sa disgrâce, et sa parenté, que cimentait le sang répandu plutôt que celui des alliances : il invoquait là des liens d'un sinistre augure. Aussi cette supplique resta-t-elle sans réponse. Il en écrivit une autre dans laquelle, cédant à un conseil perfide, il fit des aveux. Le monarque, loin d'être désarmé par cette imprudence que produisait la crainte plus que le remords, envoya la missive aux jurés qui, ne pouvant plus mettre en doute la culpabilité, rendirent un verdict affirmatif.

Henri VIII, pendant ce procès, se débattait lui-même sous la main du juge qui sonde les reins et les cœurs, et qui cite à son tribunal les rois découronnés. L'approche de la mort, qui ordinairement adoucit les hommes, le rendait au contraire plus cruel. Ce moribond, moins sensible aux douleurs qui le clouaient sur son lit qu'à sa vengeance, loin de se recueillir avant d'entrer dans l'éternité, ne regrettait de la vie que le pouvoir de faire le mal. Le verdict des Communes ranima son visage cadavérique, et il prescrivit de procéder sans délai aux préparatifs de l'exécution qu'il fixa au lendemain. Ce fut le dernier usage qu'il fit du pouvoir et de la parole. Son agonie heureusement commença presque aussitôt ; le duc fut sauvé, mais

n'en resta pas moins en prison pendant tout le règne d'Édouard VI.

Revenons à la reine, qu'une autre épreuve attendait.

On n'a pas oublié le sort qui fut fait à Anne de Clèves après sa répudiation. Depuis cette époque, elle vivait oubliée du monde, et il était facile de compter les visites désintéressées qu'elle recevait. Tout à coup, elle quitta sa retraite, et revendiqua son rang après les princesses Mary et Elisabeth. Une ombre sortant des caveaux de Westminster n'eût pas produit plus de surprise que cette espèce de résurrection. L'étonnement redoubla lorsqu'on vit le roi, après les égards de pure convenance, en venir à des soins chaque jour plus attentifs et plus assidus. Quel champ ouvert aux conjectures, quel débordement d'espérances et de craintes à cette attitude imprévue ! Dans l'entraînement de ces expansives inconséquences, que sa décrépitude ne dominait pas plus que sa jeunesse, il se reprochait son premier jugement. « Le tableau d'Holbein la flattait bien moins qu'il l'avait cru jadis, et il regrettait d'avoir voulu lacérer cette toile précieuse. Elle savait aujourd'hui l'anglais à merveille, et le prononçait sans aucune discordance étrangère. Son esprit, en se développant sous une culture habile, avait dissipé l'épaisseur germani-

que. Dans ses entretiens sur la théologie, elle déployait des connaissances solides et un discernement ferme. Enfin, sa résignation inspirait l'estime. »

Anne n'était pas insensible à ce retour inespéré; le bonheur aiguillonnait son esprit et rehaussait ses charmes.

La prudente Catherine fut assez longtemps sans s'apercevoir de cette rivalité. Le premier éveil lui en fut donné par une conversation dont elle saisit quelques bribes, et par le mot de *reine*, prononcé à plusieurs reprises assez distinctement pour qu'elle l'entendît. La curiosité l'ayant poussée à savoir pourquoi il avait été question d'elle si souvent, le chancelier fut obligé de lui répondre que c'était de la reine Anne qu'il s'agissait. Le roi, en effet, s'habitua à dire simplement *la reine*, pour désigner Anne ou Catherine, laissant à la sagacité de son interlocuteur le soin de distinguer celle dont il voulait parler, ce qui mettait souvent dans un singulier embarras celui auquel il faisait l'honneur d'adresser la parole.

Ce fut un spectacle curieux que celui de ces deux femmes devenant coquettes à un âge où les autres cessent de l'être, se demandant, pour la première fois de leur vie, à trente ans, si elles étaient belles, se consumant en efforts, celle-ci

pour conserver un pouvoir disputé, celle-là pour le reconquérir ; croyant leurs prétentions justifiées, l'une par sa couronne, l'autre par celle qui lui avait été ravie, et tout aussi étonnées des sensations multiples qui se révélaient en elles que la statue de Pygmalion sous le soufflé de l'amour.

Pour le sultan blasé, quelle joie de déchirer en même temps deux cœurs, de les enivrer et de les contrister ensuite. Comme il sentait la vie lui revenir, quand il arrachait ses lèvres mourantes à la coupe sainte du mariage et qu'il se laissait aller à la dérive des plaisirs illicites.

Pour les courtisans, quelle perplexité ! Comment deviner les caprices du prince ? Quels miracles d'équilibre à exécuter sur ce sol miné par des tremblements souterrains !

Autour du lit de mort se pressaient les médecins dont la science aux abois faisait appel à l'empirisme et aux sortilèges, deux reines craintives et jalouses, d'autres femmes que désolait l'espoir perdu d'une domination future, les courtisans briguant un dernier sourire, les ministres parlant des affaires d'État, les fanatiques sollicitant des rigueurs, les intrigants de haute et de basse volée, les prélats gémissant de voir que le repentir ne venait pas et, sans doute, ne toucherait jamais cette âme endurcie ; tous flattant encore, et aucun

n osant avertir le mourant de sa fin prochaine, attendu qu'une loi récente assimilait au crime de lèse-majesté la prédiction de la mort du souverain, tous intimidés par ce statut renouvelé de Néron, comme un général de Carthage par la croix.

Tels furent les derniers incidents de ce drame, dont les péripéties impures, sanglantes et funèbres se déroulèrent pendant quarante années, avant de lasser la justice divine.

XI

NÉRON ET HENRI VIII

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire !
Il doit lancer parfois la foudre comme un Dieu.

V. HUGO.

On a comparé Henri VIII à Néron.

Ces deux comtempleurs des hommes, pétris du même limon, présentent des analogies nombreuses: noblesse de race, dons extérieurs, éclat de l'intelligence, amour des arts, passions sans frein, instincts pervers, despotisme, cruauté.

Les malheurs de Catherine d'Aragon rappellent ceux d'Octavie. Ne retrouve-t-on pas dans Anne Boleyn Poppée, dans Catherine Howard Actée, dans Wolsey Pallas, dans Norfolk Corbulon, dans Bryan Pâris et Tigellinus?

Poppée fait éclater sa joie à la mort d'Octavie, Anne à celle de Catherine.

Néron fait ouvrir les veines à une de ses femmes, et tue l'autre d'un coup de pied. Henri en envoie deux à l'échafaud.

Néron immole les chrétiens; Henri l'imité.

Quelle différence y a-t-il entre les ravages commis dans les provinces par les procureurs, et la spoliation des couvents?

Ici et là, les plus hautes têtes tombent. A Rome, Mella, Cerialis, Crispinus, Vestinus, Lateranus, Pison, Thraséas; à Londres, Dudley, Thomas Morus, Fisher, Cromwell, la comtesse de Salisbury, Surrey. Les victimes obscures ne peuvent se compter.

Sous Néron, on tue ceux qui s'endorment au théâtre pendant qu'il chante: Sénèque, Lucain et Pétrone périssent parce que leur gloire offusque celle du prince. — Henri, par la même jalousie, fait fouetter les professeurs d'Oxford, livre au bourreau Lambert et Anne Askew.

L'empereur extorque les richesses de Pallas, le roi celles de Wolsey.

L'un et l'autre étalent leurs désordres.

Epicharis et Anne Askew sont portées au supplice dans une litière, leurs membres ayant été disloqués par la torture. Si elles n'ont pas la même vertu, elles montrent le même héroïsme.

Aux deux époques, les pouvoirs publics rivalisent de bassesse cruelle.

Le sénat applaudit l'empereur au Cirque, et lui décerne le prix de l'éloquence, de la poésie et du chant. Les lords et le Parlement ne font-ils pas une chose pareille dans l'amphithéâtre où l'on traîne Lambert, et ne comparent-ils pas le roi à Hercule, à Achille, à Salomon?

Est-ce un historien de Rome ou de Londres qui a écrit ces lignes? « A cette occasion, des offrandes
« furent décernées dans tous les temples; ce que
« je rapporte exprès, afin qu'en lisant l'histoire de
« ces temps dans mon ouvrage, ou dans d'autres
« écrits, on sache d'avance que tous les assassinats
« commandés par le prince furent suivis d'autant
« d'actions de grâces rendues aux dieux, et qu'a-
« lors, ce qui jadis annonçait nos prospérités,
« devint la marque infaillible des malheurs pu-
« blics. Je rapporterai quelques sénatus-consultes où l'on sut atteindre les limites extrêmes de
« l'adulation, en lui donnant une forme nouvelle¹. »

Sous les deux règnes, les délateurs florissent. Quinctianus et Sénécion accusent Gallus et Polion, leurs amis, d'un complot contre l'empereur.

1. Tacite, *Annales*, liv. XIV, LXIV.

Anicetus accuse Octavie d'adultère avec lui-même. Lucain (l'auteur de la *Pharsale*) dénonce Atilia, sa mère. Lady Rocheford accuse son mari d'inceste avec sa sœur ; le duc de Norfolk témoigne contre sa nièce, et la condamne ; la duchesse de Norfolk dépose contre son mari, Elisabeth Holland contre son amant.

A Rome et à Londres, on voit des malheureux, au moment de mourir, flatter encore le prince, afin que sa vengeance épargne leurs proches ; Sénèque, Pison, Wolsey et Cromwell en donnent l'exemple. Cette extrémité n'est-elle pas le comble du malheur ? Que dire de celui qui l'impose ?

Quand la plèbe romaine, après une tuerie de gladiateurs, se ruait dans les jardins où elle se disputait quelques bribes des dépouilles du monde, aux lueurs de torches humaines, et qu'elle criait : Vive César ! l'empereur se croyait dieu. — Le roi, lorsqu'il distribuait les richesses des couvents spoliés, et qu'il entendait les lords et le Parlement célébrer toutes les vertus qu'il n'avait pas, disait que son peuple le chérissait.

Hautains avec les grands, tous deux s'humanisent avec les petits, et parfois bouffonnent.

Enfin, la folle vanité de se croire de grands artistes les gonflait tous deux. L'exclamation de Néron mourant : *Qualis artifex pereo !* était aussi

dans le cœur de Henri VIII, lorsqu'il rendit son âme à Dieu..... ou à l'enfer.

L'empoisonnement de Britannicus, l'inceste avec Agrippine, son meurtre et la profanation de son cadavre, et enfin le monstrueux mariage avec Pythagore assurent à Néron la palme.

MARY

Dans cette énumération fastidieuse d'ordres tyranniques, de trahisons, de perfidies, de supplices injustes, d'événements qui tous ont une fin pareille, il me faut lutter sans cesse contre les dégoûts de l'uniformité.

TACITE.

L'espèce humaine paraît détestable pendant les persécutions religieuses; il est bon d'en conserver seulement quelques exemples pour instruire la postérité.

HUME.

I

Après la mort de Henri VIII, la couronne fut dévolue à son fils, Édouard VI, qui entra à peine dans sa dixième année.

Le feu roi avait prescrit que le pouvoir serait exercé, jusqu'à la majorité de son successeur, fixée à dix-huit ans, par seize exécuteurs testamentaires

auxquels était adjoint un conseil de douze membres choisis dans la noblesse. Mais les princes qui ont imposé une obéissance servile sont ceux dont les dernières volontés provoquent surtout une transgression prompte et énergique, car on aime à se venger du joug qu'on a subi. — Le lion mort est insulté par les animaux qui ont senti ses griffes. — Les hommes que Dieu suscite pour ses desseins oublient, au bruit des acclamations, qu'ils sont moins un objet d'amour que de curiosité. — Henri VIII entendit souvent le mot du courtisan de Cromwell : « Quelle foule pour voir le triomphe de Votre Seigneurie ! » Il aurait pu répondre avec plus de raison encore que le Protecteur : « Il y en aurait bien davantage pour me voir pendre. »

Le gouvernement oligarchique ne fut constitué que pour tomber. On se rappelle que les conseils créés sous la régence du duc d'Orléans eurent le même sort ; tant il est vrai qu'il y a des institutions politiques dont le vice est partout et toujours le même, malgré la diversité des pays et des temps.

Il y avait un maître désigné par la naissance, l'ambition et surtout la crainte générale : c'était le comte de Hertford, frère de la reine Jeanne Seymour et oncle maternel du roi. Il n'eut pas

de peine à dissoudre l'oligarchie, reçut le titre honorifique de duc de Sommerset qui satisfit sa vanité, celui de Protecteur qui lui donna le pouvoir, et de fait régna. La confiance inspirée par ses promesses dura peu. Un seul de ses actes suffira pour le juger. Il fit décapiter son frère, lord Seymour, qui lui portait ombrage ; mais ce nouveau Caïn, abattu par une révolution de palais semblable à celle qui l'avait élevé, porta bientôt lui-même sur l'échafaud sa tête fratricide.

La main débile du roi enfant, dont les historiens louent la douceur, ne s'exerça guère qu'à signer des arrêts de mort contre les catholiques et ses deux oncles. Son cœur déjà si dur était même fermé à l'affection fraternelle, et il déclara ses sœurs inhabiles à lui succéder, l'aînée à cause de la religion qu'elle professait, la cadette comme illégitime. Les désordres du père avaient semé dans le cœur des enfants les haines d'Étéocle et de Polynice.

Dieu ne donna pas au jeune tigre le temps de grandir, et, en 1553, le trône se trouva de nouveau vacant.

II

Trois jours après la mort d'Édouard VI, une scène qui mérite d'être racontée se passait à Sion-House, dans l'un des faubourgs de Londres. Cette antique résidence féodale avait été transformée, par ses nouveaux possesseurs, en un asile consacré à l'étude et aux joies de famille. Un parc, avec ses pelouses, ses réduits festonnés de lierre, de chèvrefeuille, de clématite et de lilas aux grappes tubuleuses, ses eaux, ses fleurs, ses massifs où l'ombre avait cent ans, complétait cette oasis et la rendait inaccessible aux bruits de la ville.

Dans une vaste pièce encombrée de tableaux, de gravures, de manuscrits, d'instruments scientifiques et de livres, un vieillard et une toute jeune femme s'entretenaient des sujets les plus sérieux et les plus attrayants qui puissent occuper l'intelligence humaine. Un échange de nobles pensées se faisait entre la tête blanche qui finissait le voyage de la vie et la tête blonde qui le commençait.

—J'attendais votre retour, mon cher docteur,

disait la jeune femme, avec une impatience qui a redoublé l'affection que je vous porte depuis que j'existe. J'ai reçu de vous le goût de l'étude et la vie de l'esprit. Je puis, grâce à vous, changeant les lois du temps et de l'espace, vivre dans un commerce intime avec les philosophes, les historiens, les orateurs et les poètes de la Grèce et de Rome. Vous m'avez initiée à la langue du divin Homère et à celle de Virgile. Je vous dois ce bienfait de m'attacher chaque jour davantage à la contemplation de tout ce qui est beau, grand, immatériel et vrai. Un poète a dit avec raison que les monuments du génie sont plus durables que l'airain. La colonne Trajane et l'arc de Septime Sévère tombent en ruine, tandis que l'aveugle de Chios, Aristote, Platon, Thucydide, Cicéron, Horace et Tacite, vivent encore, vainqueurs du temps, ainsi que tous ceux qui ont excellé dans la sagesse et dans l'éloquence. Mes vœux vous ont accompagné en Italie. Êtes-vous heureux d'avoir pu faire ce pèlerinage à la terre classique des arts, *alma parens* ! Nous irons bientôt aussi, n'est-ce pas, Guilford ? (En prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers un jeune homme beau comme elle, vêtu d'un élégant costume de chasse, et dont les regards se noyèrent dans les siens.)

— Nous irons un jour, mon ange chéri ; mais

pouvons-nous exécuter un pareil projet lorsque votre santé réclame tant de ménagements et de soins ? répondit le jeune homme, en faisant à certaines espérances, non sans quelque embarras, une allusion qui nuança d'un léger incarnat les joues de la gracieuse personne qui reçut cette réponse.

—Eh bien ! l'année prochaine, n'est-ce pas ?

—Je vous le promets.

—Vous avez entendu, docteur ; je prends acte de cette promesse devant vous. Il me semble que la vie est toujours près de me manquer sous ce ciel gris du nord, et que je respirerais bien plus à l'aise dans le pays doté d'un printemps éternel.

Vous avez donc vu les palais de marbre de Gênes la Superbe, le Baptistère et le Campo-Santo de Pise, l'ancienne *Teuta*, la *Julia Obsequens* d'Auguste, embellie par Adrien et par Antonin. Est-il vrai qu'on a peur d'être écrasé quand on regarde la Tour Penchée ? Vous êtes allé à Milan où vivent les souvenirs des della Torre et des Visconti ; à Ferrare, *Forum Allieni*, patrie de Savonarole et des Strozzi, séjour de prédilection du Boïardo et de l'Arioste ; à Florence, *Florentia Tuscorum*, dont les palais se mirent dans l'Arno, qui a vu naître l'auteur de la *Divine Comédie*, et Pallas Strozzi, ce mineur de la science qui, dans ses

fouilles, a retrouvé l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque et la *Politique* d'Aristote. Que deviennent ces Médecis qui ont tenté d'inféoder à leur famille la chaire de saint Pierre, et y ont placé un de leurs rejetons illégitimes?

Vous avez vu Venise dont l'homme a fait la conquête sur la mer, qui a un lion pour étendard, des ponts par centaines, des prisons qui plongent au fond des lagunes et des poêles pour gondoliers; Rome enfin, la cité reine; les chars des triomphateurs ont laissé leur empreinte sur ses larges voies de granit que suivaient les rois captifs pour aller fléchir le sénat et les consuls. Dans les campagnes qui l'entourent, autrefois si riches, aujourd'hui ravagées et arides, languissent des troupeaux conduits par des pâtres qui se drapent dans des lambeaux de toge, de chlamyde, de paludamentum et de trabée. Les femmes de la ville de Romulus doivent avoir une taille et une fierté surhumaines; car leurs mères ont engendré des géants, et elles peuvent se dire chaque jour: « C'est ici que Lucrece a vengé sur elle-même son déshonneur par une mort héroïque; voici le temple où les vierges se consacraient au feu de Vesta; plus loin, Arria se perça d'un poignard, et dit, en le présentant à son mari: *Pæte, non dolet.* »

Telles ont été, mon cher maître, mes médita-

tions pendant votre absence. Êtes-vous content de votre élève ?

Oh ! si vous saviez, ajoufa-t-elle avec une moue charmante, comme j'en veux à tous ceux qui troublent ma studieuse paresse, à Guilford qui me querelle quand il me voit au doigt une tache d'encre, à son père et au mien qui cherchent à m'associer à je ne sais quels projets ambitieux que je ne comprends pas. Je m'efforce en vain de leur persuader que les hommes seuls sont faits pour le fracas du pouvoir, et que la femme doit se borner à lire, à broder et à faire enrager son mari...

Au moment où cette saillie excitait, chez les deux auditeurs, une douce explosion de rire, voilà que tout à coup un grand bruit se fait entendre, la porte s'ouvre, un personnage en pourpoint et manteau de cour se précipite vers la jeune savante un peu ivre encore de son petit triomphe oratoire, et la presse dans ses bras en l'acclamant ainsi :
« Mon enfant, tu es reine ! »

Cela était vrai.

III

Par quel caprice du sort, la couronne d'Angleterre tombait-elle ainsi, comme une bombe, dans ce poudreux cabinet d'étude, sur cette tête qui sortait à peine de l'enfance?

Voici le mot de cette énigme.

Édouard VI, livré par la maladie au duc de Northumberland, avait déclaré indignes de lui succéder ses deux sœurs que l'indifférence éloignait de lui, et appelé au trône la bru de ce seigneur, Jane Gray, petite-fille de la duchesse Marie de Suffolk, veuve du roi de France Louis XII, et arrière-petite-fille de Henri VII. C'était cette jeune femme dont nous venons de raconter la conversation avec un professeur d'Oxford.

Le roi ayant expiré plus tôt qu'on ne s'y attendait, le duc tint sa mort secrète pendant deux jours qui furent employés à accréditer cette imposture, à rallier ses partisans, à marchander les consciences, à intimider ceux qu'il ne pouvait séduire. Quant aux princesses Mary et Elisabeth, il essaya

de les attirer à Londres, dans un but que nous expliquerons.

La princesse Mary, d'après un avis émané du conseil d'État et une lettre de son frère, s'était effectivement dirigée sur Londres et n'en était plus qu'à quelques milles, lorsque, à Hoddesden, au moment où elle se disposait à se remettre en route pour franchir la distance qui l'en séparait encore, elle vit arriver à toute bride un inconnu dont le cheval blanc d'écume, épuisé par une course longue et rapide, s'abattit à ses pieds.

Ce cavalier était le comte d'Arundel, rendu méconnaissable par un déguisement, et qu'elle ne reconnut que lorsqu'il se découvrit pour la saluer.

— Qu'y a-t-il de nouveau à Londres? dit la princesse remplie d'agitation, et pourquoi ce costume d'emprunt?

— Que Votre Majesté, répondit le comte haletant, daigne excuser l'état où je suis.....

— Le roi est donc mort! s'écria Mary, bondissant au titre de Majesté, consolée d'avance de la perte d'un frère par la longue attente de sa succession.

— Vous l'avez dit.

— Quand?

— Depuis deux jours.

— Comment se fait-il que j'aie reçu une lettre par

laquelle il me mande auprès de sa personne, et que, ce matin encore, une dépêche du conseil d'État m'ait recommandé de me hâter?

—C'est précisément pour tout expliquer à Votre Majesté que je suis venu :

—Parlez.

—Le plus abominable complot a été ourdi contre Votre Majesté; vos ennemis sont à l'œuvre et, sans une ruse heureuse, je ne serais pas arrivé jusqu'ici. Il est important que vous connaissiez bien la situation pour la conjurer.

—Et quel est le sujet audacieux qui a tramé ce complot? (Elle prononçait déjà le mot de *sujet* avec un ton indiquant qu'elle s'était dès longtemps façonnée à son rôle de reine.)

—Le duc de Northumberland.

—Le fils de ce Dudley, que le roi Henri VII a si justement puni de ses exactions! Cet homme qui a déjà fait tant de mal à la maison de Tudor, et que mon père a comblé, malgré les méfaits de sa race! Je suis impatiente de tout savoir.

—Le duc, abusant de la faiblesse du roi, lui a, peu d'heures avant sa mort, arraché un acte qui prononce votre exclusion du trône, et y appelle Jane Gray.

—Dans deux heures je serai à Londres, et lorsque je pourrai moi-même réclamer mes droits....

—Que Votre Majesté se garde bien de continuer sa route.

—Pourquoi ?

—Parce que les lettres que vous avez reçues portent des signatures fausses. Elles ont été écrites par ordre de Northumberland, afin de vous attirer dans une embuscade. Une troupe de sicaires à ses gages vous attend à l'entrée de Londres, pour s'emparer de votre personne et vous conduire dans quelque forteresse éloignée.

—Il est impossible que la population de Londres soit complice de cet attentat.

—Je le crois aussi.

—Et la Chambre des lords ? et celle des communes ?

—Dans le fond, Northumberland leur est odieux ; mais elles le craignent : du reste, toujours les mêmes, la proie du plus fort, et ne trouvant justes que les causes qui triomphent.

—Si la fille et l'héritière des Tudors était au milieu d'elles, croyez-vous donc que sa voix fût méconnue ?

—Non certes, si vous pouviez être transportée tout à coup dans l'enceinte du Parlement ; mais, j'ai l'honneur de le répéter encore à Votre Majesté, avec une douloureuse conviction, dans l'état où sont les choses en ce moment, et avec les obstacles

qui vous attendent aujourd'hui, vous n'y arriverez pas.

—Mes ancêtres, mylord, ne m'ont pas appris à reculer. N'ai-je pas là une phalange de gentils-hommes dont la claymore est aussi bien trempée que le cœur? Presque tous comptent leurs combats par leurs blessures.

—J'en conviens, et j'admire leur attitude martiale; mais combien sont-ils?

—Vingt-cinq.

—Et plusieurs d'entre eux, s'en fiant à leur courage et à la justice de votre cause, n'ont pas même leur armure de bataille. Si braves qu'ils soient, que feront-ils avec leurs épées légères et bonnes à peine pour un bal ou un tournoi, contre une troupe dix fois plus nombreuse, qui, outre cet avantage, aura celui des armes et du lieu du combat? La valeur seule ne suffit pas pour vaincre. Que serait l'art de la guerre, s'il se réduisait à affronter le danger?

—N'est-ce pas aussi un principe applicable à la guerre de prévenir l'attaque, et de ne pas laisser à ses ennemis le temps de se fortifier?

—Les vôtres, par malheur, occupent déjà une position trop forte pour que vous puissiez l'aborder de front sans vous y briser.

—Me résigner à fuir!

—Ce sera une fuite glorieuse, comme celle de ce Romain qui, au lieu de combattre à la fois plusieurs ennemis qui l'accableraient, les attire sur ses pas, de manière à leur infliger des défaites successives.

—Un mouvement de retraite compromettrait ma couronne.

—Une marche en avant la perdrait. Vous fiez-vous à ma loyauté ?

—Oui.

—Vous ne doutez d'aucun des faits que j'ai avancés ?

—Vous le savez.

—Me croyez-vous pusillanime ?

—Je vous connais trop pour vous faire cette injure.

—Je mourrais plutôt que de donner à Votre Majesté un conseil opposé à ses intérêts et à son honneur.

—En supposant que je finisse par me rendre à vos raisons, quel serait votre avis ?

—Ce qui domine la situation, je ne puis trop le redire, c'est la nécessité de vous dérober à vos ennemis. Vous êtes dans une conjoncture où la voix de la prudence doit seule être entendue. Puisse Dieu inspirer ce sacrifice à votre grand cœur !

—Déroulez-moi votre plan.

—Si Votre Majesté daignait m'écouter, je lui conseillerais de se retirer, d'abord à Kenninghall en Norfolkshire, et ensuite à Framlingham en Suffolk, où elle verra se ranger immédiatement sous sa bannière les comtes de Bath et de Sussex, sir William Drury, sir Henri Benningfield, sir Henri Seymour, et une foule d'autres gentils-hommes avec leurs nombreux vassaux. Vous serez là dans une position stratégique excellente, car le port de Yarmouth vous permettra de recevoir facilement les renforts que l'empereur vous enverra, si cela est nécessaire, aussitôt que vous les lui demanderez.

Il y a d'autres motifs pour se retirer dans ce pays. D'abord, j'ai tout lieu de penser que sir Edouard Hastings, frère du comte de Huntingdon, vous amènera les troupes qu'il lève pour Jane Gray.

—D'où vous vient cet espoir?

—Il me l'a promis. Quant au commandant de la flotte qui croise sur les côtes de Suffolk, j'ai la même confiance.

—Comment avez-vous su tous les détails que vous m'apprenez?

—En entrant moi-même dans le complot. C'est un moyen aussi sûr qu'il est vieux.

La princesse dut se rendre à ces raisons exposées avec une clarté chaleureuse, et elle commença, toute frémissante de rage, sa marche rétrograde, tandis que le comte reprit la route de Londres, afin d'aller y suivre les événements.

Peu d'instants après cet entretien, un des domestiques, s'étant écarté sous prétexte d'abreuver son cheval à un ruisseau voisin, s'engagea, sans être aperçu, dans un chemin creux qui déroba sa marche, et, enfonçant les éperons dans les flancs de sa monture, partit à toute vitesse pour aller apprendre à Northumberland ce qui venait de se passer à Hoddesden. — C'était un espion.

Une dissimulation plus longue devenant impossible, le duc publia en même temps la mort du roi et l'acte de ce prince qui appelait la petite-fille de Henri VII à lui succéder. Ensuite, se faisant accompagner du comte de Pembrok, de sir John Gates, de sir Thomas Palmer et de toutes les personnes de quelque importance qu'il put entraîner, il se rendit à Sion-House auprès de sa bru, qu'il trouva toute confuse des félicitations qu'elle recevait de son père et de son mari, énuméra pompeusement ses droits au trône, et la proclama reine.

IV

Jane avait bien entendu parler des projets qui la concernaient : cependant, on ne lui avait pas tout dit, non qu'on se défiât de son indiscrétion et de sa jeunesse, mais, ce qui a lieu de surprendre, à cause des objections que l'on attendait de sa raison précoce ; car, par une exception à l'ordre ordinaire des choses, cette femme si jeune encore marquait déjà tous ses actes au coin de la sagesse. La conversation d'elle que nous avons racontée choquerait par son invraisemblance, si tous les historiens n'attestaient qu'elle savait parfaitement le grec et le latin, et si l'on n'avait le témoignage de Roger Asham, précepteur d'Élisabeth qui, étant allé la visiter un jour, la trouva lisant dans le texte original les dialogues de Platon.

La raison se réfugiait sous cette enveloppe enfantine, pour la honte de tant d'hommes blanchis dans les affaires, dont les conseils déliraient.

Jane fut supérieure à sa fortune. Elle répondit par un refus sincère, sans que rien, dans son attitude ou dans ses paroles, rappelât l'hypocrisie de

César repoussant avec un sourire la couronne que ses soldats lui offraient au Cirque. Elle formula ce refus dans le plus noble langage, avec une appréciation saine des hommes et des choses; alléguant les droits des deux filles de Henri VIII, la lutte qui résulterait de son acceptation, son inexpérience, ses goûts, sa jeunesse, et la crainte de tenter Dieu en se chargeant d'un fardeau supérieur à ses forces; distillant de ses lèvres rosées la fermeté stoïque tempérée par les senteurs de l'Hymette. Cette voix au timbre argentin enseignait la modération et le bon sens à des hommes qui s'engageaient follement dans une entreprise où tous devaient laisser leur fortune, et plusieurs leur tête.

Mais Northumberland et les siens étaient trop avancés pour reculer. Leur victime (n'est-ce pas le nom qu'on doit lui donner?) fut enlevée presque avec violence, soumise à l'ovation préparée, conduite à la Tour, sous prétexte de se conformer à l'usage adopté pour les avénements, et enfermée là avec ses ministres; commençant ainsi son règne par la prison où elle devait le finir.

Guilford, la première fois qu'il fut seul avec sa jeune épouse, lui dit : « Ma belle Jane, comme le manteau royal vous ira bien ! » — Le malheureux jeune homme devait en porter la moitié.

V

Voilà donc l'Angleterre avec deux reines, et l'opinion soulevée par l'examen de leurs droits. L'une était errante et presque proscrite; l'autre proclamée, mais en réalité prisonnière. Laquelle était légitime? La question de droit était fort obscure, car l'une et l'autre pouvaient invoquer des décisions royales et des lois. C'était une de ces situations exceptionnelles dans la vie des peuples, où le succès constitue le droit, et où il est permis, suivant les principes de l'école fataliste, de s'incliner devant les faits. — La princesse Mary jeta le succès dans la balance.

Northumberland n'avait que l'audace qui suffit à un coup de main, et non le génie nécessaire pour une entreprise aussi difficile. On redoutait son ascendant sur sa bru, son arrogance, son esprit despotique, et il lui manquait la condition essentielle pour agir sur les masses, la popularité. Pendant trois jours, l'apparence de la soumission l'illusionna, et il prit le silence de l'incertitude pour l'adhésion publique. L'éloignement et la dif-

ficulté des communications empêchaient de recevoir de Mary des nouvelles que d'ailleurs on s'efforçait d'intercepter. Dans cette absence d'événements, dans ce mutisme des voix hostiles, on fut sur le point de croire la fille de Catherine d'Aragon réduite à l'impuissance. Le bruit se répandit même que, cédant au premier insuccès, elle s'était embarquée pour l'Espagne ou pour la Flandre.

Mais le quatrième jour, on apprend le soulèvement en sa faveur de plusieurs comtés, les soumissions qui lui arrivent de toutes parts, le ralliement de la noblesse et du peuple à son drapeau. Les troupes envoyées contre elle la rejoignent et lui offrent leur concours, la flotte enfin embrasse aussi sa cause. Ses succès étaient encore grossis par la renommée, à laquelle les faits lointains donnent autant de sonorité que le soleil à la statue de Memnon. Les deux Chambres reçoivent l'injonction de la reconnaître et l'annonce qu'elle marche sur Londres, avec des forces assez considérables pour ne craindre aucun ennemi et déjouer toutes les embûches.

Le gouvernement de Jane, ou plutôt celui du duc, voit naître autour de son berceau précaire les dissentiments, les défaillances, les hostilités, d'abord timides et bientôt menaçantes. A chaque

instant, de nouveaux transfuges gagnent le camp ennemi. La princesse Élisabeth, rendue à sa générosité naturelle par le danger, passe près de Londres à la tête de mille cavaliers qu'elle conduit à sa sœur (dévouement qu'attendait une triste récompense!), sans que personne l'arrête. Un groupe tumultueux se presse autour de Northumberland que les avis contradictoires tiraillent. Quelques amis fidèles poussent aux résolutions extrêmes, en disant, qu'au point où ils en sont, il n'y a pas de milieu entre le succès et la honte. Ceux qui ont déjà fait leur pacte avec le pouvoir qui approche se distinguent par leur jaillance, et proposent des avis impraticables.

Cette tourbe confuse et désordonnée ressemble à ces comparses qui modulent sur tous les tons un chant de guerre, en ayant la main sur le pommeau d'une épée inoffensive. Dans un moment où il aurait fallu des épaules capables d'endosser la cuirasse de Roland, on ne trouve que Rodomont, appelant par ses fanfaronnades un géant à pourfendre, suant sous un haubert d'emprunt et auquel, si on le mène au combat, l'ombre d'une lance donne une syncope.

Une alarme universelle règne dans la capitale du royaume. Tous les esprits sont en suspens. Chacun recueille avidement tous les bruits, et

craint de se lancer dans les hasards en se prononçant pour un parti ou pour l'autre.

VI

La princesse Mary s'applaudissait d'avoir suivi les conseils du comte d'Arundel. Les comtés de Suffolk et de Norfolk s'étaient déclarés pour elle, ainsi que sir Édouard Hastings et le commandant de la flotte. Des secrétaires d'État transmettaient ses ordres, des officiers disciplinaient ses troupes, des courtisans lui formaient une cour. L'argent et l'or affluaient dans ses coffres par les impôts perçus sans obstacle en son nom. Elle rassurait ceux qui s'étaient effrayés en pensant qu'elle bouleverserait les lois du pays et violenterait les âmes. Les prêtres qui la suivaient étaient peu nombreux, modestes, et dissimulaient l'intolérance.

On décide qu'on enverra pour la combattre une armée conduite par le duc de Suffolk. Alors on entoure la pauvre petite reine, en l'effrayant des dangers que son père va courir. En même temps, on n'a pas de peine à persuader à Northumberland que son illustration militaire le désigne pour le

commandement, que lui seul est capable de vaincre, et on parvient à le pousser hors de Londres à la tête d'une troupe dont les rangs s'éclaircissent à chaque pas, et qui bientôt l'abandonne.

Northumberland une fois éloigné, les partisans de la fille de Henri VIII se comptent, s'enhardissent, et le mouvement se complète. Les ministres, dès qu'ils n'ont plus de geôliers, apportent une adhésion qui, pour être tardive, n'en est que plus forte.

Bientôt Jane cherche en vain des têtes pour la conseiller et des bras pour la défendre. Après avoir vu ses prévisions se réaliser d'une manière si ponctuelle et si triste pendant dix jours, elle abdique et rentre à Sion-House, pendant que Mary Tudor arrive à White-Hall.

VII

Le premier acte de la reine fut de jeter en prison Northumberland, Suffolk, Jane, Guilford et tous ceux qu'on put saisir. Leur procès fut immédiatement instruit et une condamnation capitale les frappa tous.

Mary Tudor, lorsqu'elle monta sur le trône, était âgée de trente-sept ans. Dieu lui avait refusé la beauté. Son cœur, naturellement sombre et vindicatif, l'était devenu davantage par le malheur. Parmi les hommes occupant les principales fonctions, figuraient des promoteurs du divorce de sa mère et du décret de bâtardise. Celui-ci détenait des propriétés provenant de la spoliation des couvents ; celui-là s'était marié, bien qu'il fût prêtre ; plusieurs portaient les stigmates d'une complicité avec Northumberland ; d'autres, plus nombreux, étaient suspectés de connivence, ou au moins de faiblesse ; de sorte qu'elle ne voyait que des visages ennemis, ou couverts d'un masque dont elle se défiait. Aussi était-elle très-disposée à abandonner les condamnés à leur sort. La politique, à défaut d'humanité, l'adoucit. La justice, ou si l'on veut la vengeance royale, sacrifia Northumberland, Gates et Palmer, qu'il ne fut guère possible d'épargner. Jane, Guilford et les autres furent compris dans une amnistie générale, à laquelle on joignit la remise d'un subside non encore perçu, et les promesses que font toujours les pouvoirs naissants, quelque détestables qu'ils soient. Il n'en fallut pas davantage pour satisfaire un pays altéré de repos, et l'on pensa qu'une ère calme et tolérante allait s'ouvrir. On se crut d'au-

tant plus fondé à y compter, que la reine devait être disposée à la mansuétude par les préoccupations qui s'emparèrent de son esprit dans le but d'assurer son bonheur domestique ; mais les ressentiments, une fois entrés dans son cœur, même pour des causes légères, y grandissaient jusqu'au jour de la vengeance.

VIII

Ses regards se portèrent d'abord sur le cardinal Polus, que son origine royale, le long exil subi pour Catherine d'Aragon, ses talents et ses vertus rendaient digne de cette alliance. Par une anomalie dont les exemples se sont perpétués jusqu'à nos jours, cet homme éminent avait pris la pourpre romaine sans l'initiation préalable de la prêtrise, de sorte que le mariage ne lui était pas interdit : son âge avancé le fit écarter.

Courtney, comte de Devonshire, malgré les désordres qu'il ne se donnait pas la peine de cacher, inspira, par l'élégance de ses manières, un penchant qu'on laissa entrevoir. Des avances furent faites à ce jeune et frivole seigneur qui les

reçut froidement. Le comte était épris de la princesse Elisabeth dont il sut, le premier, émouvoir l'indifférence. On peut juger si le mauvais vouloir de la reine s'accrut lorsque, dans une sœur sur laquelle pesaient déjà de si anciens et de si impardonnables griefs, elle trouva une rivale qui commençait alors la longue carrière de ses éclatantes faiblesses. Ce déplaisir cuisant mit en fermentation les aigreurs qui germaient dans son sein.

Ses recherches s'exercèrent alors sur les maisons royales, dans le moment même où l'empereur pensait à elle pour son fils Philippe, veuf de sa première femme, afin de compenser les échecs de Metz et de Renti, les pertes en Allemagne et d'autres revers prochains, car son insatiable ambition ne l'empêchait pas de prévoir les écroulements partiels d'une grandeur démesurée. La reine avait trente-huit ans, l'infant vingt-sept ; mais cette différence d'âge n'arrêta, ni le père, tenté par une riche proie, ni le fils habitué à obéir. Mary, pour resserrer ses liens avec sa famille maternelle, son ferme soutien, et fatiguée de s'étioler à son foyer solitaire, s'aveuglait sur les inconvénients multiples qui effarouchaient le patriotisme inquiet de ses sujets.

L'ambassadeur espagnol, Simon Renard, re-

doubla les protestations d'attachement, rappela les services rendus et en fit espérer de plus grands. L'empereur, dès qu'il sut cette première partie de la tâche faite, et qu'il connut les sentiments trouvés, cultivés et développés, entama le mariage.

IX

Charles-Quint, lors de son premier voyage à Londres, en 1523, cédant à un mouvement dans lequel l'affection et les vues ambitieuses avaient une part égale, s'était fait fiancer, malgré ses vingt-trois ans, à sa cousine qui n'en avait que six. Il n'eut pas, il est vrai, la patience d'attendre que la princesse devînt nubile et, bientôt après, s'engagea définitivement ailleurs ; mais, à la suite de ces fiançailles rompues, la jeune fille conserva un sentiment très-légitime de gratitude, et son cousin une paternelle tendresse.

Simon Renard portait un nom fait pour lui. Il avait cette habileté patiente et cautelense qui consiste à parler et à se taire à propos, à savoir attendre, épier et saisir une occasion, à faire désirer ce qu'il désirait lui-même. Aussi sut-il si bien

circonvenir la reine que, le jour où il lui fit part du projet impérial, l'aveu qu'il souhaitait monta naturellement du cœur de la princesse à ses lèvres.

L'ambassadeur, dans une lettre écrite le 15 août 1553 à son compatriote Grandvelle, évêque d'Arras, s'exprime ainsi : « Quand je lui fis l'ouverture
« du mariage, elle se mit à rire, non une fois,
« mais plusieurs, me regardant d'un œil qui signifiait l'ouverture lui être fort agréable. Elle
« jura que jamais elle n'avait senti esguillon de
« ce qu'on appelle amor, ni entré en pensement
« de volupté, et qu'elle n'avait jamais pensé à
« mariage que depuis qu'il a plu à Dieu de la
« promouvoir à la couronne, et que celui qu'elle
« fera sera pour le respect de la chose publique ¹. »

La reine ayant fait quelques questions, le diplomate y répondit par un éloge que la sobriété fit paraître plus sincère, et qu'il appuya par l'envoi immédiat d'un tableau dans lequel Titien représentait l'Infant avec une armure de bataille qui lui donnait une prestance martiale et séduisante. L'image du prince, placée dès ce moment dans la chambre royale, plaida sa cause d'une manière plus éloquente encore que Renard.

1. Rossew Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*.

Deux mois s'écoulèrent pendant lesquels le trait s'enfonça chaque jour, sous la pression des lettres de l'empereur, des entretiens mystérieux avec Simon, de la contemplation du portrait et des avis de quelques seigneurs, tels que le duc de Norfolk, rendu depuis peu à la liberté, l'évêque Gardiner, devenu premier ministre, le comte d'Arundel et lord Paget, consultés parce qu'on les savait complaisants.

L'empereur, éclairé sur l'état des esprits, re-commanda expressément de ne pas laisser ébruiter l'affaire avant qu'on n'eût mis en œuvre tous les moyens propres à préparer l'opinion ; mais les principaux membres des Communes, dépositaires vigilants des susceptibilités nationales, et l'ambassadeur de France donnèrent l'alarme. La Chambre supplia la reine de prendre pour époux un de ses sujets. Le calme même de la réponse prouva qu'on ne céderait point.

Il était réservé aux adversaires du mariage de le hâter. Dès que la députation des Communes se fut retirée, le sang de Henri VIII reprit son empire sur sa fille. Elle dit à l'ambassadeur de se trouver le soir même, à minuit, dans son cabinet ; et là, seule avec lui, tout émue encore des impressions du jour, à genoux devant une hostie consacrée, elle fit vœu de prendre pour époux le prince

d'Espagne. Ce serment funeste à l'Angleterre fut prononcé le 13 octobre 1553, à cette heure lugubre de minuit que les esprits superstitieux regardent comme réservée aux apparitions des génies infernaux.

X

L'empereur, dès que cette circonstance lui fut connue, envoya le comte d'Egmont pour faire une demande officielle. Le grand seigneur flamand, avec son écorce rude, sa maturité sénile et sa roideur flegmatique, n'eut pas le talent de plaire aux Anglais. L'ambassade, lorsqu'elle se rendit à l'audience, rencontra sur tout son parcours un silence, une attitude ou des clameurs tellement significatives que la reine, pour se tirer d'embarras, ne vit d'autre moyen que d'épaissir le voile de pruderie dont elle se couvrait toujours : « Elle se tenait pour honorée de la recherche dont elle était l'objet, mais il ne convenait pas à une vierge d'ouvrir publiquement son cœur, et son chancelier transmettrait plus tard la réponse que Dieu ne pouvait manquer de lui inspirer. » Ses yeux,

le ton de sa voix et son émotion démentirent en même temps ses ambages. Aucun des assistants ne s'y méprit, le comte d'Egmont moins que personne. Les démarches faites, dès le lendemain, auprès de la législature, semèrent une effervescence inquiétante.

La malléabilité dont le Parlement avait donné tant de preuves s'évanouit, lorsqu'il eut à se prononcer sur une question qui touchait de si près à l'intérêt national.

On s'occupa du traité de mariage ; l'empereur fit toutes les concessions demandées. Le titre de roi ne fut donné à Philippe qu'à la condition de ne point s'immiscer dans le gouvernement. On renouvela l'ancien statut d'après lequel la chambre des lords peut seule permettre au souverain et à ses enfants de sortir du royaume, la défense de concéder aucune charge à un étranger, et l'interdiction de modifier les lois fondamentales. La dot fut fixée à soixante mille livres sterling.

Un point épineux restait à aborder, celui de l'hérédité.

Les conseillers de la reine demandèrent la dévolution à ses enfants mâles de la Bourgogne et des Pays-Bas ; de plus, dans le cas où don Carlos, issu du premier mariage de Philippe, mourrait sans postérité, la succession de celle de la reine,

filz ou fille par ordre de primogéniture, aux trônes d'Espagne et de Sicile, au duché de Milan et à tout le domaine actuel de Charles-Quint. Les uns firent ces demandes pour les obtenir ; les autres dans l'espoir que l'exagération même les ferait rejeter. L'empereur, à l'étonnement de tous, au déplaisir de plusieurs, y consentit.

Les avantages étaient incontestables, on peut le dire, énormes ; mais leur énormité même, et surtout leur concession facile, devint un sujet sur lequel chacun se mit à discourir, suivant ses espérances ou ses craintes.

XI

Les uns, émerveillés ou paraissant l'être, regardaient comme un miracle l'alliance avec une monarchie qui, par sa réunion à l'Angleterre, constituerait un nouvel empire d'Occident, dont le siège serait à Londres, et qui aurait sur l'autre cet avantage que la couronne, n'en étant pas soumise aux ébranlements aléatoires des élections, ferait la loi à l'Europe par sa solide grandeur. « Cela se réaliserait bientôt, car le bruit de l'abdi-

cation de Charles-Quint s'accréditait chaque jour. Philippe apportait en dot le royaume de Naples et le duché de Milan. On s'accordait à lui reconnaître un grand sens politique, le goût du travail, des vues élevées, la suite dans les idées, le calme dans le conseil, la vigueur persévérante dans l'action. Quant à la religion, son père venait de lui donner l'exemple de la tolérance en signant la paix de Passaw (1552), et conseillait lui-même de modérer le zèle des conversions. L'esprit de la reine était très-prévenu en faveur de son cousin ; c'était le cas ou jamais de faire fléchir la raison d'État, s'il était vrai qu'elle fût un obstacle. Il serait injuste que la reine fût exclue du privilège accordé à toutes les femmes de choisir un époux ; et il était impossible que son bonheur privé ne fût pas d'un grand poids. »

XII

Les partisans de l'opinion contraire l'appuyaient de raisons plus fortes. A les entendre, les contrats de mariage des princes ne contenaient, presque toujours, que des promesses illusoires, et c'était

là surtout que les chancelleries s'exerçaient à leur fallacieux et vain verbiage.

Ils se réunissaient et faisaient de l'empereur une appréciation dure. « Il faut, leur répétait un de leurs orateurs favoris, que vous soyez bien aveugles, bien oublieux ou bien ignorants pour ne pas vous défier d'un souverain qui a multiplié les preuves de mauvaise foi, et dont les présents inspirent la crainte. Pour moi, quand je me rappelle sa conduite en plusieurs circonstances, notamment envers les Gantois et le pape Clément VII, je ne crois pas à sa parole. Quelle confiance mérite celui qui, après avoir promis la vie sauve aux magistrats de Gand, les a fait pendre ? et qui ordonnait en même temps le sac de Rome et des processions publiques à Madrid, pour obtenir la fin des malheurs de l'Église dont le chef était son prisonnier en Italie ? Vous me citez en vain de lui quelques actes personnels de clémence et de loyauté ; ce n'est là qu'un leurre. Pour le juger sainement, voyez les hommes qui agissent en son nom, Pescara, Avalos, Leyva, Gonzaga, Albe, Piadena, Pizarre, Almegro et tous ces tyrans subalternes qui, rappelant les proconsuls romains les plus exécrés, pressurent ses peuples. Sous leur joug, l'Espagne, le Nouveau-Monde, les Flandres et l'Italie agonisent. C'est en eux que vit réellement

Charles-Quint. Quant à son fils, les indices de sa mauvaise nature sont déjà manifestes. Les provinces sur lesquelles son père lui a permis de s'exercer à la pratique des affaires détestent sa froideur, sa taciturnité, son intolérance, son œil vert, son teint bilieux, son corps jaune gonflé de venin. Je le juge d'après ceux qui le connaissent.

« Les scènes de fanatisme auxquelles nous avons assisté ne sont que des jeux d'enfant, si on les compare à celles que nous verrons.

« Une noire nuée d'inquisiteurs passera la mer avec Philippe.

« Les hérétiques, je m'honore de l'être, et vous l'êtes aussi vous tous qui m'écoutez, seront voués à la mort, ainsi que leurs enfants, excepté ceux qui *dénonceront leurs pères*. La seule grâce accordée aux *relaps* consiste à les faire étrangler par le bourreau avant de mettre le feu au bûcher.

« Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout est soumis à cette juridiction. Vous essayez de vous y dérober par la fuite, on vous brûle en effigie ; vos biens sont confisqués, vos parents, vos amis répondent pour vous. Votre nom est noté d'infamie. Les entrailles de la terre sont fouillées, et les tombeaux profanés pour atteindre les morts. Malheur à nous, lorsque les oiseaux de proie éclos

dans le nid de Torquemada se seront abattus sur nos têtes !

« Vous cachez votre vie, vous êtes le plus innocent des hommes, le plus prudent, et vous n'en êtes pas moins enlacé dans les mailles de ce réseau infernal. Un criminel flétri par les tribunaux, un enfant poussé à la délation sans la comprendre, une courtisane dont la voix est repoussée par la justice civile trouvent créance auprès de l'inquisition. On accueille, on sollicite les témoignages parricides, et, pour les encourager, on cache aux accusés les noms des délateurs. Le sanctuaire de la famille est violé ; on vous arrache aux études qui ennoblissent vos loisirs, aux affaires de vos clients, aux travaux qui sont le pain de vos enfants, aux embrassements de vos proches, et l'on vous jette dans un cachot qui enfouit votre innocence, étouffe vos cris et vous glace de son froid morbide. Si un ami généreux ose plaider en votre faveur, il va lui-même expier, au fond d'un autre cachot, sa générosité imprudente et les crimes que, comme vous, il n'a pas commis. Dès qu'on vous arrête, votre condamnation est certaine. Si on vous laisse la vie, vous perdez l'honneur, et vous en êtes réduit à désirer la mort ; mais vous ne parvenez à ce terme de vos douleurs qu'après la *question par la corde, par l'eau ou par le feu*.

« Dans la première, on vous attache les mains derrière le dos au moyen d'une corde enroulée autour d'une poulie, et on vous enlève jusqu'au plafond. On lâche ensuite quatre ou cinq pieds de corde, et vous retombez de tout le poids de votre corps. La même opération se renouvelle plusieurs fois, jusqu'à ce que vous soyez tout près du sol. Après chaque secousse, un des inquisiteurs vous dit : *Avouez*. Un médecin, avec une sollicitude d'un genre nouveau, vous examine pour s'assurer que l'on peut encore prolonger à la fois la vie et la souffrance. Lorsque vous avez fait des aveux, ou que la mort va venir, on vous emporte avec les jointures disloquées et les muscles meurtris.

« Dans la question *par l'eau*, la victime est étendue sur une espèce de chevalet en forme de gouttière, et maintenue par des cordes tellement serrées que le sang jaillit sous leurs nœuds. On donne au chevalet une direction presque verticale, de façon que les pieds soient en haut et la tête en bas. Le patient étant dans cette position, on lui pousse au fond de la gorge un linge qui intercepte presque entièrement le passage de l'air. Sur ce linge qui bouche aussi les narines, on verse de l'eau de temps en temps. Le torturé se consume en efforts pour absorber un peu d'air et un peu d'eau, mais la congestion sanguine s'y oppose.

Si le cerveau s'engage, on modifie la pente du chevalet afin de retenir la vie. On a mis sur l'estrapade un corps plein de chaleur, on le retire paralysé.

« Pour la question *par le feu*, le patient est d'abord garrotté, comme dans les autres, car c'est là toujours le préliminaire indispensable. Ses pieds, après avoir été frictionnés avec de l'huile, de la graisse, ou quelque autre matière pénétrante et inflammable, sont alternativement approchés et éloignés du feu, jusqu'à ce que les chairs crevassees et crépitantes laissent à nu les os.

« Dans ces deux dernières épreuves, mêmes instances d'un inquisiteur pour obtenir des aveux; même sollicitude d'un médecin du Saint-Office.

« Après la question, l'Acte de Foi, c'est-à-dire les chants en face de l'église, le roi siégeant au dessous du grand-inquisiteur, les bannières saintes déployées, et, comme si le Dieu de clémence était détrôné par Moloch : le bûcher.

« Voilà les spectacles auxquels se plaisait Ferdinand le Catholique, aïeul de notre gracieuse reine, et qui font le divertissement de notre futur monarque. Nous les verrons chez nous, lorsque le fils de la maison d'Autriche et les inquisiteurs nous auront mis le pied sur la gorge. »

XIII

Thomas Wyat et Peter Carew entreprirent de soulever Londres, où il y avait un grand nombre de protestants et, comme dans les grandes agglomérations d'hommes, une lie toute prête à fermenter. Le duc de Suffolk, afin de rendre la couronne à Jane Gray, fut naturellement des leurs. En peu de jours, les comtés de Kent, de Devonshire, de Warwick et de Leicester furent en feu. L'insurrection grandissait. Si le désaccord entre les chefs et quelques coups de main heureux du duc de Norfolk et du comte de Huntingdon ne l'eussent fait avorter, la branche aînée des Tudors était perdue. Carew s'enfuit en France. Suffolk et Wyat, abandonnés d'une grande partie de leur monde, furent pris et tués.

Jane, dont le nom avait servi de drapeau, fut avertie que trois jours lui restaient pour se préparer à la mort. Elle soutint les assauts des convertisseurs sans être ébranlée, avec une science qui les confondit, et le calme que donne l'anticipation d'une vie meilleure. Une lettre de plusieurs pages,

écrite à sa sœur en langue grecque, lui prêcha la constance au dogme anglican, le détachement des biens périssables et la pratique des maximes qu'elles avaient méditées ensemble. Ne semble-t-il pas entendre Thraséas disant à Helvidius, pendant que le sang coulait de ses veines ouvertes : « Of-
« frons cette libation à Jupiter libérateur. Regarde,
« jeune homme : puissent les dieux détourner cet
« augure ! mais tu es né dans un temps où il est
« bon de fortifier son âme par des exemples de
« courage. »

Le jour de sa mort, elle refusa de voir son mari, disant que cette entrevue amollirait leurs cœurs. « Notre séparation, lui écrivit-elle, durera moins
« qu'un éclair ; nous nous rejoindrons et nous
« serons unis pour toujours. »

La reine Mary, en apprenant cette résolution, dit avec un de ces sourires qu'on voyait sur la figure de son père : « Il faut pourtant que ces pauvres enfants se revoient encore ! »

D'après son ordre, Guilford dut être exécuté le premier. En le conduisant à l'échafaud, on le fit passer sous la fenêtre du cachot où sa femme était enfermée.... Elle le revit donc ! — La promesse royale ayant reçu cet accomplissement digne de celle qui l'avait faite, on trouva le moyen de ménager encore à Jane une surprise pleine d'horreur,

en faisant passer sous ses yeux le tombereau des suppliciés, sur lequel gisait décapité celui qu'elle avait tant aimé.

Sir John Gage, gouverneur de la Tour, lui ayant exprimé le désir d'avoir quelque chose qui lui rappelât cette journée, elle lui donna ses tablettes, après y avoir inscrit, en anglais, en latin et en grec, trois sentences qui résumaient ses impressions suprêmes.

Lorsqu'elle fut sur l'échafaud, elle voulut user du privilège de la loi anglaise qui permet au condamné de parler le dernier dans sa cause. L'historien Hume a rapporté son discours.

« Son crime, dit-elle à la foule attendrie, était moins un acte de témérité que de faiblesse, car elle ne l'eût pas commis sans son respect et son obéissance envers ses parents. Du reste, rien n'excusait l'atteinte portée aux lois, et l'inviolabilité du trône exigeait sa mort. Bien qu'elle n'eût été que l'instrument involontaire de l'ambition d'autrui, elle expiait, sans se plaindre, l'excès de sa piété filiale. »

Elle se fit ensuite déshabiller par ses femmes, s'agenouilla comme pour sa prière de chaque jour, et reçut le coup mortel.

La figure de Jane Gray restera une des plus attachantes parmi celles qui, tout en appartenant à l'histoire, confinent aux fictions poétiques.

Ses traits revivent sur la toile de Paul Delaroche avec leur pureté fine et cette peau de satin, dont la transparence permet aux veines d'accuser leurs teintes azurées. Les penseurs, les poètes et les artistes qui tiennent la plume, le pinceau, le burin ou l'ébauchoir, se plairont toujours à célébrer cette réunion, qui ne s'est jamais rencontrée dans aucune autre créature humaine, de la science, de la grâce, de la vertu, de la royauté et du malheur.

XIV

Après la mort de Jane Gray, la générosité qui porte toujours les peuples à donner une marque de sympathie aux princes sortis d'un péril récent, la fatigue de la résistance, les faveurs octroyées et surtout largement promises, l'intimidation, les avantages assurés à l'Angleterre rendirent le Parlement moins opposé au traité de mariage. On le ratifia donc, pourtant après bien des hésitations encore, en prenant de nouvelles sûretés contre la maison d'Autriche, et avec une mauvaise grâce qui protestait. Ensuite, on rejeta, sans examen, un bill qui déclarait coupable de haute trahison le com-

plice d'un attentat contre l'époux de la reine. En outre, pour ôler à Philippe tout espoir de régner jamais sur l'Angleterre, on fit une loi spéciale d'après laquelle : « La reine jouirait seule de la « souveraineté, sans qu'aucun droit pût en résul- « ter jamais pour le prince d'Espagne. »

La Chambre s'était arrêtée bien vite dans la voie de la condescendance. Tout faisait présumer qu'elle deviendrait bientôt une source d'embarras, lorsqu'un ordre de dissolution la punit de ses réserves offensantes. Le point capital était enfin conquis, et la reine acheva de se consoler, pour le moment du moins, par l'espoir que les manœuvres corruptrices dont on préparait l'action dissolvante détermineraient les comtés à lui envoyer des législateurs plus souples.

XV

Le traité de mariage adopté, une Chambre importune éloignée, il y eut dans l'existence de Mary un moment unique pendant lequel, les affaires sérieuses remises, les contradictions ne faisant plus entendre à ses oreilles leur voix irri-

tante, trêve faite à la politique et aux passions mauvaises, le monde entier disparut à ses yeux pour ne lui laisser voir que le point de l'horizon par où devait venir le *Prince charmant* que rêve la jeune fille à son premier amour, l'époux qui promettait une lignée robuste, l'ange exterminateur de l'hérésie, le pacificateur des consciences, le chef d'une monarchie devant laquelle l'empire d'Allemagne pâlirait.

Pendant cette période, la faveur fut aux ordonnateurs de fêtes, aux majordomes, aux faiseurs d'acrostiches, de devises et d'arabesques, aux architectes d'arcs de triomphe, aux adeptes de Terpsichore et d'Euterpe.

Un ministre demandait-il une audience, la reine lui faisait répondre qu'elle recevait un marchand de velours de Gênes; après cela, elle devait examiner des dentelles de Belgique, des étoffes fabriquées à Lyon avec de la soie de Morée; et puis elle attendait un joaillier avec des parures, un imprimeur de livres espagnols, une couturière envoyée tout exprès à Madrid pour y chercher une fraise, des patrons de toilette de cour et un *vertugado* de la meilleure faiseuse d'Espagne, destiné à être placé au-dessous de sa taille pour soutenir la jupe de sa robe et la faire *baller*. La reine de France venait de porter une paire de bas de soie;

il en fallait à tout prix. Il s'agissait bien alors des affaires d'État, de Luther, de l'Écosse, de l'Irlande ou de la France !

Comment était son fiancé ? Son imagination le lui représentait plus séduisant encore que le tableau du Titien ; elle se figurait un de ces types que réalisa le pinceau de Paul Véronèse ou de Van Dyck. Quand il fut embarqué, avec quelle ferveur elle pria la sainte Vierge et toutes les madones ! Quelles larmes d'attendrissement coulèrent lorsqu'un poète de cour lui lut une assez plate imitation de l'ode au vaisseau de Virgile ! Jamais vierge romaine ne convoita si ardemment le *flammeum*.

Comme lord Effingham fut malmené lorsqu'il vint annoncer que ses matelots se mutinaient et refusaient d'aller au-devant du futur roi ! Quelles angoisses pendant que cette tête si chère était livrée aux hasards de la navigation sur une mer inhospitalière ! Quel irréparable malheur causerait l'ignorance ou la maladresse d'un pilote ! Si le temps était beau à Londres, elle croyait que, par cela même, les tempêtes se déchaînaient sur l'océan ; s'il était mauvais, une terreur folle s'emparait d'elle, et, loin de faire pour se rassurer un raisonnement semblable, elle voyait le vaisseau qui portait son cœur brûlé par le feu du ciel ou s'abîmant dans les flots.

Autre inquiétude ; quelle robe mettre pour recevoir le fiancé ? Il y en a là cent... mais si on allait choisir une forme ou une couleur qui lui déplaît ! La tribulation est dans le camp des dames d'atour, des couturières, des parfumeurs, des pharmacopoles, et les disgrâces s'y accumulent.

Une dame d'honneur conseille une coiffure d'un genre nouveau qui doit dissimuler certaine lacune qui existe sur la tête. L'opportunité de cet avis, confirmée par un inexorable miroir, fait naître de tristes réflexions. On se dit que Diane de Poitiers avait quarante ans lorsqu'elle prit audacieusement la devise de Vénus Victrix ¹, et jeta au roi Henri II sortant à peine de l'adolescence un charme qui l'enchaîna pour toujours : à cet âge, certaines femmes possèdent encore l'art de séduire. Est-ce donc la pratique de la galanterie qui peut seule donner et conserver ce pouvoir ? Et l'on en vient à prendre en haine cette vertu, religieusement observée pendant de longues années qui ne laissent après elles que les cheveux rares ou blancs, la taille épaisse, les yeux éteints, les joues pâles, les bras amaigris, la gorge absente et le remords d'avoir négligé l'art de la séduction.

Le programme est arrêté. Les députés qui iront

1. Consequitur quodcumque petit.—Elle atteint tout ce qu'elle vise.

au-devant du prince sont désignés. Le comte d'A-rundel brigue et obtient l'honneur de lui porter la Jarretière. Les rôles sont distribués, les discours préparés, tous les détails de la réception minutieusement prescrits. Cette toilette sera mise pour la première entrevue, celle-ci pour le soir, celle-là pour le lendemain.

Un courrier annonce enfin que l'on a signalé la flotte espagnole, et il est accueilli comme le furent jadis ceux qui apportèrent les lances d'Azincourt et les éperons de Guinegatte.

L'Infant amène avec lui les plus grands seigneurs espagnols, allemands et flamands, parmi lesquels on remarque le duc d'Albe, don Ruy Gomez, l'amiral de Castille, don César de Gonzague, les marquis de Pescaire et de Berghes, les comtes de Feria, d'Egmont et de Horn. La pompe du cortège est augmentée par quatre mille soldats destinés à renforcer l'armée de Flandres, et qui ont fait un détour afin de préluder aux combats par cette parade. La luxueuse *Armada*, gémissant sous le poids des hommes et des richesses de l'empire et du Nouveau-Monde, jette l'ancre dans la baie de Southampton.

Le fils de Charles-Quint paraît debout sur le pont de son vaisseau ; il porte le pourpoint de soie bleue, le manteau de velours rouge, la chaîne aux

lourds anneaux d'or, l'étoile à huit pointes de diamant et la croix de Saint-Georges, reçoit avec dignité les hommages du comte d'Arundel, chef de la députation anglaise, et promène sur la foule qui l'entoure un regard majestueux, pendant qu'on attache au-dessous de son genou gauche le ruban d'azur à boucle d'or de la Jarretière. Il prononce d'une voix forte le serment d'observer les statuts de l'Ordre, ainsi que les lois de sa nouvelle patrie, et met, pour la première fois, le pied sur le sol anglais, le 19 juillet 1554.

Aussitôt débarqué, il prend la route de Londres, où il entre peu de jours après avec sa cour, ses quatre mille soldats et vingt chariots qui voiturèrent triomphalement ses riches bagages, douze cent mille écus provenant d'un emprunt extorqué aux villes impériales et une partie des trésors récemment arrivés d'Amérique; car c'était la politique de Charles-Quint, une fois qu'un pays était asservi, de le dépouiller pour en acheter un autre. A partir de ce moment, les pensions, les bijoux, les dons sous toutes les formes tombent, comme de la main d'Alcine ou de Morgane, sur les ministres, les lords, les membres du conseil royal, les ambassadeurs étrangers et tous ceux qu'il faut capter. Le mariage est célébré dans la cathédrale de Winchester, le 25 juillet, sous une pluie d'or.

XVI

Le couple royal prit sa résidence au château de Windsor, et la reine supplia la blonde Phœbé de lui départir un de ces quartiers de miel qu'elle tient toujours en réserve pour les jeunes époux ; ses supplications furent vaines, et la fille de Latone resta enveloppée de nuages roussâtres.

Le prince, dès son arrivée, crut faire beaucoup en s'astreignant à quelques formules d'une courtoisie banale. Quant à ces attentions délicates, à ces soins affectueux, dont un doux échange se fait habituellement dans cette phase de la vie, il les mesura toujours avec une parcimonieuse retenue. Il n'y avait pas de place pour l'amour d'une vieille femme dans ce cœur que remplissaient la politique, la cupidité, l'ambition et un zèle religieux poussé à l'excès. Il n'était attentif que pour ceux qui lui faisaient connaître les revenus de l'Angleterre, sa population, le nombre d'hommes que l'on pouvait armer d'arquebuses, mettre à cheval ou placer sur les vaisseaux ; le chiffre des taxes et les moyens de les augmenter ; les dévouements

sûrs ou douteux, les dispositions de l'Irlande, la manière de réduire l'Écosse, les rapports avec la France et les autres puissances du continent; les progrès de la réformation et surtout le plan à suivre pour l'extirper. A la suite de ces entretiens, dont il sortait toujours mécontent, et souvent irrité, il trouvait dans son intérieur des attitudes tour à tour attristées ou provocantes, des larmes de chagrin ou de tendresse, les lamentations, les scènes de jalousie, les obsessions d'un amour dont l'intensité croissait par les dédains. La glace engendrait le feu.

Telle était l'existence des hôtes de Windsor, dès le premier jour de cette union mal assortie, et elle ne changea pas jusqu'à celui, qui devait être prochain, de leur séparation.

Sans vouloir peindre complètement Philippe II, ce qui sortirait de notre sujet, nous ajouterons ici quelques traits d'après lesquels on pourra juger son caractère qui, dès cette époque, se dessinait.

On s'accorde à dire que, lors de son union avec Marie de Portugal, sa première femme, il était lié par un mariage secret à doña Isabella Osorio. Plus tard, on lui reprocha la mort de son fils don Carlos, l'empoisonnement d'Isabelle de France, la séduction d'une jeune fille qu'il rendit mère et fit épouser de force au prince d'Ascoli; ses amours

avec la femme de son favori Ruy Gomez, son acharnement contre Antonio Pérès, dont il avait armé la main contre Escovedo. Si, à ces taches de sa vie privée, on joint les iniquités publiques, sa bravoure douteuse; car il ne se montra, ni à Mühlberg à côté du duc d'Albe, ni à Saint-Quentin à côté de Philibert de Savoie, ni à Gravelines à côté du comte d'Egmont, ni à Lépante à côté de don Juan d'Autriche et d'Alexandre Farnèse, ni sur l'Armada décorée par lui du nom d'Invincible, qui portait à la mer et à la fortune un défi dont la tempête et les brûlots anglais punirent l'insolence; la conspiration tramée en 1564, contre le Béarn, pour enlever Jeanne de Navarre, la faire condamner par les inquisiteurs et lui voler son royaume; sa politique tortueuse et cruelle, ses sujets des deux mondes épuisés par des impôts excessifs, les lettres de noblesse accordées à Balthasar Gérard, l'assassin du stathouder de Hollande, l'institution dans les Flandres du *Conseil des Troubles*, dit le *Conseil de Sang*; le supplice des comtes d'Egmont et de Horn, et enfin les persécutions que tout le monde connaît, la postérité doit ajouter foi au foudroyant manifeste du prince d'Orange.

Mary Tudor et Philippe d'Espagne, tels que nous les connaissons maintenant, pouvaient-ils

faire leur bonheur mutuel et celui de leurs sujets? N'appartiennent-ils pas tous deux à cette classe d'êtres exceptionnels que la Providence envoie quelquefois aux hommes pour les punir, et dont le sort est aussi à plaindre que celui de leurs victimes?

XVII

Après le mariage, on prolongea les fêtes officielles. Les grandes crises qui agitent les peuples sont presque toujours précédées de quelques moments de calme, pendant lesquels les partis font le dénombrement de leurs moyens d'action et de résistance. La reine et le roi inclinaient aux mesures violentes, mais n'y étaient pas encore complètement décidés, ou n'osaient pas le déclarer. Les plus chauds partisans de la violence pensaient eux-mêmes qu'il fallait différer l'attaque jusqu'à ce qu'on fût sûr du succès.

Tous les soins se tournèrent du côté des élections, car un parlement dévoué était la base indispensable de toute entreprise. Une grande effervescence régnait dans les comtés. La lutte fut vive

et soutenue entre les anglicans et les papistes; on les vit se lancer réciproquement les injures, avec cet oubli complet d'atticisme qui distingue les enfants de la vieille Angleterre. Heureusement pour la cour, le désaccord se glissa parmi les anglicans, partagés déjà en une foule de sectes rivales qui s'anathématisaient entre elles avec une violence égale à leur haine contre les catholiques, dont le faisceau demeura compacte. Ce qui restait de l'or espagnol acheva de jeter la confusion dans le camp ennemi, et l'on parvint à avoir une chambre à peu près telle qu'on la désirait.

Peu de temps après les élections arriva le cardinal Polus que l'on attendait impatiemment, car il apportait des instructions du pape et de l'empereur. La dignité de légat lui donnait un pouvoir que l'on se proposa d'utiliser sans tarder.

Pendant l'espèce d'armistice qui venait d'avoir lieu, Philippe, afin de se concilier l'opinion, força son naturel, et demanda la grâce d'un assez grand nombre de personnes retenues pour cause de religion et de politique, notamment de la princesse Elisabeth, déjà populaire par ses grandes qualités, sa foi au dogme nouveau et la haine de sa sœur. Cette conduite habile fut fort appréciée.

La reine, dès son avènement, n'avait pu s'empêcher de faire quelques essais de réaction reli-

gieuse. Plusieurs évêchés abolis sous les deux derniers règnes avaient été rétablis, l'ancienne liturgie reprise, les messes officielles dites en latin, le mariage des prêtres prohibé, tout en ne cessant de proclamer qu'on ne violenterait personne, cherchant à sauver les apparences, rusant avec l'ennemi.

Les élections faites, on s'enhardit. Les anciens propriétaires de domaines ecclésiastiques commencèrent à se plaindre d'une façon ouverte, et ne cachèrent pas l'espoir de voir finir la captivité de Babylone. Le parti catholique, se modelant sur la cour, affecta des allures qui indiquèrent des entreprises prochaines.

Dès que le cardinal Polus fut arrivé, on se mit ouvertement à l'œuvre. En sa qualité de légat, il adressa aux deux Chambres un message dans lequel il gémit sur les épreuves que les serviteurs de Dieu avaient traversées, dit que le jour était venu où tous les dissentiments devaient disparaître entre les membres de la grande famille chrétienne, et les invita, au nom du royaume, à se réconcilier avec le souverain pontife dont les bras leur étaient ouverts.

L'affaire faillit échouer par suite de l'opposition des détenteurs de biens des couvents, disposés à faire bon marché de leur conscience, mais non de

leurs intérêts. Des courriers furent expédiés à Rome, et le cardinal obtint, non sans peine, une bulle qui autorisait les possesseurs actuels des biens à les conserver. Alors les scrupules s'évanouirent, et les deux Chambres, se rendant en corps auprès de la reine et du roi, les supplièrent d'intercéder auprès de Sa Sainteté, afin d'obtenir leur grâce. L'orateur ne manqua pas de dire, au nom de tous, que la reine sauvait l'Angleterre en rétablissant le catholicisme, oubliant que plusieurs de ceux au nom desquels il parlait avaient dit à Henri VIII qu'il la sauvait en proscrivant les doctrines que l'on allait restaurer. Et ces mêmes hommes devaient, quatre ans plus tard, dire à la reine Elisabeth qu'elle sauverait également l'Angleterre en rompant de nouveau avec la communion romaine. L'histoire fournit peu d'exemples d'une versatilité si basse.

Le dénouement de cette scène était prévu comme le mariage final dans une comédie moderne. Jules III leva toutes les censures, reçut en grâce le Parlement, et se flatta d'avoir consolidé pour toujours l'inféodation de l'Angleterre à la papauté.

XVIII

Dans l'état des esprits, ce fut un acte, employons un terme plus expressif, un tour d'une habileté inouïe, d'avoir fait nommer un parlement favorable à l'Espagne et au rétablissement du catholicisme. Il n'y a pas de pays libre dans lequel les élections ne donnent quelquefois une chambre *introuvable*. Ce résultat obtenu, la reine entreprit de faire rentrer réellement l'Angleterre dans le giron de l'Église romaine. Cette détermination prise, elle crut devoir consulter sur le mode à suivre. Les hommes d'État appelés à donner leur avis se partageaient en deux camps.

Les uns conseillèrent d'agir par la persuasion ; les autres, par la force. Nous allons exposer d'une manière succincte les arguments sur lesquels s'appuyaient les partisans de ces deux opinions.

XIX

« La raison humaine, au dire de ceux qui prêchaient la tolérance, n'a pas une mesure précise, évidente, irrésistible, qui frappe également tous les yeux. Les organes de tous les hommes ne perçoivent pas d'une façon semblable, les sensations physiques ou immatérielles. Mille circonstances qui échappent à l'analyse modifient les perceptions de l'âme, comme les phénomènes de la réfraction solaire changent les couleurs. L'asservissement des autres à nos opinions est tout aussi déraisonnable que la prétention de leur faire éprouver nos joies ou nos douleurs, de les forcer à juger avec notre jugement, à voir avec nos yeux, à toucher avec nos mains. Le ciel vous a-t-il départi l'infailibilité pour que les erreurs de nos frères nous trouvent sans pitié? Celui qu'un sophisme séduit est-il plus coupable que celui qui s'incline de bonne foi devant un usurpateur du pontificat ou de la royauté?

« L'utilité publique est la limite du pouvoir humain. Si l'État s'occupe des cultes, c'est parce

qu'il pense qu'il y a un rapport étroit entre la croyance et la morale, et que les idées sur la vie future règlent la conduite des hommes dans celle-ci. Mais il résulte aussi de ce principe que le souverain ne peut proscrire un culte qu'autant qu'il est immoral ou anarchique. Or, pouvons-nous nier que les protestants soient, comme nous, liés par les affections de famille, laborieux dans la paix, braves à la guerre, observateurs de leurs engagements et des lois sociales? Si cela est, que gagnerons-nous à les violenter? Quand nous les forcerons à l'apparence d'une religion, bientôt peut-être n'en auront-ils plus aucune!

« Ceux-là seuls qui troublent l'État sont punissables. Les erreurs spéculatives, quand elles ne blessent pas la morale et n'attendent pas à la sécurité du pays, sont indifférentes à l'État.

« La violence conduit les faibles à l'hypocrisie, les forts au martyre. La lueur des bûchers n'est pas la lumière, c'est l'incendie.

« Aucun principe du droit naturel ne mérite mieux l'adoption du droit civil que celui d'une indulgence réciproque entre des êtres d'une origine commune, également enclins à l'erreur, pétris des mêmes faiblesses, minés par les infirmités, voués à une vie courte et au jugement dernier.

« Le paganisme n'a pas persécuté. On voit vivre paisiblement côte à côte le guèbre, le banian, le sabéen, le brahmine, le bouddhiste, le mahométan et le juif. Ce qu'ils font par indifférence, faisons-le par vertu.

« Que l'introduction du protestantisme ait été un malheur, j'en conviens et je le déplore ; mais au lieu de laisser cette plaie se cicatriser par le temps et la force des choses, on vous propose de l'envenimer. C'est un mal d'avoir introduit la Réforme, ce sera un mal pire de l'extirper violemment.

« Conformons-nous aux préceptes laissés par Jésus-Christ, par les saints et par les Pères de l'Église.

« Saint Paul écrivait aux Thessaloniens : « Si
« quelqu'un vient vous annoncer un autre Christ,
« vous le souffrirez, et vous ne traiterez pas en
« ennemi celui qui n'a pas les mêmes sentiments
« que vous. »

« Écoutez saint Jean : « Mes enfants, aimez-
« vous les uns les autres. »

« Saint Athanase : « S'ils persécutent, c'est la
« preuve manifeste qu'ils n'ont ni piété ni crainte
« de Dieu. C'est le propre de la piété, non de con-
« traindre mais de persuader, à l'imitation du
« Sauveur qui ne forçait personne à le suivre. »

« Saint Hilaire : « Vous employez la force où il
« ne faut que la lumière. »

« Saint Clément : « Le Sauveur assigne les
« hommes dans l'autre monde pour y rendre
« compte de leurs actions, et n'a prononcé contre
« personne la mort temporelle. »

« Les maximes analogues fourmillent dans
Tertullien, Salvien, saint Augustin, dans une foule
d'autres Pères, et enfin dans les entretiens du di-
vin Sauveur qui se plaisait à répéter : « Mon
« royaume n'est pas de ce monde. Bienheureux
« sont les débonnaires, les pacifiques et les misé-
« ricordieux. Je suis l'agneau destiné au sacrifice.
« N'attirez pas le feu du ciel sur vos ennemis. »

« La persécution amènera forcément les repré-
sailles, et les lieux où devraient régner les doc-
trines bienfaisantes de l'Évangile deviendront une
arène ensanglantée.

« L'histoire des dix grandes persécutions or-
données par les empereurs romains nous fournit
cet enseignement qu'elles ne produisirent que des
abjurations simulées, ou ne ramenèrent au paga-
nisme qu'un nombre insignifiant d'apostats.
Claude, Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle,
Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien et
Galérius sévirent en vain contre les sectateurs du
Christ; ils ne firent qu'augmenter le nombre des

martyrs et celui des fidèles dans les catacombes.

« D'un autre côté, lorsque Constantin le Grand eut publié en 330 l'édit de Milan qui accordait aux chrétiens la liberté de conscience et eut embrassé lui-même leur religion, le christianisme domina bientôt dans l'empire. On vit alors les haines s'affaiblir, les passions s'éteindre. De nombreux prosélytes accoururent, séduits par l'exemple du prince, l'appât des faveurs, la mode même, car les voies de Dieu sont cachées.

« Ainsi les persécutions contre les chrétiens échouèrent, et la douceur vainquit l'idolâtrie.

« Enfin, les persécutions sont, non-seulement inefficaces, contraires même au but qu'on se propose, mais elles attirent, dès cette vie même, la colère de Dieu sur ceux qui les exercent, ainsi que l'a prouvé dans un livre admirable un des plus célèbres défenseurs du christianisme, Lactance, que saint Jérôme a surnommé le Cicéron chrétien. Rappelez-vous comment sont morts la plupart des empereurs romains qui ont livré les chrétiens aux bûchers et aux jeux du cirque : est-il possible de ne pas reconnaître là le doigt de Dieu ? Et ne devons-nous pas trembler pour nous-mêmes si nous employons contre nos ennemis des armes dont la bonté divine réprouve l'usage, quelles que soient les mains qui s'en servent !

« Travaillons à gagner les cœurs par la persuasion et l'exemple. Dieu secondera nos efforts, et nous poursuivrons nos conquêtes pacifiques au milieu des bénédictions des hommes. »

XX

« Dieu, disaient les intolérants, est descendu sur la terre en la personne de Jésus-Christ, son incarnation vivante, afin de révéler aux hommes la vérité. Le Sauveur a formulé les maximes divines dans des termes d'une irréfragable précision que ses disciples nous ont transmis par les livres saints. Il a dit aux apôtres : « Je suis avec vous « jusqu'à la consommation des siècles. » (Saint Matthieu, XXVII.) « Celui qui vous écoute m'é-
« coute. » (Saint Luc, X.) Et puis, après avoir conféré particulièrement au pontife de Rome le droit de le continuer sur la terre et de parler en son nom, il est remonté au ciel. La succession des actes pontificaux forme une chaîne non interrompue de lumière et de vérité qui ne permet qu'aux pervers l'aveuglement, le doute et le blasphème. Il en résulte que l'Église a reçu de Dieu l'infailli-

bilité, et que le souverain pontife, qui la représente, participe à cette émanation céleste.

« Cela posé, les rois, dont l'institution divine est la force, ne peuvent se séparer de l'Eglise sans s'éloigner de Dieu. C'est leur devoir d'observer la foi de leurs pères, et leur droit d'en exiger la pratique. C'est le droit et le devoir de l'Eglise de délier du serment de fidélité les peuples que leurs guides naturels conduiraient à l'erreur ou laisseraient s'égarer.

« Que diriez-vous d'un prince qui laisserait distribuer des aliments empoisonnés ! Peut-on laisser propager le poison des âmes ?

« La violence, nous dit-on, engendre l'hypocrisie. Mais le soleil ne répand-il pas également la chaleur vivifiante de ses rayons sur tous ceux qui les reçoivent, de gré ou de force. Une fois contraint de commencer une chose juste, on l'achève par l'attrait irrésistible de tout ce qui est bon, juste et vrai. Un homme prend goût à la justice et à la vérité, comme on aime la lumière quand on a joui de ses bienfaits, comme on préfère, de quelque manière qu'on y ait été amené, une route large, commode et ombragée à un sentier rocailleux et bordé de précipices. D'ailleurs, en supposant même que la grâce n'agisse pas sur des pères endurcis, on empêche au moins que des doctrines

pernicieuses ne se transmettent aux générations suivantes. Les enfants sucent le lait des principes orthodoxes, et ceux qu'on a forcés à l'hypocrisie font, même malgré eux, souche de croyants sincères.

« Les déistes purs, qui touchent de fort près aux matérialistes, affirment que les souverains n'ont pas charge d'âmes, et que la diversité des croyances n'intéresse en rien la société civile. Mais que deviendra cette société si on permet à chacun d'errer à son aise? Si on laisse les sectaires élever autel contre autel et s'étreindre dans leur antagonisme?

« Pour apprécier combien il est nécessaire que l'esprit humain soit contenu et réglé, figurez-vous l'aspect qu'offrirait une ville dans laquelle se seraient donné rendez-vous les sectateurs des différents cultes, ou plutôt des superstitions diverses des peuples que le souffle de Dieu n'a pas visités ou a délaissés. Vous verriez :

« Les Guèbres et les Parsis, adorateurs du soleil ou du feu, derniers disciples de Zoroastre, traqués aujourd'hui en Asie par l'islamisme; l'Africain avec ses fétiches, l'Indou avec ses talismans; le Chaldéen et l'Égyptien se prosternant, le premier devant le poisson Oannès; le second devant le bœuf noir qui a sur le côté une marque blanche

semblable au croissant de la lune, devant la vache Io et toute la ménagerie que l'on voit gravée sur la Table Isiaque découverte dernièrement lors du sac de Rome;

« Le Sabéen qui adore les astres, croit à la magie, à la divination, à l'astrologie, aux anneaux ensorcelés, à l'impureté du porc, du chameau et du pigeon, à la transmigration des âmes et à l'éternité du monde;

« Le Brahmine (nommé par les Grecs gymnosophe par qu'il va nu), qui médite les Védas et le Manou en regardant le bout de son nez, afin d'y apercevoir une petite flamme bleue, honore la triade divine de Brahina, Vishnou et Siva, symbolisée par un cercle inscrit dans un triangle équilatéral; affirme que le monde durera 432,000 ans, croit à la métempsychose (*metempsychosis*), c'est-à-dire à la migration des âmes dans des corps différents, même dans des animaux et des plantes, selon les actes, de sorte qu'en se nourrissant d'un animal ou d'un fruit quelconque, il a toujours peur de manger un parent ou un ami, tandis qu'il est sans pitié pour le paria; n'osant pas cuire un mouton, tuer un insecte, plumer une poule ou croquer un radis, et n'hésitant pas à faire périr sous le bâton un de ses semblables, ou à le pousser sous les roues pesantes

du char de Para-Brahma qui l'écrasent à Djag-gernâth ;

« Les Sibériens qui tuent leurs prêtres pour les envoyer prier dans l'autre monde ;

« Les Gètes se disputant l'honneur d'être lancés en l'air afin de retomber sur les javelots de Zmolxis ;

« Le Bouddhiste, pour lequel Chakyamouni, le quatrième des Bouddhas incarnés, mort en l'an 542 avant notre ère, est encore visible dans la personne du Dalaï-Lama du Thibet, en attendant Maïtreya, le cinquième Bouddha, qui doit paraître 5,000 ans après lui ;

« Le Bonze qui, d'après Xaca, professe deux morales opposées, l'une austère pour le peuple, l'autre commode pour les grands ; qui recommande aux mourants de se vêtir de robes de papier (qu'il leur vend au poids de l'or) et surtout d'emporter dans l'autre monde des valeurs précieuses (qu'il leur dérobe en les inhumant) sans quoi ils ne seraient pas reçus dans l'Élysée, et leurs âmes erreraient indéfiniment d'un corps dans un autre ;

« L'indigène rabougri de Pé-King, l'ancienne Cambalou, avec son teint jaune, sa tête conique, sa figure triangulaire, ses sourcils en virgule, son nez à base large et à bout pointu, ses lèvres épaies-

ses et ses jambes torses, qui suit les doctrines de Kon-fou-tseu et voit Dieu dans le Li et le Tien ;

« Les prêtres païens de la Grèce et de Rome, tels que les pontifes et les flamines avec leurs robes faites pour les tréteaux, les augures et les aruspices qui ne peuvent se regarder sans rire ; les licteurs qui escortent les vestales ou creusent leurs tombes ; les Quindécemvirs qui gardent les livres sibyllins, les Mystes initiés aux petites Eleusines, et les Eoptes initiés aux grandes ; les Saliens dont la danse est la prière, les Pullarii chargés du soin des poulets sacrés, les Corybantes célébrant les mystères de Cybèle ou d'Isis par des contorsions frénétiques, les Bacchantes ivres de vin et brandissant le thyrses, les Luperques ivres de luxure ; les filles de Paphos, d'Amathonte et de Cythère pour qui la transgression de la pudeur est un acte pieux ; les Lampsaciens arborant, comme l'attribut du créateur de toutes choses, un emblème qui effarouche les yeux les moins chastes. Je vois toute cette engeance d'imposteurs tressaillant sous les chênes fatidiques de Dodone, de l'Ida ou de Cyllène, déifiant les goûts, les passions, les vices, les fureurs des hommes, et peuplant de leurs allégories ineptes, féroces ou impudiques l'Olympe, les montagnes, les bois, les fontaines,

les sources des fleuves, l'empyrée, le fond de l'Océan, la nature entière;

« Les Juifs (Mosaïstes, Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, Gnostiques, Cabalistes, Coraïtes, Talmudistes, Réchabites), partagés entre les versions de la Bible et le fatras indigeste du Talmud élaboré par le Sanhédrin; tous superstitieux, idolâtres, usuriers, lâches, faux et vils, laissant leurs terres en friche pendant la dernière année de chaque période septennale et volant, à cette époque, leurs créanciers;

« Les Druides, Eubages et Bardes, consacrant à Hésus et Teutatès la sélage, la samole, la verveine et le gui, inondant les dolmen et les men-hir de sang humain;

« Le Musulman abruti par le fatalisme et la polygamie; le Fakir errant et mendiant, mutilé de ses propres mains, la tête à moitié brûlée, croyant s'ouvrir le séjour des houris en se passant un anneau dans le nez;

« Les Carthaginois jetant leurs fils dans la fournaise ardente de Moloch;

« Les Scandinaves, auxquels Odin prescrit le meurtre des prisonniers, bravant la mort à la guerre dans l'espoir que les Walkyries leur ouvriront le Walhalla où ils pourront contempler Wuotan sur son cheval à huit pieds, les corbeaux

divins, la fille du géant Fiœrgwyn, et Freyja dans son char attelé de chats;

« Les Azlèques, égorgeant aux pieds de Huitzilopochtli des victimes humaines qu'ils dévorent ensuite dans de hideux festins, comme les Scythes androphages.

« Qu'avons-nous vu de nos jours? En 1518, un moine obscur, fils d'un ouvrier mineur, nommé Luther, prend à partie l'Église, le pape et Dieu, attaque les indulgences offertes par Léon X, et publie quatre-vingt-quinze propositions dans lesquelles, falsifiant les livres saints, il attaque les vœux monastiques, le célibat des prêtres, la hiérarchie ecclésiastique, la possession des biens temporels par le clergé, rejette le culte des saints, le purgatoire, les commandements de l'Église, la confession auriculaire, la transsubstantiation, la messe, la communion sous une seule espèce, et ne conserve d'autres sacrements que le baptême et l'eucharistie sous les deux espèces.

« En 1520, il brûle publiquement à Wittemberg la bulle du pape et toutes les décisions émanées du saint-siège.

« En 1521, cité à la diète de Worms, il tient tête au pape et l'insulte. Il parcourt ensuite l'Allemagne qu'il enflamme par ses prédications incendiaires, jette à pleines mains le poison de

L'hérésie sur le chaume et sur les palais, entraîne à sa suite les populations délirantes et une foule de princes qui font apostasier la Saxe, la Suède, le Danemark, la Franconie, la Hesse, le Palatinat et le Brandebourg; infecte les Pays-Bas, la France et l'Angleterre elle-même, j'ai horreur de le dire; s'affermir aux diètes de Nuremberg (1523, 1524) et de Spire (1526) et voit enfin, en 1532, le triomphe de sa cause assuré par la paix de Nuremberg, qui accorde aux réformés la liberté de conscience, et meurt en 1546, victorieux et tranquille, en exhalant son dernier soupir et son dernier blasphème. Ainsi, en si peu d'années, voilà l'Église sapée dans ses fondements. En 1552, l'empereur Charles-Quint, lui-même, oubliant sa gloire et sa foi, a pactisé avec l'hérésie en signant la paix de Passaw. A l'heure où je parle, Calvin, à Genève, dépassant Luther, enseigne la prédestination des élus et des damnés, ce qui détruit le libre arbitre. Il y a vingt ans à peine que le poison luthérien s'est glissé parmi nous, et déjà sont nées de cette semence diabolique une foule de sectes impies. Une fois entré dans la région des croyances libres et individuelles, chacun se donnant le droit de faire parler l'oracle qu'il croit porter en lui, il n'y a pas de terme à la multiplicité des cénacles, de frein aux divagations et aux sacrilèges.

« Il faudra bientôt que les Pères du concile de Nicée sortent de leurs tombes pour proscrire de nouveau les Parfaits qui séduisent les femmes en leur promettant le don de prophétie et la vertu inénarrable ; les Docites qui maudissent l'union des sexes et affirment que le fruit défendu est le mariage ; les Carpocratiens qui prient nus, et prêchent la communauté des femmes ; les Moutanistes qui courent le monde avec des prophétesses ; les Donatistes et les Circoncillions qui tournent sur eux-mêmes leurs fureurs ; les Valésiens qui arrêtent les étrangers pour les mutiler et les délivrer ainsi du péril de la volupté ; les Priscilliens qui croient tous leurs désordres justifiés par la vileté du corps ; les Gnostiques qui partagent l'espèce humaine en trois classes auxquelles ils donnent des dénominations insensées ; les Ophites dont l'Eucharistie est un gâteau souillé par le contact des serpents.

« Ainsi les peuples, après avoir eu tant de peine à sortir des ténèbres, à dépouiller leur grossièreté primitive, à déchirer leurs langes, à répudier des pratiques stupides et honteuses, à épurer leur raison, retomberont dans l'enfance, l'erreur et la barbarie. L'ordre civil, que l'on aura cru sauver par l'indifférence, périra au milieu de ces déchirements. Dans son intérêt et au point de vue

purement humain, il est indispensable que l'autorité temporelle prenne parti pour la vraie religion, et force la cité ou l'empire tout entier à s'y soumettre.

« Nos adversaires invoquent la tolérance. Qu'ont-ils fait quand ils ont dominé ? Les événements sont trop près de nous pour que je les rappelle. Les bûchers où l'on a brûlé les catholiques anglais fument encore, ainsi que celui de Servet allumé par Calvin, à Genève, en 1553.

« S'il est un genre de persécution que l'on doive employer contre les dissidents, la plus violente doit être pratiquée comme la plus efficace. Les portes des prisons s'ouvrent, les décrets de bannissement s'abrogent, et les proscrits reparaissent plus dangereux. — Les morts seuls ne reviennent point.

« Enfin, quant au genre de supplice que méritent les coupables, celui du feu est préférable à tout autre, car c'est celui que Dieu inflige aux damnés, et qu'il doit approuver, comme étant, dans ce monde, l'image de sa justice dans l'autre. »

XXI

Tous ces arguments furent exposés dans les conseils de la couronne, et appuyés de toutes les raisons subsidiaires que fournissaient les circonstances, l'état des esprits et la chaleur de la lutte. Le cardinal Polus et le chancelier Gardiner soutinrent principalement le poids de ces discussions auxquelles la reine assista, et dont elle n'entrava pas la liberté, bien que ses tendances ne fussent pas douteuses.

Polus était partisan déclaré de la tolérance. Ce prélat, que la reine avait eu l'idée d'épouser, descendait, nous l'avons dit, des anciens rois anglais ; il avait aussi presque touché à la tiare, car les vues du sacré collège s'étaient un instant fixées sur lui à la mort de Paul III. Il était vertueux, sage, modéré, savant, grave jusqu'à l'austérité, connaissait bien l'Angleterre et l'Europe, et du petit nombre de ces hommes d'une supériorité réelle que les traverses de la vie rendent meilleurs. Son but était de tenir la balance entre tous les partis. Comme le fit plus tard Fénelon en

France, il voulait, ainsi que le dit Lamartine de l'archevêque de Cambrai : « Désarmer la religion
« de toute force coercitive, laisser respirer les
« protestants de la terreur qui glaçait les âmes,
« éloigner les troupes, laisser la parole, la charité
« et la grâce opérer seules sur les convictions
« qu'il fallait éclairer et non dompter, pacifier
« les esprits et obtenir des abjurations libres. » Le plus rude champion des idées de rigueur était Gardiner, qui venait de remonter sur le siège épiscopal de Winchester dont Henri VIII l'avait expulsé, et s'était rattaché fougueusement au parti catholique, afin de faire oublier ses velléités luthériennes. Élevé au poste de chancelier, il tenait à s'y maintenir, visait à la pourpre, et comptait trouver à la fois dans la violence ses rancunes satisfaites, le pardon de ses erreurs, la consolidation de son pouvoir et les faveurs de Rome. — Ses conseils prévalurent.

XXII

Alors commencèrent ces persécutions qui ont fait donner à Mary Tudor le surnom de *Sanglante*.

En trois ans on brûla cinq évêques, vingt et un ecclésiastiques, huit gentilshommes, quatre-vingt-quatre marchands, cent laboureurs, domestiques et artisans, cinquante-cinq femmes et quatre enfants ¹. Comme on le voit par ce dénombrement, l'éminence et la sainteté du ministère, la noblesse du sang, l'obscurité d'une vie laborieuse, la faiblesse du sexe et l'innocence de l'âge furent confondues dans le même holocauste.

Le récit de quelques-unes de ces exécutions donnera une idée de toutes. Gardiner pensait que les chefs devaient être abattus tout d'abord, et que l'hérésie, une fois décapitée, ne présenterait plus de résistance.

La première victime fut John Rogers, prébendier théologal et prédicateur ordinaire de Saint-Paul de Londres. La science, la piété et l'attachement au nouveau dogme attiraient sur lui le respect universel des réformés.

Après sa condamnation, il écrivit à sa femme et à plusieurs de ses amis, fit sa prière habituelle du soir, et s'endormit d'un sommeil tranquille. Le lendemain matin, il fallut le réveiller pour lui annoncer qu'il allait mourir. Il demanda sa famille. Gardiner lui fit répondre qu'il n'en avait

1. D'après Hume. Voltaire porte le nombre des victimes à 800. (*Essai sur les mœurs.*)

point, puisqu'il était prêtre. Le père ne put mêler ses larmes à celles de ses dix enfants, dont il pleura la vie comme il eût pleuré leur mort, car il ne leur laissait pour héritage qu'un nom qui les désignait au malheur. Les jours de leur naissance, qui avaient été autrefois les fêtes de son foyer, ne revinrent à sa pensée que comme des dates néfastes. Ce tribut payé aux plus nobles faiblesses du cœur, il pria Dieu de compter ses souffrances aux êtres chéris qu'il laissait après lui, et rentra dans son courage. Il fut brûlé à Smithfield.

Hooper, évêque de Gloucester, subit sa sentence dans son diocèse, théâtre de ses vertus. Sur le bûcher, des lettres de grâce furent placées à portée de ses yeux, comme prix de son abjuration. Maître ainsi, jusqu'à son dernier soupir, de sa destinée, il ne faiblit point. Les fagots étaient verts. Était-ce un hasard ? Les bourreaux dirent que la lenteur du feu lui donnerait le temps de se repentir. Un vent contraire éloignant les flammes, la crémation s'arrêta longtemps aux membres inférieurs. Une de ses mains ayant été consumée, il employa celle qui lui restait, tant que l'usage lui en fut permis, à se frapper la poitrine et à joindre le geste aux exhortations qu'il adressait à la foule. La moitié de son corps survécut à l'autre pendant une heure.

Une fin semblable attendait les évêques John Cooper, de Gloucester, Robert Ferrare, de Saint-David, Ridley, Latimer, les docteurs Roland, Taylor, Laurens, Sanders, John Bradford et une foule de sectaires.

Les malheurs de cette époque s'accrurent par de véritables crimes. On pendit William Fetherston, faux Édouard VI, Anthony Kingston et ses complices pour pilleries, Charles Sturton, avec un lacet de soie (faveur accordée à son titre de baron) et quatre de ses gens pour assassinat, et d'autres encore.

Pour quel motif presque tous les protestants furent-ils condamnés? — Pour le seul refus d'admettre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. — Saintes doctrines du Sauveur, est-il possible que vous ayez servi de prétexte à tant de scènes douloureuses!

A Guernesey, on brûle une femme enceinte. Elle accouche, et il se trouve une main compaissante qui retire l'enfant du brasier. Un des magistrats s'empare aussitôt de la pauvre petite créature, à laquelle la souffrance arrachait des cris plus aigus que les vagissements des nouveau-nés, et la rejette au milieu des flammes où elle expie le crime qu'elle a commis avant que de naître.

L'évêque de Londres Bonner, armé de verges, frappait les prisonniers, et l'épuisement de ses forces, non leurs cris ou leurs douleurs, arrêtaient seul les fustigations. Acharné sur un pauvre tisserand qui faisait, le croirait-on ! une propagande réformiste en entrelaçant ses fils de lin et de chanvre et refusait d'abjurer, il l'insulta, le fustigea, lui arracha la barbe, et enfin, pour lui donner une idée de l'enfer qui l'attendait, lui retint la main au-dessus d'un foyer incandescent jusqu'à ce qu'il vit les nerfs se contracter, les artères se rompre et les chairs crépiter dans les langues de feu.

XXIII

Les sacrifices humains n'amenèrent pas le bonheur sous les voûtes de Windsor.

Le temps n'apportait pas à la reine la beauté. Les soucis de tout genre, les émotions de l'amour fiévreusement satisfaites ou trompées, les veilles, l'impuissance à étouffer les murmures, surtout enfin les tourments d'une passion malade, repoussant au lieu de retenir par ses exigences im-

modérées, augmentaient l'amertume de ses pensées et la dévastation de ses charmes.

Pendant quelque temps, elle eut l'espoir de devenir mère. Le jour de sa première audience au cardinal Polus, elle crut, ou feignit de croire à une conception instantanée. On ne lui fit jamais de flatterie plus goûtée que celle qui consistait à deviner la cause de son indisposition subite en présence du légat, et à comparer ce mouvement à celui de saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère lorsque la Vierge Marie la visita. Un *Te Deum* fut chanté dans les églises. Le Parlement accueillit avec transport l'heureuse nouvelle que des courriers portèrent par toute l'Europe. On désigna les officiers destinés à composer l'entourage du futur prince de Galles; car c'était nécessairement un fils que Dieu, dans sa sollicitude pour la puissance des Tudors, devait envoyer à la reine, pour prix de sa piété et de sa ferveur à soutenir sur la terre la cause du ciel. Per s'en fallut qu'un subside ne fût demandé pour les frais d'un baptême, d'une dotation et d'un apanage. La chambre des communes, au risque de déplaire par l'exagération de sa prévoyance, décida que, si la reine mourait en couches, don Philippe serait régent pendant la minorité du roi. Cette mesure fit à la reine un plaisir extrême, bien que ce fût

une hypothèse si malheureuse. Son amour l'aveuglait à ce point qu'elle se fit pas cette réflexion, cependant bien naturelle, que certaines éventualités ne se présentent qu'aux esprits qui les désirent. La prévision de la remise du pouvoir à l'homme qu'elle aimait l'empêcha de se blesser qu'on eût prévu si vite le cas de sa mort, dans le moment où sa force vitale lui paraissait doublée. Cette satisfaction ne lui permit de voir dans l'acte législatif que le bon côté et lui en déroba le mauvais.

La maison de Tudor et celle des rois catholiques greffés sur la dynastie autrichienne déclinaient, épuisées par la sève qu'avaient absorbée les gigantesques rameaux sortis de leurs troncs, trouvant, dès ici-bas, le châtiment de leur égoïsme et de leur dureté. Si Dieu se laisse aller parfois à cet excès d'indulgence d'accorder aux mauvais princes une nombreuse et saine postérité, remercions-le de l'avoir refusée à cette reine et à l'Infant.

Henri VIII eut pour descendance le rachitique Édouard VI et deux filles stériles. Quant à Philippe, on connaît l'histoire de cet enfant malsain de corps et d'esprit, nommé Carlos, dont les difformités et les vices croissaient alors entre les sombres murs de l'Escorial. Si vous n'êtes pas dupé par les romanciers et les poètes, vous savez

à quoi vous en tenir sur le don Carlos de Schiller, et les rêveries humanitaires avec le marquis de Posa. Le vrai don Carlos fut un être pervers; quand on a soufflé sur les nuages qui l'entourent, on éprouve plus de tristesse que de pitié.

Philippe III fut le seul fruit des quatre mariages de son père. Ce fils, jouet de ses courtisans, amoindrit l'héritage du grand Charles. Philippe IV fut plus faible encore. Charles II conduisit la monarchie à la décadence. Ce dernier rejeton d'un sang appauvri est resté entaché d'impuissance physique et morale. Ce qu'a fait de l'Espagne un cadet de la maison de France auquel il la donna par son testament, demandez-le au bigotisme et au satyriasis de Philippe V, aux menées de la princesse des Ursins, aux projets faussement grandioses d'Alberoni, ce Parmesan brouillon, à l'hypocondrie de Ferdinand VI, aux efforts inutiles de Charles III, à l'imbécillité de Charles IV, aux faiblesses de Marie-Louise sa femme, à la domination fantasque et insolente d'Emmanuel Godoy, au despotisme rétrograde et sacerdotal de Ferdinand VII. Est-il réservé à une femme de régénérer et de conduire à la conquête de l'avenir ce pays si riche par sa position géographique, ses défenses naturelles, les productions de son sol, les métaux précieux que lui donnent ses

mines, les mers qui baignent ses côtes, les montagnes qui le protègent, ses belliqueux enfants et le soleil qui le dore?

XXIV

La reine n'avait conçu qu'une illusion ; sa prétendue grossesse n'était qu'un commencement d'hydropisie.

Cet accident acheva de désaffectionner Philippe. De ce point à une aversion complète, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi. Les sentiments qu'il inspirait aux Anglais, et ceux qu'il éprouvait pour eux n'étaient pas de nature à le consoler de ses mécomptes conjugaux. L'Infant et ses compatriotes, transplantés du pays du soleil dans celui des frimas et des brumes, mouraient d'ennui et de froid. L'orgueil castillan se heurtait sans cesse à l'orgueil breton, et les aspérités s'envenimaient par un contact journalier, au lieu de s'émousser. Quelques tonnes d'or avaient bien pu acheter des complaisances passagères ; mais, pour les rendre durables, il aurait fallu que le Pactole roulât per-

pétuellement ses flots à travers la Cité de Londres, dans le lit de la Tamise.

En présence d'une noblesse si parcimonieuse de ses hommages, le prince était sans cesse froissé ; car, sous les protestations, perçaient la morgue et l'antipathie. Dans les régions sociales inférieures, des pamphlets ravivaient les vieilles rancunes nationales. Des conflits journaliers appelaient une répression mortelle pour le repos public.

On comprend combien son esprit irascible devait souffrir en voyant constamment une femme qui lui déplaisait, une aristocratie possédant, plus qu'aucune autre, l'art de mettre de la hauteur jusque dans les prosternations officielles, un peuple qui ne lui épargnait pas les preuves de malveillance, une hérésie rendue plus vivace par les coups qu'on lui portait, un parlement qui s'opposait toujours à ce qu'il fût couronné, après lui avoir marchandé un titre vain. Sans pouvoir et sans prestige, il n'était que l'ombre de la reine. Si on joint à tout cela le mirage de la patrie absente, la certitude qu'il y trouverait le catholicisme sans périls, des mains et des cœurs amis, quelque affection tendre qu'il y avait peut-être laissée, les liens de toute nature qui l'attachaient à un pays où il serait bientôt, non pas un pastiche de roi et

le mari éclipsé de la reine comme à Londres, mais un monarque absolu et puissant, on ne s'étonnera pas qu'il lui tardât de quitter un sol qui lui brûlait les pieds.

Telles étaient ses pensées, lorsqu'il reçut de son père des lettres où le vieil empereur lui exprimait son chagrin de voir ses espérances déçues; lui parlait de la reine avec une sécheresse motivée par sa stérilité, des affaires anglaises comme devant être reléguées au second plan en présence des grands intérêts qui l'appelaient sur le continent, et enfin le priait de venir le trouver à Bruxelles pour y recevoir une vraie couronne, auprès de laquelle les oripeaux si chèrement payés à Westminster n'étaient rien.

Philippe cherchait un motif, un prétexte même pour quitter l'Angleterre, lorsque lui parvint si à propos le message contenant l'expression de la volonté paternelle. Jamais fils ne fut plus disposé à obéir à son père. Il ne prit guère la peine de dissimuler sa joie, opposa aux larmes un front impassible et presque radieux, acheva promptement ses préparatifs de voyage, fit du bout des lèvres le serment de revenir bientôt, dans le fond de son cœur celui de ne revenir jamais, se dégagea des embrassements d'une épouse éplorée qu'il se souciait peu de laisser inconsolable et prit le chemin

des Pays-Bas, escorté par des malédictions qu'il rendit avec usure.

Le 4 septembre 1555, après quinze mois seulement de séjour à Londres, il débarqua dans le port de Calais où il fut reçu par lord Wentworth ; se reposa quelques heures dans ce dernier repaire du Léopard sur le sol de la France, vit d'un œil satisfait briller dans les plis ondoiants du drapeau d'Angleterre l'aigle autrichienne, les lions d'or de Léon, les tours d'argent de Castille, les chaînes de Navarre, composant un trophée qui lui inspira les seules visions guerrières qu'ait connues sa prudence, et ne trouva pas de chevaux assez rapides à son gré pour le porter à Bruxelles.

XXV

Charles-Quint, lorsqu'il abdiqua, était dans la cinquante-sixième année de son âge, et la quarantième de son règne. Pour étonner une dernière fois le monde, et clore lui-même le cycle assigné à sa glorieuse carrière, il choisit pour son abdication la salle des États du palais de Bruxelles, y réunit, le 25 octobre 1555, les reines ses sœurs, les

personnages les plus marquants de ses royaumes, un nombre considérable de ses sujets de tous rangs appelés des confins de ses possessions où le soleil ne se couchait point, les uns vieux avec la gravité des souvenirs, les autres tout jeunes afin que les détails de cette journée fussent transmis par le récit le plus lointain à leurs enfants, et là, au sein de cette imposante assemblée profondément émue, déposa le pouvoir souverain, à la place même où il l'avait reçu quarante ans auparavant. On nota cette coïncidence de lieux et de dates, comme on le fit à Rome, lorsqu'Auguste mourut au jour anniversaire de son élévation à l'empire, dans la chambre de son père Octave.

Des hommes voués à l'examen des choses du passé ont mis à néant bien des contes puérils. Mignet nous a rendu le vrai Charles-Quint, comme Lamartine a retrouvé le vrai Cromwell.

L'empereur n'abdiqua pas brusquement, dans un de ces accès de dégoût et d'humeur qui visitent les toits les plus hauts comme les plus humbles. De longues réflexions précédèrent cet acte grave, auquel il fut conduit d'une manière progressive par l'affaiblissement de ses forces, car l'âge rendait plus rapprochées les attaques d'épilepsie, de goutte, d'asthme et d'un flux de sang qu'il éprouva dès sa jeunesse, au dire de

son historien Sepulveda ; par sa piété dont la ferveur ne cessa de s'accroître depuis la perte de l'impératrice Isabelle, enlevée toute jeune à sa tendresse ; par son impuissance à porter tant de couronnes qui écrasaient sa tête blanche et son corps courbé ; par la voix de Dieu qui l'appelait dans la solitude afin d'y régler les comptes de sa conscience et de mettre un intervalle entre la vie et la tombe ; par la droiture de son esprit qui le pénétrait de ces raisons ; enfin par cette aspiration à descendre qu'éprouvent les hommes parvenus au faite des grandeurs, et qui prit Sylla, Dioclétien, Maximien, Christine de Suède et Philippe V.

Son projet de retraite, conçu dès 1535, au sein de sa force et de sa toute-puissance, ne cessa d'être suivi, médité, mûri, et il fallut des raisons impérieuses pour le river au trône jusqu'en 1555. On forcerait à peine la vérité en disant qu'il lui fut presque aussi difficile de déposer toutes ses couronnes que de les placer sur sa tête ; image d'un père prévoyant qui ne livre les différentes parties de son patrimoine, qu'en assurant leur avenir. Rien ne prouve mieux son immuable persistance que l'énoncé de ce fait qu'il mit plus de deux ans à consommer ses renonciations, commencées en 1554 par le don de Naples et de Milan à son fils,

continué en octobre 1555 par les Pays-Bas, en février 1556 par l'Espagne, et achevées seulement en 1557 par l'empire. L'Infant et le roi des Romains ne cessèrent d'insister pour qu'il changeât d'avis, et ne se départirent jamais du respect qui lui était dû. Tant qu'il vécut, Philippe continua de solliciter ses conseils, on peut le dire, ses ordres. Tout ce qui a été dit de l'ingratitude est à reléguer au rang des fables, comme la soumission du père aux règles monacales, les jeûnes, les macérations, le cilice, les coups de discipline, le lit de cendres, les journées employées à des travaux presque serviles, les prières à genoux sur le marbre, l'assistance à ses propres funérailles, la claustration dans son cercueil, sa propre voix mêlée à celle des moines chantant l'office des trépassés, ses terreurs, sa fièvre, son délire et sa mort à la suite de cette comédie lugubre. Durant trois siècles, on a moissonné dans ce champ les contrastes. Peu de sujets ont été salués par un pareil cliquetis de mots. Les rhéteurs y ont épuisé leur flore :

Des alpestres sommets tu gravis les hauteurs,
Pour des thèmes d'enfants et des jeux de rhéteurs.

Nous verrons plus loin ce que fut Charles-Quint
à Yuste.

« Les fausses couleurs, dit Bossuet, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. »

Charles-Quint restera entouré d'une prestigieuse auréole par l'immensité de ses possessions, de ses entreprises et de ses desseins, sa lutte heureuse avec François I^{er}, sa hauteur avec le pape, son adresse opiniâtre contre la Réforme, son infatigable activité, son labeur incessant, ses plans stratégiques, son génie doué de toutes les aptitudes pour subjuguier les hommes ; mais s'il sut forcer l'admiration, il ne se concilia jamais l'amour. Ses sujets espagnols lui reprochèrent sa naissance en Flandre, son sang germanique, sa prédilection pour le français qu'il parla jusqu'à l'âge de vingt ans, sa lenteur à se rendre parmi eux et à étudier leur langue harmonieuse. Il ne vit dans la Péninsule qu'un instrument, un levier, un ressort de la grande machine que faisaient jouer ses mains puissantes. Il ignora que cette terre ne demandait qu'à être remuée pour produire abondamment les fruits, les moissons et les métaux qu'elle recouvre, que des routes et des canaux lui donneraient la vie et l'opulence. Il n'y versa, pour la féconder, aucune parcelle des richesses du Nouveau-Monde, qui ne lui servirent qu'à vaincre d'autres pays ou à les acheter. Il prit

à tâche d'empêcher, de retarder et d'annuler les réunions des Cortès; d'amoindrir les fueros des provinces, les juntas locales, les franchises des communes, les privilèges des villes, les libertés individuelles; d'étendre sur la Catalogne, l'Aragon, l'Andalousie, les Castilles, l'Estrémadure, Léon, la Galice, les Asturies et la Navarre, sur toutes les têtes, comme sur tout le territoire, de Bilbao à Gibraltar, et d'Alicante à la Corogne, le niveau d'une soumission aveugle et d'une éner-vante fiscalité.

S'il récompensa magnifiquement quelques-uns de ses serviteurs, il fut ingrat envers ceux auxquels il devait le plus. Cortez, pour pouvoir l'abor-der, après avoir détrôné Montézuma, fut obligé de faire une trouée dans l'épais cortège formé par la féodalité allemande et la grandesse, se posa fièrem-ent et lui dit : « Cet homme que repoussent vos gardes et que vous ne connaissez pas est celui qui vous a donné plus d'États que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Quel était le bilan général de Charles-Quint en 1555 ? L'Espagne appauvrie et dépeuplée, les Pays-Bas révoltés, un grand nombre de villes impériales ayant secoué le joug et gagnées à Luther, les autres frémissantes; l'Italie menacée par le duc de Guise, l'Afrique par les Turcs, la haine de

Henri II, du pape Paul IV, de la plupart des princes italiens, et de l'Angleterre ; comme compensation, il est vrai, le Mexique et le Pérou permettant de rapprocher par un ciment d'or les parties qui se disjoignaient de cette Babel aux proportions jusqu'alors inconnues, mais la dureté des conquérants envoyant au Nouveau-Monde, en échange de ses trésors, les ferments de révolte qui devaient un jour l'exciter à se séparer violemment d'une mère patrie avare et cruelle.

Les courses continuelles de l'empereur et roi attestent qu'il s'efforçait d'acquérir l'ubiquité, pour multiplier sa présence au milieu de populations si éloignées les unes des autres. La difficulté de les régir augmentait par la distance, comme la lourdeur d'un poids au bout d'un levier trop long. La politique générale, le maintien dans le devoir de tant de sujets récalcitrants, la direction de tant d'agents infidèles ou médiocres prenaient tous ses soins ; il n'en restait rien pour le bonheur des peuples. La gloire couvrait le marasme.

Tel était l'héritage que recueillait Philippe II.

XXVI

Le nouveau possesseur de l'Espagne et des Indes, acclamé avec enthousiasme par son royaume qui espérait trouver en lui un maître plus paternel que le fils de Jeanne la Folle, absorbé par le soin de ses nouveaux États, parut bientôt oublier totalement l'Angleterre, les Anglais et leur reine. Qui pourrait dire la douleur de cette nouvelle Ariane dont les lamentations, par malheur, ne se perdirent pas dans les airs, comme celles dont l'amante de Thésée remplit l'île de Naxos. Elle se vengea sur ses sujets qu'elle considérait comme la cause de son abandon.

La juridiction des évêques fut dégagée de toutes les entraves protectrices des accusés. Afin de la rendre plus expéditive, on institua une cour composée de vingt et un membres dont l'autorité pouvait être exercée par trois seulement d'entre eux. Tous les moyens étaient d'avance encouragés et approuvés, comme sanctifiés par le but. Leur mission fut de travailler par le zèle, par la parole, par les armes spirituelles et temporelles, à l'unité

de la foi ; d'exhorter, d'entraîner, mais surtout de sévir contre les obstinés. Et quel crime expièrent les victimes de cet odieux tribunal ? Les prêtres, celui de n'avoir pas prêché le dogme de l'Eucharistie ; les fidèles, celui d'en avoir douté ; les imprimeurs, la reproduction de livres hérétiques ; les colporteurs leur vente ; les imprudents, leur lecture, les liaisons suspectes, les propos équivoques, un geste irrévérencieux en prenant le pain bénit ou l'eau bénite ; les tièdes, l'absence de la procession ou de la messe, l'éloignement trop prolongé des mystères.

On enjoignit aux juges de paix d'engager, dans leur ressort, *une ou deux personnes honnêtes*, et plus s'il convenait, à observer et à dénoncer secrètement tous ceux qui se comporteraient mal à l'église, désapprouveraient la conduite de la reine ou du roi, ou méditeraient quelque tumulte. L'inquisition gagnait l'Angleterre, ainsi que l'avaient, hélas ! si justement prévu ceux qui s'étaient opposés au mariage espagnol. A cette époque, eut lieu le supplice de Cranmer ; c'est le dernier que nous aurons le courage de raconter.

Il avait à répondre à la double accusation d'hérésie et de haute trahison, motivée par sa fidélité à la fille d'Anne Boleyn. Le pape, lui prescrivit de venir au Vatican, et le condamna, comme prêtre

apostat, par contumace, bien que son emprisonnement à Oxford le mît dans l'impossibilité de comparaître. Les évêques de Londres et d'Ely, Bonner et Thirleby, se rendirent à sa prison pour le déposer, le forcèrent de revêtir l'étole et la mitre pour les lui enlever; de mettre à son doigt l'anneau du pontife pour le lui ôter et le déformer; de prendre à la main la crosse pastorale pour la lui arracher et la briser, et ne lui épargnèrent, avec une joie féroce, aucune des formes de cette triste cérémonie de la dégradation dans laquelle celui qui a reçu autrefois avec pompe des insignes civils, sacerdotaux ou militaires, les voit fouler aux pieds lorsqu'il les a profanés par son indignité. La reine n'eut pas un instant la pensée de lui faire grâce, mais la mort ne lui paraissant pas une peine suffisante, elle voulait qu'il mourût infâme. Dans ce but, on lui promit la vie et la réhabilitation s'il abjurait. Le malheureux, s'englant dans le piège, cédant aux instances, aux promesses, à l'espoir de vivre, à la crainte des tourments, semblable au noyé qui, au fond d'un gouffre, embrasse son ennemi pour remonter avec lui à la surface de l'eau qui l'engloutit, signa une profession de foi par laquelle il reconnut la présence réelle dans l'Eucharistie, la suprématie du pape, renia toute la partie de son passé dont il

avait été si vain, et invoqua, pour sauver sa vieillesse, la robe du lévite catholique portée au sortir de l'enfance. On élargit sa prison, on lui permit de recevoir ses amis auxquels se mêlèrent aussitôt des flatteurs saluant l'aurore de sa nouvelle fortune. On exigea, néanmoins, pour sa rentrée complète en grâce, une rétractation authentique de ses erreurs, dans l'église, en présence de la foule, à l'exemple de ces grands pécheurs qui, au moyen âge, expiaient publiquement leurs fautes par une pénitence mémorable, ainsi que le fit, au ^xⁱ siècle, l'empereur d'Allemagne, Henril V, dont Grégoire VII ne leva l'excommunication qu'après l'avoir forcé de l'attendre pendant trois jours d'un hiver rigoureux, dans la chapelle de Canossa, pieds nus et le corps couvert d'un cilice de crin.

L'ancien archevêque de Canterbury se rendit à l'église, mais là, soit qu'il fût informé que son avilissement n'empêcherait pas son supplice, et qu'il vît prête à se rompre la branche de salut à laquelle il s'était accroché dans sa détresse, soit qu'il se repentît, sa déclaration fut toute contraire à celle qu'on attendait. « Le seul remords que j'éprouve, dit-il d'une voix forte, est d'avoir renié la religion réformée que j'ai librement choisie, et dans laquelle je m'estime heureux de mourir. J'ai eu un moment de lâcheté, je m'en repens; j'en

demande pardon à Dieu et aux hommes. Je suis prêt à sceller ma foi de mon sang, et je punirai cette main qui a trahi mon cœur. »

Arrivé à l'échafaud, il étendit au-dessus des flammes cette main qui avait tracé sa honte, et l'y laissa jusqu'à son entière combustion. Il répéta plusieurs fois : *Cette main est coupable*. Sa main consumée, il parut alors seulement rendu à l'estime de lui-même. Lorsque le feu eut gagné ses membres, il conserva sa sénérité. L'espoir d'entrer dans la béatitude éternelle rendit son corps insensible. Son cœur se retrouva intact au milieu des cendres, comme celui de Germanicus ¹ et celui de Jeanne d'Arc ². Sa mémoire est restée en vénération parmi les protestants.

XXVII

La reine se croyait condamnée, du vivant même de son époux, à un veuvage éternel, lorsque le roi d'Espagne, au printemps de 1557, débarqua tout à coup à Douvres.

1. Suétone. *Vie de Caligula*.

2. Chateaubriand. *Histoire de France*.

Ce voyage ne ramenait pas dans les bras d'une femme tendre et désolée un mari repentant. Philippe, dès le jour de son arrivée à Londres, déclara que son but était d'obtenir le concours armé de l'Angleterre contre la France; et il y mit la hauteur d'un grand monarque habitué à commander, la confiance d'un époux auquel on n'a jamais rien refusé, l'ardeur qu'impose l'obligation de se hâter. La réponse de Mary ne laissa aucun doute sur son obéissance; mais son pouvoir était subordonné à celui du Parlement et du Conseil. La plupart des ministres émirent un avis contraire, ainsi que le cardinal Polus auquel incombait particulièrement le rôle ingrat d'un conseiller qui fait entendre la voix de la sagesse sans qu'on l'écoute.

« En principe, dirent-ils presque tous, cette guerre violerait le traité de mariage, dont les clauses sont précises. Si l'on entre dans cette voie, le royaume ne gravitera plus que comme un satellite secondaire autour de l'Espagne. Les avantages d'une lutte avec la France sont douteux, les difficultés considérables, les périls certains. L'Écosse se soulèvera. Le trésor est obéré; les charges actuelles sont déjà supérieures aux ressources, les rentrées difficiles par la rareté du numéraire, la mollesse des agents du fisc et le mauvais vou-

loir des contribuables. Si une guerre opposée au vœu national joint ses embarras à ceux qui existent, l'autorité déjà chancelante de la reine recevra un nouvel ébranlement. »

Plusieurs jours furent occupés par ces débats, le peuple se répandant en murmures, les deux chambres cachant à peine leur résistance, tandis que la reine, en butte à des obsessions intimes, était brisée par des retours simulés de tendresse, et des menaces de ne la revoir jamais. Pendant qu'on cherchait une issue, on découvrit un complot tramé par un nommé Stafford, et quelques autres individus obscurs, pour surprendre le château de Scarborough. Les coupables étant depuis peu revenus de France, on échauffa sur ce retour récent une enquête dans laquelle on présenta Henri II comme l'instigateur de la conjuration, et le protecteur des réformés qui, dit-on, trouvaient auprès de lui, un asile, des encouragements et des armes. Cette échauffourée ne pouvait venir plus à point. Un héraut fut envoyé à Henri II pour lui déclarer la guerre, suivant l'usage qui s'était transmis jusqu'alors depuis les *Féciaux* contemporains des premiers temps de Rome, et dix mille Anglais, conduits par le comte de Pembrok, partirent pour le continent.

Les revenus annuels de l'Angleterre étaient de

350,000 livres sterling environ, somme à peine suffisante pour les dépenses de la paix ; on n'espérait de la tiédeur du Parlement que des subsides médiocres ; la reine était personnellement endettée envers les officiers et les fournisseurs de sa maison, et l'on ignorait alors cette science du crédit public qui produit, dans les États modernes, une multiplication à la fois factice et réelle des capitaux. Pour combler cette insuffisance pécuniaire, Mary Tudor ne recula devant aucun moyen. Dettes nouvelles, ordonnances de comptant, dons extorqués à la ville de Londres, perception anticipée des subsides, confiscation de blés dans le Suffolk et le Norfolkshire, achats non payés de matériel, de chevaux, d'armes et d'objets militaires ; tels furent les expédients auxquels on eut recours. On a loué sa probité de n'avoir pas, comme d'autres souverains de ce temps, altéré les monnaies ; mais ce subterfuge n'est pas plus déloyal que de laisser des dettes sans payement. On donna les murs des prisons pour échos à la voix de ceux qui se plaignirent, et, comme à Madrid, on s'empara d'eux au milieu de leur sommeil ; les ténèbres, des manteaux et des masques les enveloppant pour qu'on ne les reconnût pas.

XXVIII

Beaucoup d'écrivains ont raconté les faits militaires qui s'accomplirent, en 1557, dans la Tierrache, le Laonnois, le Vermandois et la Picardie. Rappelons-les en termes brefs.

L'armée de Philippe II ne s'élevait pas à moins de cinquante mille hommes, non compris le contingent anglais. Après une fausse démonstration vers la Champagne, un mouvement rapide la concentra, au mois de juillet, devant Guise, dans la main de Philibert-Emmanuel, duc de Savoie. Une égale ardeur animait les deux camps. Saint Laurent, dont c'était la fête le jour où la poudre et la lance vidèrent la querelle, donna son nom à la bataille qui vit le connétable de Montmorency prisonnier, et la fleur de la noblesse française décimée. Saint-Quentin succomba ensuite, après avoir été héroïquement défendu par l'amiral de Coligny.

Charles-Quint, que l'on disait enseveli tout vivant dans la cellule d'un moine, au fond de l'Estrémadure, n'était pas désintéressé des affaires du monde.

L'Estrémadure touche au Portugal. C'est un pays d'un aspect inculte et sauvage, mais salubre et grandiose. Le Guadiana, le Zuja, l'Albuera, le Giguela, le Tietar, le Tage, la Xerte, y serpentent en ruisseaux, se répandent en nappes, se grossissent en torrents, disparaissent dans des gouffres, ressortent en jets bouillonnants qui retombent en gerbes avec les étincelles que l'heure de midi jette à travers les cataractes. Sur certains points, l'aridité crevasse le sol et le tamise en poussière africaine; sur d'autres, un feuillage tropical resplendit en émeraudes. Des vallées abruptes creusent leurs surprises au pied des dentelures de Gata, des contre-forts mamelonnés de la sierra Morena, et des pics de Gredos qui surplombent.

Dans un des sites les plus pittoresques de cette contrée se trouvait un couvent de frères hiéronymites, aimés et protégés par Jeanne d'Aragon, et depuis par son fils. L'empereur se fit bâtir près de là, sur un plan étudié à loisir avec deux architectes habiles, Gaspar de Vega et Alonso de Covarrubias, une habitation qui dominait la Vera de Plasencia, assez spacieuse pour une domesticité princière, entourée de jardins pleins de fleurs et rafraîchis par des eaux vives; la meubla d'une façon luxueuse, y envoya une profusion d'objets précieux, tableaux du Titien, ouvrages d'art, hor-

loges de Juanello, cartes, instruments de mathématiques, livres sortis des presses de Magdebourg, d'Amsterdam et de Venise, tapisseries de Flandre, de Turquie et d'Alcaraz, vaisselle d'or et d'argent, vases et aiguières de toute forme pour sa table et les soins délicats de sa personne, bijoux, bagues et talismans garnis de pierreries pour conjurer ses infirmités; y appela de toute l'Espagne les moines qui chantaient le mieux, avec Juan de Villa-Mayor, excellent maître de chapelle, pour les diriger : quand tout cela fut prêt, il vint s'installer avec les vêtements qu'il portait aux jours d'apparat, le missel qui coûta dix ans de travail et que l'on admire encore aujourd'hui à Vienne, la Toison d'Or et les *Commentaires de César*.

Tel fut le lieu où il voulut rentrer en possession de son grand cœur et de son grand esprit, après avoir été, toute sa vie, hors de lui-même. Aimant par nature et par habitude les pompes religieuses, il put s'abandonner à l'extase que donnent aux catholiques fervents l'autel, le tabernacle, la cire allumée, la croix sur la chasuble, le rochet qui traîne sur le parvis, la myrrhe qui fume dans l'encensoir, les chœurs qui vont au ciel, et la chaire sacrée qui en descend.

Il y partagea son temps entre la prière sans s'astreindre aux règles des moines, le soin de sa

santé, les souvenirs, un examen de ses propres actes, aussi éclairé que le permettaient l'exubérance de piété, d'orgueil et de foi au pouvoir absolu; les dépêches reçues et celles qu'il expédiait au roi des Romains, au roi d'Espagne, à la gouvernante des Pays-Bas; la dictée de ses Mémoires, où il retraça ses guerres et ses entreprises; les ordres pour compléter ses renonciations, les promenades dans des vergers pleins d'arbres aux fruits vermeils, et à travers les bois de châtaigniers, d'oliviers et de cèdres; les causeries avec un petit nombre de seigneurs qui courtoisaient sa familiarité, après avoir courtoisé sa gloire; les méditations inspirées par la splendeur triste d'un coucher de soleil à l'horizon lointain, au-dessus des plaines de Talavera et d'Arañuelo, ou dans les monts bleus de Guadalupe; les entretiens avec quelques moines qui lui plaisaient par la variété de leurs connaissances, ou par leur candeur: donnant enfin le superflu de ses journées à l'inspection de travaux mécaniques auxquels il ne dédaignait pas de mettre la main, et, il faut bien le dire pour être vrai, à des repas dont la tempérance était absente, péché mignon de toute sa vie ¹.

1. Une fois seulement, il prit part à la maigre agape des moines, mais cet essai l'en dégoûta pour toujours, et il ne revint plus s'asseoir à leur table frugale.

L'empereur était depuis peu de mois à Yuste, lorsqu'il vit arriver Ruy Gomez, favori particulier de Sa Majesté Catholique. Les instructions écrites remises à ce seigneur contenaient ce passage :
« Vous supplierez Sa Majesté qu'elle veuille bien
« s'efforcer, en cette conjoncture, de me seconder
« et de m'aider, non-seulement de ses avis et de
« ses conseils, ce qui est le plus grand bien qui
« puisse m'arriver, mais aussi de la présence de
« sa personne et de l'action de son autorité en
« sortant du monastère, et en se portant dans le
« lieu qui conviendra le mieux à sa santé et aux
« affaires, afin d'y traiter celles qui se présenteront
« par les moyens qui la fatigueront le moins, car
« de sa résolution dépend le bon succès de tout...
« Vous demanderez à Sa Majesté de m'envoyer son
« avis sur tout ce qui touche à cette guerre. Du
« reste, ce que je lui écris directement à ce sujet
« explique mes désirs. »

Peu de temps après, le roi des Romains le pria de reprendre l'empire qu'il avait abdiqué au mois d'août précédent, mais dont la transmission n'était pas terminée.

L'empereur resta dans sa retraite. Il répondit, toutefois : « Qu'il ne cesserait de concourir d'œuvre et de parole à ce que le roi son fils fût bien
« pourvu et secouru, autant qu'il dépendrait de

« lui ¹. » Il ne cessa de le seconder de ses conseils, du poids de son nom, et essaya de lui déléguer son génie. Il lui suggéra l'idée de son expédition en France, lui en traça le plan, et activa par une correspondance journalière les levées d'hommes et d'argent dans la Péninsule et dans tous les pays où se recrutaient les mercenaires. L'humiliation de nos armes fit battre son vieux cœur, et, en apprenant la victoire de Saint-Laurent, il s'écria : « *Mon fils est-il à Paris ?* »

Ce ne fut pas là seulement un cri patriotique, mais un mot profond indiquant une connaissance parfaite de la situation des parties belligérantes. En effet, depuis le champ de bataille de Saint-Laurent jusqu'à Paris, il n'y avait plus ni troupes ni forteresses. La route était libre, et aucun ouvrage défensif ne protégeait la capitale de la France. L'alarme gagna les Parisiens. Henri II, un moment énervé par Diane de Poitiers, se rappela le Pas-de-Suze, Veillane, Rivoli, Montcaillier et surtout Renti, où il avait cherché Charles-Quint dans la mêlée, car il croisait la lance ailleurs que dans les tournois, et portait l'armure d'acier un jour de bataille avec une vaillance égale à sa grâce sous le manteau de velours un soir de fête.

1. On trouve ces deux dépêches dans le beau livre de M. Mignet sur Charles-Quint.

Le *Démon du Midi* n'était pas guerrier. Il commit deux fautes impardonnables : la première, nuisible à sa gloire, de ne pas se trouver à la journée de Saint-Laurent, la deuxième, contraire à ses intérêts, de ne pas marcher sur Paris après sa victoire, comme le lui conseillaient le duc de Savoie et ses principaux capitaines. Le souvenir des incursions malheureuses de son père en Lorraine et en Provence le paralysa. Il n'osa pas se hasarder au cœur de la France avant de s'être assuré une base d'opérations par la prise de Saint-Quentin et des places voisines. Coligny, avec une opiniâtreté qui fut du génie, comprit l'importance d'arrêter Philibert-Emmanuel devant Saint-Quentin. Les dix-sept jours pendant lesquels il communiqua son héroïsme à une poignée de braves électrisés par son exemple donnèrent aux Français le temps de respirer et de reprendre courage; à Philippe II, d'épuiser ses ressources et de devenir le jouet de ses plans incertains; aux querelles, d'éclater entre les Espagnols et les Anglais; aux mercenaires, de manger leur part de butin et de se montrer insatiables; à la prudence, de succéder à l'audace; aux maladies, d'attaquer une multitude entassée dans un campement étroit et malsain; à la nostalgie, de venir au lieu des subsides attendus de Londres et de Madrid; au duc de Nevers,

le temps de rassembler les débris de son armée ; à Henri II, soutenu par le cardinal de Lorraine, de rassurer sa capitale ; à Catherine de Médicis, d'obtenir des dons considérables de Paris et des principales villes ; à des fortins insignifiants, tels que le Câtelet, Noyon et Chauni, de décomposer une grande armée dont sa cohésion seule faisait la force ; à la fortune de la France, de se rasséréner, et au duc de Guise d'arriver d'Italie. — Villars ne fit pas mieux à Denain.

XXIX

Pour terminer ce que nous avons à dire de Charles-Quint, nous allons parler de la *Casa de Contratacion*.

L'ancien Alcazar de Séville était le seul entrepôt légal des valeurs métalliques, marchandises et produits de toute nature dont l'échange se faisait entre la métropole et le Nouveau-Monde. Les galions arrivant du Pérou et du Mexique, pour le roi ou pour les particuliers, y abordaient. L'argent et l'or étaient pesés, enregistrés et encaissés en pré-

sence des consuls des marchands; des officiers royaux gardaient les clefs des coffres.

Le roi s'était arrogé le droit d'y puiser, et levait ainsi sur les propriétaires, à un intérêt minime, des emprunts forcés dont il fixait lui-même le remboursement à des époques arbitraires, éloignées, indéfinies. Ainsi ces valeurs, au lieu de servir à féconder l'Espagne, passaient, presque en entier, à des entreprises, fructueuses sans doute pour la gloire du monarque, mais inutiles au bien-être, à la prospérité, à la civilisation de la Péninsule.

Les propriétaires s'évertuaient pour se soustraire à ces mesures. D'un autre côté, il y avait, dans le dépôt de ces trésors, de quoi tenter la cupidité de leurs gardiens.

Lorsqu'au moment de la guerre on voulut user de ces ressources, on constata un déficit énorme. Qu'on juge de la colère de l'empereur et du roi! Une louve à laquelle on arrache ses petits n'est pas plus furieuse. Consuls, officiers, commissaires, membres du conseil des Indes, ministres, tout le monde fut soupçonné. Les poursuites et les rigueurs ne firent pas recouvrer un maravedis. Pour suppléer aux sommes enlevées, on organisa tout un système d'emprunts ruineux sur les villes, les universités et les banquiers, d'impôts vexa-

toires sur les produits des mines, le blé, la laine et autres denrées dont l'accroissement de prix fut une calamité publique. Voilà le secret de la misère de l'Espagne sous tant de richesse apparente.

Les faits que nous venons de raconter, et que les beaux travaux de MM. Mignet et Rosseuw Saint-Hilaire ont produits avec l'autorité d'un savoir éloquent, font envisager sous leur vrai jour l'état de la Péninsule à cette époque et le rôle de Charles-Quint pendant les deux dernières années de sa vie.

XXX

« Mon fils, avait dit François 1^{er} sur son lit de
« mort, défiez-vous des Lorrains ; ces gens-là ten-
« teront de vous mettre en pourpoint, et votre
« peuple en chemise. »

Ces sujets superbes s'imposèrent par le génie.

Le duc François de Guise, débarqué à Marseille au commencement d'octobre 1557, fut peu de jours après à Saint-Germain. C'était l'aîné des six fils d'un prince étranger dont la race fit payer cher à la France son adoption et les services qu'elle lui

.

rendit. Il avait alors trente-huit ans. Héroïque par la stature, la force, la bravoure, les victoires, la *balafre* reçue à Boulogne, la hauteur envers les princes, l'attitude cordiale avec le peuple, la libéralité, la soif de renommée, le mépris du danger, la prétention d'appartenir à la descendance directe de Charlemagne, on le considérait comme seul capable de réparer nos désastres.

Henri II, au retour d'une course dans la forêt, se promenait avec la duchesse de Valentinois sur la terrasse, admirant le féerique panorama que nous connaissons tous, lorsque le Balafré déboucha au galop par la route de Paris, avec une vingtaine de gentilshommes, au teint hâlé par le soleil italien et portant légèrement, comme lui, leur lourde parure de fer. Un roi de France n'était pas encore alors assez faible pour tout craindre, ni un Guise assez fort pour tout oser, de sorte que le duc aborda respectueusement son maître, qui lui fit l'accueil que méritaient les services rendus, ceux plus signalés qu'on attendait et la confraternité guerrière commencée à Renti, au bruit du canon.

Diane de Poitiers, après avoir donné sa main à baiser au duc, se retira, congédiée avec un regret mutuel par un sourire qui lui disait :

Je vais donner une heure au soin de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Le cardinal de Lorraine fut seul témoin de l'entrevue qui se fit dans le cabinet royal dont les boiseries de chêne portaient pour tout ornement les armures de François I^{er} et de son fils, avec les cicatrices faites par la lance et l'arquebuse.

—Je commence, mon cousin, dit le roi, par vous remercier de votre empressement à vous rendre auprès de moi. J'ai besoin de vos conseils et de votre épée.

—Ma tête et mon bras, sire, vous le savez, sont au service de Votre Majesté. La maison de Valois et la maison de Lorraine sont sœurs, et doivent se soutenir.

—A ce titre, mon cousin, répartit le roi en souriant, je vous dois la moitié de mon royaume. Me permettez-vous de garder Paris pour ma capitale? et vous contenterez-vous, pour la vôtre, de Bourges ou de Lyon?

—Une sœur cadette n'a point la prétention, sire, de partager avec son aînée. Je serais désolé que Votre Majesté donnât à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas.

—Grâces soient rendues à votre modestie, mon cousin.

Le duc n'avait eu nullement l'intention d'offenser son souverain, qui ne se sentit pas blessé de ces paroles orgueilleuses; mais telle était déjà

l'arrogance de cette race, qu'à son insu même elle la laissait percer, en attendant le jour prochain d'une rivalité ostensible..... et les États de Blois.

Au bout d'un instant, le roi reprit :

—Connaissez-vous les événements accomplis en France depuis trois mois?

—Je les sais par des lettres du cardinal.

—Que pensez-vous de la situation?

—Votre Majesté me permettra-t-elle de lui demander avant tout si elle a de l'argent?

—Oui. Aussitôt après la bataille de Saint-Quentin, la reine Catherine s'est rendue à l'Hôtel de ville. Mes fidèles bourgeois de Paris ont voté un don gratuit de 300,000 livres. La plupart des grandes cités ont suivi cet exemple. Les coffres du trésor royal sont pleins.

—Et des hommes?

—J'ai ordonné la formation de plusieurs corps nouveaux de gendamerie et d'infanterie. J'ai fait publier par tout le royaume que tous gentils-hommes, soldats ou autres, ayant suivi les armes ou pouvant les suivre, eussent à se rendre à Laon, auprès de M. le duc de Nevers, sous peine de félonie pour les nobles et de châtimens corporels pour les autres. J'ai fait lever en outre un grand nombre de Suisses et d'Allemands.

—Toutes ces mesures font honneur à la sagesse et à la prudence de Votre Majesté.

—J'ai donc de l'argent et des hommes. Il ne me reste plus qu'à tracer le plan à suivre, et vous pourrez, aussitôt après, partir pour le Vermandois, car je ne veux pas que Saint-Quentin reste aux Espagnols. Combien vous faut-il de jours pour réfléchir ? Est-ce assez de quatre ?

—Je ne vous en demande que deux.

—Vous me ravissez, mon cousin ; je vous attendrai après demain, à deux heures, ici.

—J'y serai, sire, à moins que je meure d'ici là.

—Madame Diane doit être impatiente que vous lui donniez des nouvelles d'Italie, car vous n'avez pas guerroyé seulement contre les landsknechts et les reîtres ; allons la retrouver. Vous nous raconterez en sa présence quelques-unes de ces galanteries que vous menez de front avec les estocades, et que recueillera le sire de Brantôme.

L'hôte de Saint-Germain fut fêté dans le vieux château de Charles V.

Le soir, Henri II causa familièrement avec le capitaine de la garde écossaise, gentilhomme de haute mine. Cet Écossais était le comte de Montgomery, dont la lance devint, deux ans plus tard, fatale à son souverain dans un tournoi qui fut réellement, ce jour-là, l'image de la guerre, au

lieu d'en être, suivant l'habitude, un puéril et inoffensif simulacre.

—Eh bien, dit le roi, entrant brusquement en matière à sa seconde entrevue avec le duc de Guise, quand partez-vous pour le Vermandois, mon cousin ?

—Sire, répondit le duc, j'ai un autre plan à soumettre à Votre Majesté.

—Et lequel ?

—Croyez-vous que je manque d'audace ?

—Non certes.

—Veuillez alors me permettre d'exposer mon plan, et vous reviendrez de vos préventions.

—Jamais je ne me résoudrai à laisser Saint-Quentin aux Espagnols.

—C'est une perte matérielle, surtout une blessure à votre orgueil et à celui de la France; mais permettez-moi de le dire, sans remède en ce moment. Philippe II l'a rempli d'hommes, et l'a hérissé d'engins meurtriers. Le Vermandois est ruiné; votre armée n'y vivrait pas huit jours, et je n'hésite point à me déclarer incapable de cette mission.

—Et si je vous l'ordonne ?

—Votre Majesté est trop sage pour ordonner une chose impossible.

—Je n'aurais pas cru que rien fût impossible au vainqueur de Metz.

—J'irai, sire, si vous le voulez; mais, comme il n'y aura là qu'à se faire tuer, j'irai... seul, et je concilierai ainsi votre gloire et la mienne. — Je crois possible, au contraire, et facile même la reprise d'une autre ville dont vous recevrez les clefs avec autant de satisfaction que celles de Saint-Quentin, qui vous reviendront plus tard; l'unité française, malgré quelques obstacles, est en trop beau chemin, pour que son accomplissement soit tardif. Je veux reprendre Calais.

—Reprendre Calais! Voilà une chose impossible.

—Vous doutiez de mon audace?

—Mais ce serait de la folie! Calais a coûté onze mois de siège à Édouard III, après la bataille de Crécy.

—Un siège de onze mois, c'est vrai; mais c'étaient des Français qui défendaient la ville; et ce sont des Français qui vont l'attaquer.

—Calais est gardé par une garnison nombreuse et des forts imprenables.

—Sire, j'ai sur Calais des renseignements certains que je vais avoir l'honneur de communiquer à Votre Majesté.

—Parlez.

—Lors des conférences de Marcq, en 1555, Sénarpont, alors gouverneur de Boulogne, a examiné

attentivement les dehors de la ville. Il a levé un plan et rédigé un mémoire que voici. L'exactitude m'en a été certifiée par M. de Coligny, homme de guerre intelligent, bien que huguenot. Deux forteresses défendent Calais : l'une du côté de la terre, Newman-Bridge ou Nieullai, commande la seule chaussée qui aboutit à la ville à travers les marais qui l'environnent aux trois quarts : la deuxième, le Risbank, à l'entrée des Dunes, met hors d'insulte le quatrième côté de la place, et domine le port. Les Anglais, se fiant à une possession doublement séculaire et à l'invulnérabilité proverbiale de Calais entretiennent mal leurs forts, les laissent désarmés, et presque dépourvus de troupes pendant l'hiver, époque à laquelle, croyant *à tort* les marais inguéables, ils retirent une partie de leurs soldats par économie. Suivant cet usage, la majeure partie de la garnison partira bientôt et notre entreprise présenterait toutes les chances de succès dans deux mois environ.

—Si on vous voit vous diriger sur Calais, des renforts y seront envoyés.

—Nous éviterons ce danger en faisant une démonstration d'un autre côté. Avant d'aller plus loin, je demanderai que quatre personnes seulement soient mises dans le secret.

— Lesquelles !

— Votre Majesté, le cardinal Charles, ici présent, le duc de Nevers et moi. Entre nous quatre, j'en suis sûr, le secret sera bien gardé, car nous y aurons tous un intérêt direct. De la part de tout autre, une indiscretion serait à craindre, et ferait tout manquer.

— Je vous le promets.

— Je poursuis. Le duc de Nevers, avec un corps considérable, sera envoyé sur la Meuse, vers le Luxembourg ; puis tout à coup, tournant à l'ouest, il se dirigera rapidement vers la Picardie maritime, où je me serai rendu sous prétexte de ravitailler Doullens, Ardres et Boulogne. Je prendrai le commandement de toutes les troupes, je marcherai droit sur Calais, je l'investirai et j'y entrerai. Les marais sont guéables à la marée basse, j'en suis sûr. Il ne me faudra pour réussir qu'une nuit noire. Je guiderai la colonne d'attaque, et j'aurai l'honneur, j'espère, de fêrir le premier coup d'épée en criant : *Vive le Roi !*

— Ma foi, mon cousin, je me rends, s'écria le noble fils de François I^{er}, électrisé par l'ardeur belliqueuse du Balafre. Chassons le vautour de son aire ! Effaçons les derniers stigmates d'une odieuse domination ! Mort à l'Anglais ! Le tour des Espagnols viendra ensuite.

—Je n'ai plus qu'une chose à demander à Votre Majesté.

—Laquelle ?

—Dans les circonstances exceptionnelles où je vais me trouver, il me faut les pouvoirs les plus étendus.

—Je vous remettrai un blanc-seing que vous remplirez suivant l'occurrence.

—J'aimerais mieux, sire, le titre de lieutenant général de Votre Majesté qui parlera plus haut aux yeux et à l'imagination de l'armée et du peuple ; car si j'ai besoin de solliciter vos ordres dans quelque moment critique, les courriers, à leur retour, peuvent trouver l'occasion manquée ou votre armée battue.

—Prenez ce titre.

—Je l'accepte, sire ; mais, pour ne point donner l'éveil, je ne le prendrai qu'après la jonction du duc de Nevers.

Ce plan remarquable, on le sait, fut ponctuellement suivi.

Le 1^{er} janvier 1558, l'armée tomba comme la foudre sur Calais. En peu de jours, Sainte-Agathe, Nieullai, le Risbank furent attaqués, forcés et pris. Le huitième jour, le gouverneur anglais se rendit et le drapeau français flotta, cette fois pour toujours, sur les murs de Calais que l'Angleterre

avait gardé deux cent dix ans et croyait imprenable. Aucun roi de France n'avait osé tenter cette conquête, même pendant les dissensions des *Deux Roses*. Le duc de Guise mit le comble à sa gloire par son désintéressement après la prise de la ville. A partir de ce jour, il fut si grand et donna tant de grandeur à sa maison, qu'elle devait trouver sur sa route un trône pour s'y asseoir, ou un poignard pour l'arrêter.

XXXI

Mary Tudor sentait les sources de la vie épuisées en elle par le chagrin et par les progrès d'un mal qu'aggravaient des médecins inhabiles ou intéressés à hâter sa fin. Elle consumait ses journées et ses nuits dans la solitude et les pleurs, attendant d'Espagne des courriers qui n'arrivaient pas, adressant à Dieu des prières inutiles, enchaînée et rongée sur son rocher. A bout de supplications et de larmes, elle eût, sans la honte de trahir sa faiblesse, fouillé les bois et les bruyères pour trouver les sorcières de *Macbeth*, et leur demander à genoux le *remora*, l'*astroïte*, l'*hippomane* et toutes

leurs drogues surnaturelles, pour en composer un philtre qui lui ramenât un époux qu'elle adorait encore.

Le seul moyen de pénétrer jusqu'à elle était d'avoir à lui demander une exaction ou une proscription. Elle fuyait le jour, à charge à elle-même autant qu'aux autres, prenant l'humanité entière en haine. La prise de Calais lui porta le dernier coup. On l'entendit répéter souvent : « Si on ouvre mon corps, on trouvera gravé dans mon cœur le nom de Calais. »

Le triomphe de la Réforme, son amour dédaigné, un royaume épuisé, les menaces de l'Écosse, la succession certaine d'une sœur détestée, enfin les terreurs sur le compte à rendre à Dieu de tant de sang répandu, la menaient rapidement à la mort ou à la folie. — Le 17 novembre 1538 vit finir cette existence orageuse et funeste.

Charles-Quint était mort le 21 septembre à Yuste, précédé de sept mois dans la tombe par sa sœur Éléonore, veuve de François I^{er}, et suivi, vingt-sept jours après, par la reine de Hongrie; ces deux nobles femmes ayant reçu en naissant, avec leur affection passionnée pour leur frère, la même dose de vie.

Philippe II pesa quarante ans sur l'Espagne. Son corps tomba par lambeaux, laissant jus qu'au

bout son esprit lucide. Dans la dernière année de sa vie, la science humaine, en enrayant le mal, se fit complice de la mort, qui voulut, pour une expiation manifeste, venir à pas lents, sûrs, hideux et visibles.

Il mourut comme Hérode et Sylla.

FIN.

TABLE

HENRI VIII

I. CATHERINE D'ARAGON.....	1
II. ANNE BOLEYN.....	9
III. LA RÉSISTANCE..	19
IV. LE DIVORCE.....	35
V. LE TRÔNE.....	61
VI. LA HACHE.....	97
VII. JEANNE SEYMOUR.....	127
VIII. LA REINE D'UN JOUR (Anne de Clèves).....	133
IX. CATHERINE HOWARD....	145
X. CATHERINE PARR.....	161
XI. NÉRON ET HENRI VIII...	185

MARY.	191
---------------	-----



575043

er

5. 23

1-88-93000



Fig. 2. — Fort A. PARENT, rue Monsieur-le-Prince, 29-31.



